

PER

50e année, No 36

Montréal, 4 février 1939

S-400

BNQ

Le Samedi ^{10¢}

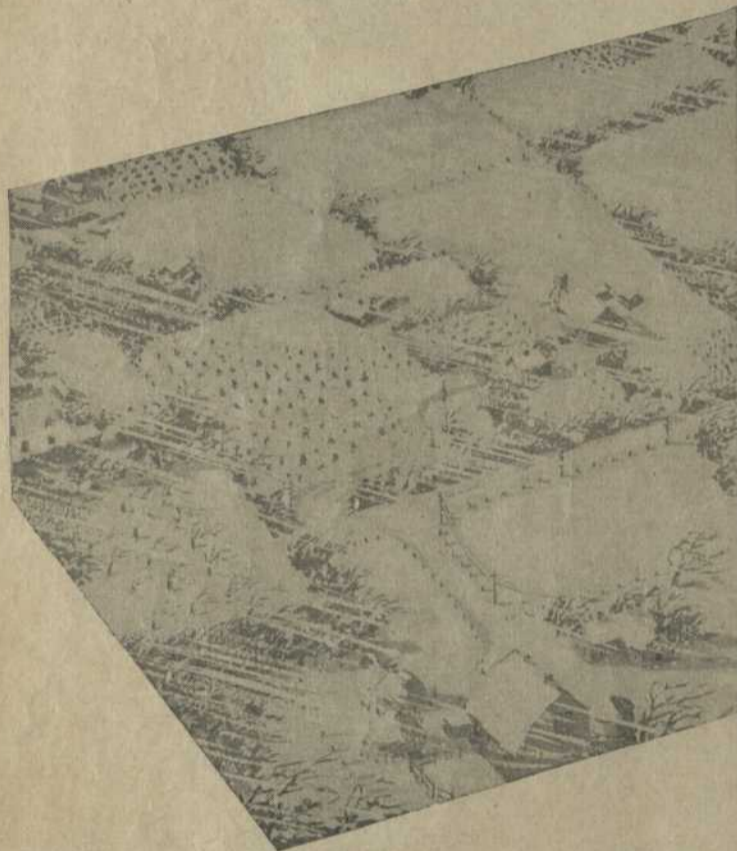
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



LA
MODE DE
PARIS

Photo
Scaioni

Toutes les saisons SUR DEMANDE



ON PEUT maintenant manger en hiver tout ce que l'on veut.

Un couvercle à soulever et tous les fruits, légumes et poissons du printemps, de l'été et de l'automne s'offrent à vous, *en boîtes* et à prix minimales... à la minute même où vous le désirez.

En voici la raison: Les aliments destinés aux conserves sont mis en boîte à la saison de l'abondance. Choisis au meilleur moment, ils sont expédiés en vitesse aux con-

serveries et mis en boîtes avant qu'ils perdent quoi que ce soit de leur fraîcheur. La façon moderne de cuire les aliments dans des boîtes scellées leur conserve intacts leurs vitamines et leurs sels minéraux.

Suivez donc, toute l'année, un régime alimentaire sain. Allez voir, aujourd'hui même, chez votre épicier, son assortiment varié de conserves fraîches et délicieuses. American Can Company, Montréal, Hamilton, Toronto. American Can Company, Ltd., Vancouver.

CANCO



CARNET
EDITORIAL

Année du
Cinquantième
du "Samedi"

Le roman du baiser

C'EST QUI distingue l'homme de l'animal, c'est l'ingratitude, a dit un penseur profond qui ne se levait probablement pas avec le sourire tous les matins. Je crois plutôt que c'est le baiser car les bêtes l'ignorent. Il faut en effet autant d'illusion que de bonne volonté pour assimiler à cela les torchades de becs pigeonnières ou les renflements intempestifs de certains quadrupèdes qui semblent se demander ainsi des nouvelles de leur petite santé.

Je ne crois pas que le baiser soit aussi vieux que l'amour; celui-ci, qui fait tourner le monde et surtout les têtes des gens, a l'âge de l'humanité; le baiser n'a guère que celui de la civilisation ou de ce que nous appelons ainsi faute de terme convenable.

L'ancêtre qui, sans pour cela grimper aux cocotiers, vivait tout de même dans les forêts, avait la gueule trop rude pour l'utiliser au vain passe-temps des baisers; il n'y pensait même pas et s'il revenait un instant parmi nous, j'imagine, entre ses mille stupéfactions, celle de voir deux amoureux se délecter à une mutuelle fricassée de museaux qu'il ne comprendrait point.

Qui donc a inventé le baiser et quand? Un poète oriental qui crut trouver l'inspiration sur les lèvres d'une jolie femme? un vieil ogre édenté ne pouvant plus, que de cette façon, goûter à la chair fraîche? Je ne sais mais je crois que ces deux êtres-là sont pour quelque chose dans cette curieuse mais tout de même fort agréable invention du baiser.

L'ogre ou le poète s'y retrouve toujours. Parfois les deux ensemble.

Sans être un produit du modernisme, le baiser, tel que nous le connaissons, a droit au titre de nouveauté dans l'espèce humaine; il n'a qu'une poignée de siècles d'existence. Au moyen âge on ne connaissait guère que le baise-main, hommage d'un vassal à son maître et que son nom semble expliquer suffisamment. Je dis "semble" parce que ce n'était pas toujours la main qu'on baisait, mais la barbe ou les cheveux, parfois même le verrou de la porte du manoir quand le seigneur n'était pas là.

Au fait, il y a bien encore aujourd'hui des amoureux éperdus, tendres vassaux de cœur, qui embrassent avec une componction touchante la porte de la maison où demeure la bien-aimée... Ah, qui pourra jamais dire tout le mystère des portes d'amoureuses, surtout quand elles sont fermées.

L'époque des effusions sentimentales sur les verrous de portes symbolisa la servitude; vint ensuite, celle de la politesse qui se traduisit également par des baisers mais cette fois on les donna sur les joues soyeuses des jolies femmes et des raffinés perfectionnèrent la chose en embrassant les lèvres auxquelles ils trouvaient un goût beaucoup plus suave. Ils eurent des imitateurs qui se déclarèrent eux-mêmes très satisfaits de la nouvelle mode et désormais on embrassa femmes et filles à bouche que veux-tu, simplement pour leur prouver qu'on était poli envers elles.

Ma foi, le procédé ne manquait pas d'agrément et je pense que plus d'un homme, en ces temps-là, se fit un point d'honneur d'acquiescer une grande réputation de politesse envers les femmes.

L'excès dans tout ne valut jamais rien et notre modernisme qui s'emballe beaucoup moins dans le sentimental qu'autrefois est bien de cet avis. Un homme, aujourd'hui, qui embrasserait toutes les femmes rencontrées sur son chemin, sous prétexte d'être poli, passerait tout simplement pour polisson.

Il recevrait même plus d'une tape sur le museau et reviendrait peut-être de son expédition avec un œil au beurre noir s'il rencontrait une sportive de haute classe sur son chemin.

Ainsi vont les choses dans la vie des peuples, des individus et des coutumes.

Pourtant, notre époque ne l'ignore pas pour cela, le baiser; elle en use et d'aucuns même en abusent. Cela tient peut-être à ce que le cinéma fut, pendant un temps, un excellent professeur de la chose. On vit des baisers de cent pieds de longueur; cent pieds de film, naturellement mais cela donna peut-être, à plus d'un spectateur, le regret de n'avoir pas la gueule d'une baleine pour donner eux-mêmes

à ces baisers une sensation de réalité conforme à leurs désirs amoureux. Ils n'auraient pas, pour cela, dit: "C'est assez..."

Au fait, donner un baiser à une jolie fille, c'est assurément le meilleur et le plus charmant emploi que l'on puisse faire de ce que l'anatomie désigne, prosaïquement, chez l'être humain, sous le nom de bouche. Tant de gens ne s'en servent que pour bâfrer, bailler, mordre ou même baver!

J'ai toujours admiré la multiplicité d'expressions du baiser. Une fameuse poétesse, technicienne, de l'émotion, a parlé du "cœur innombrable"; on pourrait, tout aussi bien, célébrer le baiser infini, non parce qu'il s'éternise parfois sur place, mais parce qu'il présente une variété auprès de laquelle l'habit d'Arlequin semblerait monotone.

On donne un baiser parce qu'on aime, parce qu'on admire ou qu'on désire, parce qu'on se quitte ou qu'on se revoit. Parfois aussi parce qu'on voudrait bien mordre.

Et puis il y a "les" manières et "la" manière.

Les uns donnent des baisers de nounous; ça claque ainsi qu'une tape bien appliquée du plat de la main sur une surface grassouillette; d'autres font comme dans le vers célèbre: ils glissent et n'appuient pas; il y en a qui baisotent et ne sentent pas très bon du bec, ce n'est pas toujours drôle. Il y a les délicats, les fougueux, les timides, les passionnés, les cérémonieux et les éloquentes. Il y a aussi, comme dans l'espèce humaine, les gras et les maigres, enfin ceux dont on ne dit rien et ce sont souvent les meilleurs.

On voit des gourmands de deux espèces; les uns donnent des baisers qui n'en finissent plus afin de les savourer plus longtemps; les autres y vont à petits coups répétés pour en avoir davantage. Les malins font un savant mélange des deux procédés.

Hélas, il y a aussi les philistins, les engourdis qui donnent un baiser avec l'indifférence d'un coup de chapeau et se demandent ensuite: Tout de même, que peut-il y avoir de bon là-dedans?... Ces gens-là sont, à mon avis, des phénomènes comme le crocodile qui pleure ou le veau à cinq pattes. Une jolie fille qui accorde un baiser à ces refroidis là ferait tout aussi bien de donner des confitures à un goret; ça serait sans doute mieux apprécié.

Tout ça, ce sont "les" manières et il y en a bien d'autres encore; ça varie selon les individus, les circonstances et le temps qu'il fait; c'est étonnant comme, avec deux simples paires de lèvres, on peut faire de choses qui se ressemblent toutes et dont pas une n'est pareille à l'autre! Que chacun fouille un peu dans ses souvenirs et l'on verra si j'exagère...

Mais "la" manière?... Ah, ça, c'est autre chose!

Avec "les" manières on pourrait faire un gros livre qui se vendrait en librairie comme des petits pains chauds pour la curiosité, l'intérêt ou même la satisfaction d'une clientèle mondiale mais avec "la" manière on établit une sorte de petit code à l'usage de deux personnes seulement et qu'on ne livre pas à la publicité parce qu'on est jaloux de son savoir-faire. On le croit toujours supérieur à celui des autres. Celui qui embrasse sa bonne amie sait fort bien qu'elle n'en est pas à son coup d'essai; le contraire ne serait vraiment pas flatteur pour elle, mais il a la certitude de lui donner les meilleurs baisers qu'elle n'a jamais eus. Pas vrai, ça? Et puis, d'ailleurs, elle le lui affirme et ça doit lui suffire.

Alors, n'attendez pas de moi que je vous apprenne comment l'on s'y prend pour être certain d'avoir "la" manière, la vraie, la seule. C'est en même temps trop simple et trop difficile et ça ne s'apprendrait pas à l'école, même si le professeur s'habillait en Cupidon.

Il faut du sentiment dans le cœur, de la poésie dans l'âme et de la sincérité sur les lèvres.

Et ça devient ensuite un des plus chers souvenirs qu'on puisse conserver dans la mémoire.

J. de Verneuil

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: Plateau 9638*

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT CANADA

Un an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.



Les Edifices de la Monnaie d'Ottawa. — Photo C.N.R.

MON TRÉSOR,

CHRONIQUE DE TOUJOURS...
ET SURTOUT D'AUJOURD'HUI

Par LOUIS ROLAND

MON AMOUR!

MON trésor, mon amour!... Ces paroles murmurées avec tout l'accent de la passion la plus sincère et la plus tenace vous font penser tout de suite à une scène sentimentale jouée par deux acteurs de sexe différent. Ce n'est pas tout à fait cela.

L'amoureux est un vieux bonhomme de l'espèce des grigous, fesse-mathieu et autres rogne-sous à qui les jolies filles sont aussi indifférentes que la paix mondiale à un simple dictateur. L'amoureuse, elle, ou plutôt l'aimée, l'adorée, c'est une pile de pièces d'or que le vieux pingre couve des yeux en bavant d'émotion.

C'est le tableau classique de l'avare et de son trésor.

* * *

C'est aussi le symbole, un peu forcé comme note, mais très vrai, très ressemblant tout de même, de l'espèce humaine en totalité ou presque.

Les hommes sont tous, plus ou moins, des gobe-monnaie, des adorateurs du veau d'or, et l'or monnayé n'est pas autre chose que de l'égoïsme façonné en petites rondelles jaunes.

L'homme aime l'or pour les plaisirs qu'il procure, pour la puissance qu'il lui donne et pour les tours de cochon qu'il lui permet impunément. Il finit ensuite par l'aimer pour lui-même, et c'est alors sa punition.

Un vieil avare est l'être perpétuellement inquiet, donc le plus malheureux qui soit. Il a peur des voleurs, d'une catastrophe imprévue, des révolutions, de la dépréciation possible du précieux métal, de ce qu'on dit et de ce qu'on ne dit pas, de ses amis et de son ombre à lui-même.

La nuit il a des cauchemars, et le jour il digère mal. Il est généralement possesseur d'une bonne gastrite, qui n'arrange pas les choses, et chaque feuille qu'il arrache du calendrier lui arrache en même temps quelque chose dans les entrailles. C'est un jour de moins à vivre, donc un jour de moins à se torturer la caboche en regardant son or, et ça

le décourage en l'irritant. Car il aime sa souffrance, le vieux rapace! Elle lui fait comprendre l'importance de cet or et entretient son orgueil de le posséder.

C'est un vil individu, dites-vous. Peut-être... Mais êtes-vous bien sûr qu'il n'est pas tiré à des centaines de millions d'exemplaires et que l'ensemble de l'humanité vaut beaucoup mieux que lui?

* * *

Ce vieil avare ne fait, en réalité, de tort qu'à lui seul; il aime l'or pour le voir, le toucher, l'entasser. C'est un maniaque, une espèce de malade; un mauvais citoyen, si vous voulez, puisqu'il séquestre dans l'inutilité de l'or qui serait très utile ailleurs. A moins qu'il ne soit très nuisible... D'autre part, c'est peut-être une crapule qui a sur la conscience des faillites de bien des honnêtes gens qu'il a ruinés mais, parmi tous les accapareurs d'or, combien y a-t-il de vrais honnêtes gens?

Par lui-même, l'or n'est rien de plus qu'un symbole ; c'est un métal relativement rare et par conséquent précieux qui représente la richesse ; mais la richesse, qu'est-ce donc réellement ? Pas autre chose que le pouvoir plus ou moins grand de faire plus ou moins de choses. Toutes sortes de choses au choix dans le catalogue du bien, du mal et de la bêtise.

Les lois de transformation qui régissent l'énergie universelle sont applicables aux conditions de la vie humaine : la richesse peut se transformer en pouvoir, et le pouvoir en richesse ; ceci explique de soi-même que ce sont les coffres-forts qui mènent le monde et que, d'autre part, l'intrigant famélique assez chanceux et rusé pour attraper un fromage, c'est-à-dire une parcelle de pouvoir, ne crève que rarement plus tard dans la peau d'un gueux, mais le plus souvent dans celle d'un millionnaire.

* * *

L'or est un symbole, ai-je dit ; c'est encore moins que cela : une chose de convention, une illusion ; par lui-même il ne peut rien que créer la plus affreuse des déceptions. Supposez un voyageur égaré dans un désert sans une croûte de pain, sans un verre d'eau mais avec des rouleaux d'or plein ses poches. Que deviendra-t-il ? A bref délai, la proie des vautours et autres charognards, car il crèvera bêtement malgré sa fortune monnayée.

Voici, par ailleurs, un sauvage authentique, car il en existe encore des vrais à part ceux qui portent des beaux habits dans le « grand monde » ; il se fout éperdument de l'or qu'il ne connaît pas et ne connaîtra jamais, le mot « richesse » est pour lui vide de sens, mais il vit tout de même dans le plus doux des confort et la plus belle des insouciances ; il a du gibier, du poisson, des fruits, de la bonne humeur et, par-dessus tout, l'ignorance des embêtements qui poussent en pays de civilisation

comme l'herbe dans les champs ou les mensonges dans le domaine diplomatique. Ne vaudrait-il pas mieux être à la place du sauvage qu'à celle de l'homme perdu dans le désert ?

* * *

Hélas ! on a beau dire et beau faire, la maladie de l'or est celle dont l'homme ne guérira jamais parce qu'il l'entretient avec un soin jaloux, bien qu'il sache qu'il finit toujours par en claquer. Cela s'observe du petit au grand ; toutefois, les grands y vont à bouchées doubles ou triples ; ce sont des accapareurs — quelquefois des voleurs — de grand style et qui jouissent d'une singulière impunité.

L'homme qui prend une pièce d'or à son voisin est un voleur ; mais celui qui enlève du territoire à un autre pays, comment faut-il l'appeler ? Comme cet homme est déjà puissant, et qu'il pourrait suspendre les critiques en faisant pendre les critiques, on a pour lui de grands ménagements de paroles. On ne l'appelle pas voleur, mais conquérant.

Au fond, c'est un voleur tout comme l'autre ; il a cédé aux mêmes instincts mais sur une plus grande échelle ; il prend et ne paie pas, sinon en menaces et en coups de pied quelque part.

Et l'humanité, très bête, très lâche et très servile, trouve cela très bien.

* * *

L'origine de cet état de choses se perd dans la nuit des temps, c'est la monnaie quelconque qui, même avant l'or, concentra dans quelques fragments de matière l'équivalent du travail et les effets de la puissance.

Le mal fut de peu d'importance, tant que cette monnaie d'échange fut pesante et d'un maniement difficile, mais le progrès qui a réussi à condenser

des vies entières dans un petit livre gros comme ça, et à loger cent cinquante chevaux (vapeur, il est vrai) sous un capot d'automobile, ce progrès a donné un immense pouvoir à l'or, et par conséquent bougrement augmenté son prestige.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les hommes se battent un peu et même beaucoup pour posséder cet or.

* * *

S'il n'y avait que des honnêtes gens, tout irait bien, et si ces honnêtes gens-là étaient sages, tout irait encore mieux. Mais...

Mais il y a les spéculateurs et les voleurs ; ceux qui affolent la Bourse et ceux qui la coupent ; il y a les bandits qui opèrent sur les grands chemins et ceux qui volent ces chemins eux-mêmes avec le pays qu'il y a autour ; il y a les plats valets, plus ou moins ministres ou généraux, qui pensent au rôle d'imitateurs, et les valets de ces valets qui s'empressent les poches sans le moindre scrupule afin de s'élever, aux aussi, d'une ou plusieurs marches. Il y a les repus et les mécontents, tous également assoiffés d'or, et les ex-braves gens, devenus hypocrites et crafouillards toujours pour le même motif.

Il y a, enfin, les joueurs qui rêvent de la fortune comme d'une alouette qui vous tombera quelque jour toute rôtie dans le bec ; joueurs d'argent, de situations, d'influences et d'honneurs, laquelle dernière chose il ne faudrait pas confondre avec l'honneur au singulier.

Tout ça pour le veau d'or, mon trésor, mon amour...

Eh bien, voulez-vous que je vous dise... C'est quand on pense à tout ça qu'on se sent fier de n'avoir guère qu'une bonne vieille pipe pour toute fortune, mais de pouvoir y ajouter le cœur d'un honnête homme.

Une salle de jeu à Monte-Carlo ; c'est là que trop de folles et de fous espèrent conquérir la fortune par un coup de chance. Il en résulte une moyenne de trois suicides par semaine.





Miss Grey avait les yeux fixés sur l'inspecteur O'Malley attentif à la conversation téléphonique.

La disparition d'ANTHONY MURRAY

par
GILBERT HOLLAND

Il arrivait parfois à l'inspecteur O'Malley de détester presque son métier ; il se sentait alors envahi par un immense dégoût pour certaines investigations où l'entraînaient les crimes dont il avait la charge.

La chambre de « Sport's Hotel », 10, Catchpole Square, où il avait été appelé d'urgence, son désordre, la sordidité du mobilier, rendu plus horrible encore par la présence du corps inanimé gisant au travers du lit, cette vue le remplissait de dégoût.

L'officier de police Jennings, appelé pendant sa ronde pour veiller sur la chambre jusqu'à l'arrivée d'un de ses supérieurs, était à ses côtés :

— Était-il déjà mort lorsqu'on est venu vous chercher ? demanda O'Malley.

— Oui.

Le détective s'arrêta à quelques pas du lit et examina la chambre : une chaise cannée à moitié brisée était renversée ; les draps étaient en désordre ; un verre, d'où s'échappait une odeur d'alcool, gisait à terre, cassé ; une poignée de monnaie, à côté d'une montre et d'une chaîne, toutes deux de valeur, traînaient sur la cheminée, intactes.

O'Malley, luttant contre une répulsion instinctive dont il n'avait jamais pu se libérer entièrement, s'approcha du lit et examina le mort.

Celui-ci paraissait d'âge moyen ; il était rasé et vêtu d'une blouse et d'un pantalon d'ouvrier ; néanmoins, il présentait les apparences d'une situation assez élevée.

Sur le plancher, à côté du lit, gisait un revolver dont une cartouche avait été déchargée.

— Le docteur ? s'enquit le détective.

— Le garçon est allé chercher le docteur Flynn qui demeure à côté, et la propriétaire vous attend au rez-de-chaussée.

— Faites-la monter, ordonna O'Malley. L'officier Jennings s'éclipça et, peu après, on entendit des pas lourds dans l'escalier : c'était la femme.

— Connaissez-vous le nom de cet individu ? demanda le détective.

— Il se faisait appeler Mr. Smith. Monsieur. Je ne sais si c'était là son vrai nom.

— Depuis combien de temps était-il ici ?

— Cela fait trois nuits ; il n'était guère ici pendant la journée.

— Savez-vous quelque chose de lui ?

— Rien, sinon qu'il a payé sa chambre une semaine à l'avance. Je lui ai fait monter deux bocks de bière et une bouteille de ginger-beer hier soir quand il est rentré, parce que les boutiques étaient fermées.

— Était-il seul ? Avait-il des visites ?

— Pas que je sache, répliqua la femme ; je ne suis pas toujours ici, naturellement, mais personne n'habitait avec lui.

— A-t-il dit quelles étaient ses occupations ?

— Il ne parlait jamais de lui ; je crois qu'il était quelque chose comme comptable.

O'Malley regarda le corps.

— Avez-vous entendu le coup partir ?

— Pas du tout.

— Savez-vous à quelle heure il est rentré ?

— Non. Je n'épie jamais mes locataires lorsqu'ils se conduisent bien, et puis, je couche sous les com-

bles. Un coup fut frappé à la porte et le docteur Flynn entra. C'était un homme au visage soucieux, les cheveux clairsemés et gris. Il déposa sa trousse sur le bord du lit, salua la propriétaire et regarda interrogativement O'Malley.

— Inspecteur O'Malley, de Scotland Yard, annonça ce dernier. J'ai été appelé par un coup de téléphone, vous voyez pourquoi.

Il indiqua le corps sur le lit. Le docteur mit ses lunettes et fit un examen sommaire de la victime, d'une manière singulièrement indifférente.

— La balle a traversé la tête, remarqua-t-il : suicide, je suppose. Attendez...

Il déboutonna le gilet : une brève exclamation de surprise lui échappa.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'inspecteur en s'approchant.

Le docteur montra le cadavre.

— Des habits d'ouvrier à l'extérieur, et du linge de soie bleue ; cela semble étrange, mais c'est votre affaire. La mort est due à une blessure par arme à feu, sans aucun doute.

— Depuis quand est-il mort, d'après vous ?

— Environ six heures, décida-t-il. Puis, il ramassa l'arme, ôta les cartouches qu'elle contenait encore, et la posa sur son front.

— Très simple, fit-il. Je vais faire le nécessaire, ensuite je pense qu'on pourra l'emmener au cimetière.

Il se pencha une dernière fois sur le lit et l'inspecteur continua ses recherches dans la chambre. La montre en or contenait le nom du fabricant ; aucune autre indication susceptible d'éclairer l'enquête immédiatement.

— Je vous donnerai le certificat quand cela sera nécessaire, dit le docteur en prenant congé.

O'Malley l'imita quelques instants après.

Peu après la distribution des journaux du soir, un homme d'un certain âge, suivi d'une jeune femme dans un état d'agitation visible, se présentaient à Scotland Yard, et furent introduits dans le bureau d'O'Malley. La jeune femme s'adressa aussitôt à lui :

— Mon nom est miss Grey, expliqua-t-elle, je suis la secrétaire privée de Mr. Anthony Murray ; il s'est absenté pendant quelques jours, nous pensions qu'il était à l'étranger, mais nous avons vu les journaux...

Elle s'arrêta un moment, son compagnon continua :

— Je suis Purvis, le domestique de Mr. Murray. Monsieur, déclara-t-il, ce que dit miss Grey est vrai ; Mr. Murray est parti jeudi, nous pensions qu'il était à Boulogne pour le week-end, mais beaucoup de personnes ont essayé de le joindre depuis et nous n'en avons plus entendu parler. Lorsque j'ai lu dans le journal qu'un homme avait été trouvé mort à Catchpole Square et quand j'ai vu son signalement et vu sa photographie, j'ai montré le journal à miss Grey et elle m'a dit que nous ferions bien de venir ici nous renseigner.

« Nous n'aurions pas pu retrouver notre calme autrement, Monsieur, continua l'homme. Quand nous sommes allés là-bas, un policeman nous a dit que le corps avait été transporté au cimetière et que nous ne pouvions le voir sans autorisation. O'Malley ôta son chapeau.

— J'ai peur, dit-il à la jeune fille, que l'endroit ne vous semble pas très agréable à visiter, mais je veux bien vous y mener. Tout d'abord, reconnaissez-vous ceci ?

Il produisit la montre et la chaîne en or. L'homme les prit et les retourna avec une exclamation :

— C'est à notre patron, Monsieur ! Est-ce qu'elles ont été trouvées sur le corps de l'homme qui s'est tué ?

— Oui, et autre chose. Quel est le fournisseur chez lequel votre patron achetait son linge ?

— Beale and Inman, à Bond Street, Monsieur.

— A-t-il jamais porté du linge de soie bleu pâle ?

— Presque toujours, Monsieur, s'écria la jeune fille.

— Alors, attendez-vous au pire, je le crains, les avertit l'inspecteur. Plus tôt nous irons là-bas, mieux cela vaudra.

Ce fut une formalité pénible, mais assez brève. La jeune fille jeta un coup d'œil sur le visage du mort et éclata en sanglots ; son compagnon se détourna avec un frisson.

— C'est bien le patron, Monsieur, dit-il, c'est bien lui. Je n'en trouverai jamais d'aussi bon. J'avais comme un pressentiment quand il m'a payé six mois d'avance, au cas où il ne reviendrait pas.

O'Malley les escorta jusqu'à la voiture de la police et les fit monter :

— Je dois rester ici encore quelques instants, dit-il, pour remplir certaines formalités. Voulez-vous me donner vos noms et adresses, je vous prie ?

La jeune fille lui tendit une carte où elle écrivit le nom du domestique.

— Mr. Murray faisait-il des affaires ? lui demanda O'Malley.

— Il était agent financier, expliqua-t-elle ; autrefois, il a négocié avec succès de très grosses affaires ; ces derniers temps, il réussissait moins bien et il paraissait bizarre et irritable. Beaucoup d'amis l'auraient aidé s'il s'était confié à eux davantage.

— Vous saviez qu'il était en mauvaise posture, je suppose ?

— Je ne pouvais pas faire autrement, avoua-t-elle ; tout le monde s'était donné le mot pour lui réclamer de l'argent en même temps. Y aura-t-il une enquête ?

— Naturellement, et vous aurez à déposer comme témoin. Mais comme l'affaire sera très simple, cela ne vous prendra que peu de temps.

— Et les obsèques ? dit-elle, les larmes aux yeux.

— Le lendemain de l'enquête, j'imagine. Au fait, quelle était l'adresse de Mr. Murray ?

— No 7A, Culver Street, répliqua l'homme.

— C'est là que vous habitez ?

— Oui, Monsieur. Je n'ai pas eu ordre de quitter ; je pense que quelqu'un viendra veiller aux affaires de Mr. Murray, quand la nouvelle sera répandue.

— 7A, Culver Street répéta O'Malley. Voulez-vous y être dans une heure ? Il y aura une ou deux formalités à remplir et il se peut que j'aie besoin de jeter un coup d'œil sur certains papiers.

— Je serai là aussi, promit la jeune fille ; je pourrai vous donner tous les renseignements dont vous aurez besoin.

Elle parlait avec fébrilité. O'Malley souleva son chapeau et ses yeux fixèrent ceux de la jeune fille jusqu'au dernier moment.

POURQUOI ?

Le sous-commissaire fut profondément stupéfait, lorsque O'Malley se présenta chez lui à une heure fort matinale, lui demandant l'ajournement de l'enquête.

— Qu'avez-vous donc à dire, O'Malley ? demanda-t-il ; quelle raison invoquer pour un délai ? J'ai rarement rencontré un cas aussi clair.

— Je pensais cela, moi aussi, au premier abord, chef ; à présent, j'aperçois deux points assez obscurs.

— Vous soupçonnez l'homme d'avoir été assassiné, je suppose, plutôt que de s'être suicidé ?

Le subordonné évita une réponse affirmative.

— Je me trouve actuellement dans la plus grande obscurité, dit-il, mais on doit parfois s'arrêter à de simples intuitions.

— Vos intuitions, O'Malley, ont mérité qu'on s'y arrêtât jusqu'à présent, admit le commissaire. Voyons ça.

— Eh bien ! je n'ai pas aimé le docteur, avoua O'Malley ; il m'a paru accepter trop facilement les faits. Et puis, il y a autre chose : lorsqu'il a soulevé la chemise, j'ai vu sur le bras de l'homme des traces d'injections hypodermiques. Le docteur les a vues, lui aussi, sans nul doute ; or, il n'y a prêté aucune attention, il n'a pas attiré la mienne, et il ne les a pas examinées ; il a simplement pris le revolver et m'a montré comment le coup avait dû partir.

— Mais les motifs ? dit le sous-commissaire. Il y a de sérieuses causes qui expliqueraient le suicide, alors que je n'en vois aucune indiquant le meurtre. Sa montre et la somme qu'il portait sur lui n'ont pas été touchées ; naturellement, nous ignorons les complications qui peuvent exister dans sa vie. En avez-vous appris, par hasard ?

— Je ne peux l'affirmer, dit O'Malley ; il est certain qu'il était en excellents termes avec sa secrétaire à qui il a laissé ce qui pouvait être sauvé de son avoir. De plus, j'ai cru comprendre qu'il menait une vie assez calme.

— Dans quel état a-t-il laissé ses finances ?

— Mauvais, sans aucun doute ; j'ai demandé à sa secrétaire, hier encore, des renseignements, afin d'en déduire le plus d'informations possibles, et je dois confesser que j'en suis resté stupéfait.

— Pourquoi ?

— Eh bien ! voici : il paraît avoir fait de nombreuses transactions dernièrement ; or, celles-ci ne figurent nulle part sur ses livres de comptes, en dehors des sommes indiquées sur le compte en banque. De plus, cette année tout spécialement, il a retiré de sa banque des sommes considérables, le jour même des grandes courses.

— Soit. Mais pourquoi voulez-vous demander un délai ?

— Parce qu'il y a derrière cette affaire quelque chose que je n'ai pu éclaircir jusqu'à présent ; je

voudrais encore un peu de temps pour chercher dans sa vie privée. En somme, nous admettons que cet homme s'est suicidé, parce qu'il était en mauvaise posture financière, et parce que nous ne voyons aucune raison expliquant le meurtre. Mais c'est peut-être parce que nous ne savons rien de sa vie privée. Un homme comme lui devait avoir des ennemis. Je ne demande que quelques jours.

— Nous allons nous rendre fichtrement impopulaires, grommela le chef, mais, naturellement, si vous y tenez, nous le demanderons.

— Il faut absolument que j'aie ce délai, insista l'inspecteur. J'ai horreur d'ennuyer les gens, mais je suis sûr que le juge me pardonnera un jour, du moins je l'espère.

— Si jamais il le fait, promit le sous-commissaire, je vous paierai le meilleur dîner que j'aie jamais commandé de ma vie.

UNE IDEE

Vers la fin de l'audience qui prit place au jour convenu, un mécontentement général accueillit la demande d'O'Malley. Le rapport du docteur, suivi de la déposition de miss Grey, semblait si concluant, que le public se désintéressait presque de l'affaire, quand, sans que personne s'y fût attendu, O'Malley se leva et, à la demande de la police, déposa une requête formelle d'ajournement. Le juge le regarda, stupéfait.

— Un ajournement, s'exclama-t-il, mais pour quelle raison ?

— La police n'a eu que peu de temps pour faire ses recherches, fit observer O'Malley ; nous admettons qu'il y a eu suicide, et cependant, on peut voir qu'une grande partie de l'actif du décédé a disparu ; il serait bon de procéder à quelques enquêtes avant que la procédure ne soit définitivement close. Un homme qui fait de grosses transactions, sans que celles-ci soient en aucune façon mentionnées sur son propre livre de comptes représente, vous en conviendrez, une victime éventuelle pour un crime savamment combiné.

Les témoins, Purvis, le docteur et miss Grey étaient assis avec un avocat qui devait les représenter ; ce dernier se leva :

— Il m'est rarement arrivé au cours de ma carrière, Monsieur le juge, de protester contre un appel comme celui qui vient de vous être fait, mais je ne peux absolument pas voir l'avantage d'un délai dans cette affaire. Jamais un cas aussi clair n'a été porté devant vous. Pourquoi convoquer à nouveau mes témoins et reporter la date des funérailles de cet infortuné, sans raison ?

Le juge toussa légèrement.

— Mister Carson, dit-il, soyez assuré que je prends en considération votre déclaration ; d'autre part, je n'ai jamais refusé une demande faite par une personne responsable, agissant au nom de la police. L'enquête sera reportée à la huitaine.

La foule se dirigea vers la sortie ; la jeune fille demeurait sur sa chaise, les yeux fixés sur O'Malley. Le docteur se précipita vers lui : (La suite page 25)



"Mister Carson, soyez assuré que je prends en considération votre importante déclaration", dit le juge.

DANS LE MONDE DE L'AUTOMOBILE

Les voitures de cette année se distinguent aussi bien par leur chic et leur élégance que la puissance de leur moteur et la commodité de leur aménagement intérieur

On vient de lancer, comme savent tous les amateurs, une voiture nouvelle : la Mercury 8. La Ford Motor Company of Canada, Limited, en fait cette année un très grand cas, car la Mercury 8 représente cet établissement dans la catégorie des automobiles de prix moyen, se classant entre la Ford V-8 et la Lincoln-Zephyr.

Mesurant plus de seize pieds d'un pare-chocs à l'autre, et son empattement étant de 116 pouces, c'est ce qu'on peut appeler une grosse voiture. Et aussi une voiture puissante, son moteur de huit cylindres en V pouvant donner 95 chevaux-vapeur. Sa gouverne est facilitée par la présence des freins hydrauliques qui permettent au conducteur de ralentir ou d'arrêter brusquement à la simple pression du pied sur une pédale.

Les lignes aérodynamiques de la Mercury 8 l'apparentent à la Lincoln-Zephyr, l'une des plus élégantes et des plus chic carrosseries du monde entier. Malgré cette ressemblance, elle a une allure toute particulière et un agencement intérieur qui la distinguent de toutes les autres.

Quatre carrosseries au choix : sedan urbain, sedan, sedan-coupé et sport convertible. Ces diverses carrosseries sont très spacieuses, se comparant en cela à celles des Lincoln-Zephyr.

Trois personnes peuvent se loger confortablement sur les sièges avant et arrière. L'espace réservé aux bagages est aussi des plus pratiques.

Dans une voiture comme celle-ci, les occupants peuvent causer à voix basse, glaces fermées, sans être incommodés par le moindre bruit, même à une vitesse horaire de 70 milles. Il a fallu des mois et des mois de tests, sur route et au laboratoire, pour obtenir cet isolement du son.

L'intérieur est tout un poème. C'est la commodité et la beauté mêmes. Le panneau de commande est incliné de façon à ce qu'on puisse lire d'un coup d'œil toutes les indications des instruments. Les coussins en sont exceptionnellement profonds. Le siège avant se règle à volonté. Presque tout l'équipement est en double : deux lames d'essuie-pare-brise ; deux cornes électriques, deux lampes arrière et avant.

Si la Ford a accordé à la Mercury 8 un soin tout particulier, les autres automobiles de cet immense établissement n'ont pas été pour cela négligées. Bien au contraire, car la Ford V-8 et la DeLuxe Ford V-8 de 1939 sont deux petites merveilles.

Les lignes de la DeLuxe sont ce qu'on peut imaginer de plus moderne. Tout comme la Ford V-8, elle a un air de famille avec la Lincoln-Zephyr et la nouvelle Mercury-8. Les modèles de cette année qui portent le nom de Ford (V-8 et DeLuxe V-8) sont actionnés par un moteur de 85 chevaux-vapeur, plus robuste encore que les 5,000,000 déjà en usage.

Toutes les autos Ford sont aujourd'hui munies de freins hydrauliques qu'on applique avec le pied.

Les carrosseries, silencieuses comme nous avons dit, sont tout acier et pourvues de verre de sécurité. L'espace aménagé pour les bagages est spacieux au possible et l'on trouve même dans les coupés deux compartiments à bagages et de bonnes tablettes pour les colis.



Les légendes se lisent de haut en bas et de gauche à droite : M. Henry Ford photographié à Dearborn, Michigan, au mois d'octobre dernier, alors que les représentants des plus grands journaux et magazines du Canada et des États-Unis furent invités à visiter les usines et à examiner les modèles de l'année. — Deux élégantes admirent l'avant de la nouvelle Mercury 8. — M. Henry Ford, fondateur, et M. Edsel Ford, président de la Ford Motor Company, examinent le châssis de leur nouvelle Mercury 8 dont nous analysons les avantages dans notre article. — M. Henry Ford cause ici avec M. E. F. Millard, chef de la publicité de la Ford Motor Company of Canada, à Dearborn, Michigan.

L'Actualité en Orient et en Occident

L'EMPEREUR-DIEU

Fils du Ciel et descendant de la déesse du Soleil,
l'empereur du Japon est vénéré à l'égal d'un dieu.
— Le Japon et le péril jaune.

« L'Empereur est le fondement de la nation. »

Ainsi se lit le premier article de la Constitution du Japon, promulguée lors de la création de l'empire japonais en 1868.

Mais par la tradition, la famille régnante actuellement (la Maison Divine) prétend remonter à Jimmu qui fut empereur en 660 avant Jésus-Christ.

L'empereur Hirohito Tekoku a aujourd'hui trente-sept ans. Son épouse, Nagako, qui a trente-cinq ans, lui a donné cinq enfants, trois filles et deux garçons. Malgré son origine « divine », le Mikado vit comme un souverain proprement temporel, si ce n'est avec plus de fastes. En réalité, il est le plus riche souverain de la terre. Levé à six heures chaque matin, il pratique l'équitation ou le golf dans ses immenses jardins, écrit des vers, étudie la politique mondiale.

Tous les Japonais sont convaincus de la nature divine de leur empereur. Personne n'oserait le critiquer ou même douter de lui. C'est ce qui explique le dévouement fanatique que tous, riches et pauvres, lui portent dans tous les actes de leur vie ; c'est ce qui explique la joie des soldats qui vont mourir pour lui en Chine. Au départ des combattants, les adieux se font sans larmes, sans démonstration de tristesse. C'est encore cette vénération pour l'Empereur qui fait la supériorité des armées japonaises sur les armées chinoises.

Les Occidentaux s'expliquent difficilement l'état d'âme du Japonais, de l'Oriental en général. Le profond mysticisme du Nippon nous paraît barbare dans son objet et dans ses actes, mais, au regard du Japonais, c'est nous les Orientaux qui sommes des Barbares !

La population nipponne s'accroît dans des proportions fantastiques : un million d'âmes de plus chaque année ! Sur un territoire restreint et presque entièrement inculte, il y a plus de 71.000.000 d'habitants, et 95.000.000 si l'on ajoute la Corée, les îles Sakhaline et Formose. Cette formidable masse humaine représente une puissance morale et matérielle unique au monde, puisque tous ont à un haut degré le sens de la grandeur de la patrie.

Le tableau est moins réjouissant si l'on considère l'existence de la plus grande partie de ce peuple. Commerce, industrie, finance, journaux, presque tout est la chose de deux grandes familles : les Mitsui et les Mitsubishi.

Mais il n'en reste pas moins que l'Empereur a un prestige si bien assis que les révolutionnaires eux-mêmes n'attaquent jamais le Fils du Ciel. C'est au nom de l'Empereur-dieu que se fait aujourd'hui la conquête de la Chine ; c'est au nom de l'Empereur-dieu que les militaires prévoient la domination prochaine du Nippon sur tout l'Orient et sur les îles du Pacifique. Les Etats-Unis et l'Angleterre se sont préparés à défendre leurs possessions, en fortifiant Singapour, Hong-Kong, Honolulu, les Aléoutiennes et l'Alaska.

« Attendons la confusion européenne qui se produira tôt ou tard, et nous deviendrons la princi-

par le Globe-Trotter

(Spécial au " Samedi ")

pale nation de l'Orient. » Cette déclaration du vicomte Tani pourrait bien se réaliser à la lettre si les Occidentaux continuent à se chamailler, si l'entente, désirée par Chamberlain, ne se fait entre démocraties et dictatures.

LA SITUATION AU CANADA

Un correspondant canadien du New York Times vient de publier un excellent exposé de la situation politique et commerciale du Canada ; pour les lecteurs du " Samedi ", je reproduis les passages les plus intéressants de cette lettre.

Toute la politique canadienne actuelle tient d'abord compte de ces puissantes réalités : les relations impériales, le panaméricanisme, la sécurité financière et territoriale, l'absence de solutions radicales dans la politique intérieure et extérieure.

Il ne faut pas se créer d'illusions sur les relations du Canada avec l'Empire et avec les pays d'Amérique. Le Canada est nation britannique. Cela est généralement admis et par les Canadiens français et par les Canadiens anglais, les deux « races » fondatrices du pays. Mais le Canada se forge un esprit proprement nord-américain bien que basé sur les idéaux britanniques de liberté et de confiance. Du point de vue économique, le Canada est panaméricain, ses relations avec l'Empire lui permettent toutefois de jouer un rôle dans l'économie mondiale.

La situation des affaires canadiennes est maintenant bien encourageante. Mais la concurrence commerciale, à l'intérieur et à l'extérieur, est plus forte que jamais. Et l'on ne prévoit aucune diminution des impôts. Le nouveau traité canado-américain laisse des aléas bien que, très probablement, le Canada en profitera. Dans l'ensemble, l'avenir économique du Canada est assez rassurant, surtout si le relèvement qui se fait sentir aux Etats-Unis depuis six mois ne subit pas d'interruption.

La visite des souverains anglais, en juin prochain, accentuera les relations interimpériales. Il en résultera peut-être aussi de grands avantages économiques. Depuis les environs de 1910, les capitaux anglais ne sont pas venus massivement au Canada. Il y avait à cela de multiples raisons que je n'ai pas à discuter ici ; d'ailleurs, plusieurs n'existent plus. La situation commerciale au Canada et dans le monde aura sans doute pour conséquence un afflux de capitaux britanniques dans le Dominion.

L'auteur de cette lettre, M. E. S. Bates, termine par une note optimiste. Et je conclus moi-même en disant ce que tous les Canadiens pensent : « Il fait bon vivre au Canada, même si tout n'est pas parfait. » Et puis, la vie serait ennuyeuse dans un pays sans imperfection...

LE COMMUNISME EN AMERIQUE DU SUD

La plupart des pays sud-américains sont gangrenés par le communisme.

Le grand danger qui menace actuellement l'Amérique du Sud, ce n'est pas le fascisme, mais le communisme.

Tous les observateurs impartiaux — Américains, Français ou autres — sont unanimes à déplorer la liberté accordée aux révolutionnaires russes dans les pays de l'Amérique du Sud. Quelques faits prouveront, mieux qu'une argumentation serrée, les ravages du bolchévisme sur l'autre Amérique.

Le Mexique fut le premier pays latin d'Amérique à reconnaître le gouvernement des Soviets ; en 1924, des ambassadeurs furent nommés. En 1926, l'Uruguay fit de même, et Montevideo devint le grand centre de propagande soviétique en Amérique du Sud ; aussi on ne tarda pas à regretter cette bienveillance excessive à l'égard des théories marxistes.

Dès 1930, des émeutes éclatèrent à la fois au Pérou et au Chili. Il y eut du sang versé, et les propriétaires des mines et des industries furent tués en plusieurs endroits. Des agents secrets découvrirent que ces émeutes avaient été préparées par deux Argentins qui avaient passé plusieurs mois en Russie pour y recevoir des instructions.

Des émeutes éclatèrent également dans les universités chiliennes, argentines, brésiliennes et péruviennes. Les autorités durent fermer la plus vieille université des deux Amériques : celle de San Marcos, à Lima.

En 1930 encore, le président Calles du Mexique rompit les relations diplomatiques avec les Soviets ; il avait constaté que les émeutes et les grèves étaient provoquées par des agents russes protégés par l'ambassade soviétique.

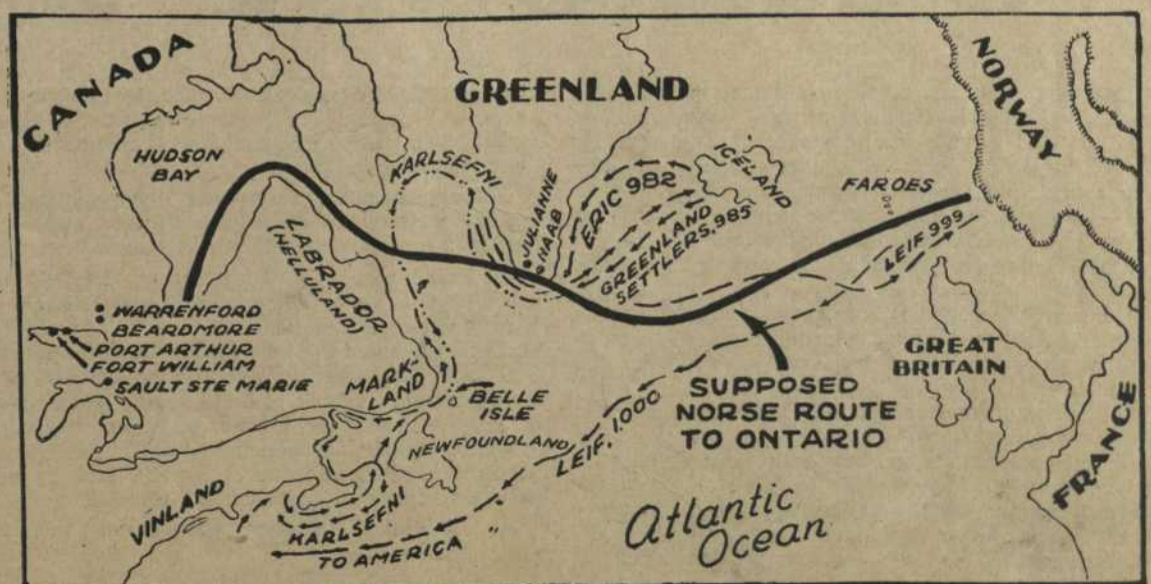
Au cours de l'été de 1931, la police envahit subitement les bureaux de l'agence commerciale russe — la Iuzh Amtorg — à Buenos Aires ; on y trouva une imprimerie clandestine, des brochures de propagande révolutionnaire, la liste des agitateurs, parmi lesquels des professeurs, des officiers de milice, des ingénieurs, etc. Aussitôt, l'agent soviétique, Boris Kraevska, fut expulsé de l'Argentine.

Depuis 1930, il y eut de nombreuses grèves, de nombreuses émeutes, en Amérique du Sud. Chaque fois, la police secrète découvrait que les têtes dirigeantes de la Révolution se trouvaient à l'ambassade soviétique de Montevideo.

Des agents secrets du gouvernement américain entreprirent alors une vaste enquête ; ils apportèrent bientôt au gouvernement de l'Uruguay toutes les preuves des menées révolutionnaires de l'ambassade soviétique à Montevideo. Le 27 décembre 1935, l'ambassadeur russe et ses complices recevaient l'ordre de quitter Montevideo dans les vingt-quatre heures. Toute la documentation anti-soviétique fut fournie aux pays sud-américains. Les agents russes se réfugièrent à Mexico, où ils sont encore.

DES NORTHMENS AU CANADA DÈS LE ONZIÈME SIÈCLE

On désigne sous le nom de Northmens des peuplades scandinaves qui, sur des barques légères, parcoururent l'Atlantique avant Christophe Colomb. M. Eugène Acharid leur a consacré deux œuvres fort instructives. La carte ci-contre indique le trajet qu'auraient pris des Northmens pour se rendre jusqu'en Ontario, quatre siècles avant la découverte de l'Amérique. On a trouvé à Beardmore, près de Port-Arthur, une hache, une poignée de bouclier et une épée comme celles que portaient les Northmens ; ces objets sont au Royal Museum de Toronto.





Catherine aperçut Daniel Fresnay qui, très élégant dans son complet, venait vers elle.

COURONNE D'ÉPINES

ACCOUDÉE sur sa coiffeuse d'acajou, Catherine contempla longuement son visage dans la glace ovale que soutenaient des cous de cygnes ; après quoi, adressant à son image un sourire légèrement ironique, elle murmura :

— Non, décidément, il n'y a pas à me faire d'illusion, je ne suis pas devenue plus jolie que par le passé. Toutes ces guirlandes ne sont donc que des fariboles.

Haussant les épaules, elle replia deux feuilles de papier à lettres d'aspect très différent qui se trouvaient devant elle et, tapotant sa coiffure, elle ajouta :

— Riche ou pauvre, une fille laide reste une fille laide.

Catherine Dumoulin exagérait assurément en prononçant sur sa personne un jugement aussi sévère. Sans être jolie, elle ne manquait pas d'un certain charme. Si ses traits n'étaient pas d'une parfaite régularité, ils étaient éclairés par le regard vif et intelligent des yeux gris ; la bouche, un peu trop grande, était fraîche, et le cadre de ses abondants

cheveux châains faisait oublier le menton trop accentué, comme les pommettes trop saillantes et le nez trop long que rachetait d'ailleurs un teint chaud légèrement duveté.

Au demeurant, physionomie sympathique, qui pouvait passer inaperçue dans le calme, mais devenait intéressante aussitôt qu'elle s'animait.

De taille moyenne, Catherine, à vingt-six ans, n'avait pas l'excessive minceur que préconisent aujourd'hui les revues consacrées à la beauté féminine. Ses membres, doués de la souplesse musclée que donne la pratique des sports, avaient cependant une harmonie du geste et de la démarche qu'eussent pu lui envier bien des élégantes ; ses mains longues et bien dessinées décelaient, comme toute sa personne, plus d'énergie que de finesse, plus de décision et de force que de coquetterie.

Aucun éclat, évidemment. Sans beauté, mais non sans personnalité.

Dans la simple robe de crêpe de Chine noir dont elle était vêtue, elle conservait son habituelle allure

d'étudiante plus occupée de science que de mondanité, bien que depuis quelques semaines elle fût inopinément devenue l'héritière d'une grande fortune.

Dans l'appartement situé à l'entresol au-dessus de la pharmacie qu'elle dirigeait depuis deux ans et où elle habitait avec une amie, elle donnait ce soir-là une réunion à quelques intimes afin de prendre congé d'eux tout en tirant le gâteau des Rois. Car, laissant gérer sa pharmacie par son stagiaire, elle se disposait à partir dans le Midi.

Tandis qu'elle promenait distraitement un polissoir sur ses ongles en songeant aux modestes vacances passées précédemment à la Côte d'Azur, on frappa à la porte.

— Puis-je entrer ?

Sans attendre la réponse, une très belle jeune fille brune, moulée dans un fourreau de crêpe mauve entra dans la chambre. C'était Christiane Després, la jeune avocate, commensale de Catherine.

— Violette vient de téléphoner qu'elle et son mari arriveront un peu en retard parce que Bébé

ayant toussé aujourd'hui, on ne veut le quitter qu'endormi.

— Ah! mon Dieu, j'espère que mon filleul ne va pas être malade au moment de mon départ.

— Mais non, ma chère, je suis sûre qu'il a simplement avalé de travers. Tu sais bien que Violette et Forestier sont aux cent coups à propos de rien. Autre chose : Olivier demande combien il faut faire monter de bouteilles de champagne.

— Ce garçon est absurde de me demander cela. Il doit le savoir bien mieux que moi.

Christiane sourit :

— C'est justement ce que je lui ai répondu. J'espère qu'il se débrouillera. Tu comprends, il est tellement timide.

— Sans compter que je suis un peu honteuse de sabler le champagne malgré mon deuil. J'ai presque l'air de me réjouir de la mort de la pauvre tante Agathe.

— Oh! voyons, Catherine, ne sois pas ridicule. Tu n'as jamais seulement songé à l'héritage de ta tante, mais aujourd'hui, après avoir pleuré la bonne dame, tu es bien en droit d'apprécier la fortune qui te revient... et dont elle ne t'a guère fait jouir de son vivant.

— Le fait est que jamais je ne me serais doutée que ma tante Dumoulin me laisserait des millions. Je la savais riche, évidemment... assez riche pour me faire une pension qui m'a permis de terminer mes études, et pour m'avancer le prix de ma pharmacie. Mais elle s'est tellement fait prier... Non, jamais je n'aurais cru...

— Oui, dit Christiane. Et je parie que tu ne sais même pas le nombre exact de ces millions?... Non, n'est-ce pas? Eh bien! je le connais, moi, puisque tu as confié le soin de tes intérêts à mon patron, M^e Masson. Dix, ma chère, tout simplement! Tous frais de successions payés, il te restera encore un joli denier.

— Extraordinaire!... Si tu avais vu comment elle vivait à Langres! Après la mort de sa vieille bonne, j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire prendre une femme de ménage.

— J'espère que tu auras une autre façon de jouir de sa fortune.

— Oh! sûrement!

— D'autant plus que dans le chiffre que je viens de t'indiquer, ne sont compris ni le domaine de la Pinède, ni la maison de Langres...

L'avocate s'était assise auprès de la coiffeuse d'acajou. Elle vit le regard de son amie se porter sur les lettres qui étaient restées posées sur la tablette et observa le sourire ambigu qu'eut Catherine en demandant :

— Crois-tu que cela se sache déjà? Elle éclata de rire.

— Oh! sainte innocence!... s'exclama-t-elle. De pareilles choses se savent toujours. Depuis hier toute l'étude de M^e Masson est en évolution. Et, écoute, je ne voudrais pas te froisser, mais n'as-tu pas remarqué que depuis ton retour de Langres, bien des gens se montraient particulièrement empressés auprès de toi?

Catherine rougit violemment. Une fois de plus, ses yeux allèrent aux deux lettres. Elle balbutia presque :

— Bien sûr... enfin...

— Enfin, conclut l'autre, il ne faut pas trop croire au désintéressement en général.

Il y eut entre elles un instant de silence, après lequel Catherine, secouant la masse de ses lourds cheveux, se mit à son tour à rire.

— Ecoute, Christiane, dit-elle, je ne voudrais pas que tu me croies stupidement crédule. Quand tu es entrée, je venais de me regarder dans la glace et de constater que je n'étais pas le moins du monde séduisante... Non, ne proteste pas... Constata-tion qui répondait au contenu de ces deux lettres. La première est de l'un de tes collègues à l'étude de M^e Masson, jeune avocat de grand avenir dont tu devineras, si tu veux, le nom sans que je te le dise, m'assurant qu'il se sent attiré vers moi par une irrésistible sympathie, serait infiniment heureux de faire plus ample connaissance, etc... etc.

— Ah! je parie que c'est...

— Pas de nom, interrompit Catherine. Je n'en ai pas prononcé. Quant à la seconde de ces instructives missives, elle est plus explicite encore, elle émane de M^e Thibaut, le notaire de Langres, et m'avise qu'un jeune châtelain des environs, le vicomte d'Ormoize, m'ayant vue aux obsèques de ma tante, a été vivement impressionné et se met sur les rangs pour obtenir ma main. Etant client de mon notaire, il l'a tout naturellement chargé d'appuyer sa candidature.

— Eh bien! ma chère, cela commence bien!... Voilà qui promet!

— Oui. Des gens qui ne se seraient jamais souciés d'une petite pharmacienne du faubourg Saint-Jacques, assurément.

— Regretterais-tu déjà d'être devenue riche?

— Oh! pas du tout. Je constate, sans plus.

— Qu'as-tu décidé pour la pharmacie?

— Je la garde. Bien entendu, je ne veux pourtant pas accaparer ce qui peut être le gagne-pain d'un autre. C'est Olivier qui la gèrera. Elle restera à mon nom jusqu'à ce qu'il ait passé ses derniers examens; après, je la lui céderai. C'est bien le moins, étant donné les services que me rend ce garçon depuis qu'il est ici comme stagiaire.

— Tu es d'accord avec lui?

— Bien sûr. Il reprend le fond au prix que je l'ai payé moi-même, amortissable en cinq annuités. Je lui aurais bien fait des conditions plus avantageuses, mais pas moyen d'y penser sans le froisser. Susceptible et têtue en diable sous son air timide. Enfin, puisqu'il y tient, je resterai donc sa créancière. Prépare-moi un acte de cession bien en règle, je te prie. Seulement, tu y ajouteras une clause; c'est qu'en cas de décès de ma part, il ne devra plus rien. Si fier qu'il soit, il ne peut tout de même pas refuser un héritage... et je n'ai d'ailleurs pas l'intention de mourir.

— Entendu, je rédigerai cela demain à l'étude. Vente à fonds perdus... Tes parents de Saint-Mandé viennent-ils ce soir?

— Tante Julienne viendra probablement et couchera ici, mais je crois que l'oncle Arthur est trop occupé à terminer son bouquin sur l'Extrême-Orient qui doit être édité le mois prochain. Tu sais qu'ils viendront me rejoindre ensuite à Saint-Clair. Les pauvres!... Je suis bien contente de pouvoir adoucir un peu leur vieillesse, car, avec leurs pe-

par

M. Toucas - Massillon

dessin de
J. PERRET

tites rentes, ils n'ont pas eu la vie facile ces dernières années. Quand je pense que cette pauvre vieille avare de tante Agathe... Il est vrai que ce sont des parents du côté de ma mère, des Brichot, non des Dumoulin. Tout de même... Enfin, n'y pensons plus; elle est morte, paix à son âme!

— Pensons plutôt à la galette des Rois. Le boulanger l'a apportée avec une superbe couronne de carton doré. Veux-tu que je t'aide à sortir les coupes de champagne?

— Pourvu que nous en ayons assez!

— La reine boit!... La reine boit!... Vive la reine!...

— Mes amis, vous exagérez!... Ce n'est pas moi, somme toute, qui ai trouvé le poupon, c'est Henri.

— Mais, comme le docteur Forestier vous a choisie pour reine, il n'y a pas à contester votre royauté et vous devez accepter le diadème.

— Allons, Catherine, ne te fais pas prier.

— ... La couronne, la couronne!... Docteur, mettez-la-lui sur la tête.

— Violette, veux-tu l'obliger à s'asseoir et à se tenir tranquille pour que je pose convenablement cet insigne sur ses cheveux!... Là, voilà qui est fait. Maintenant, coupes en main, nous portons un toast à la reine.

Ils étaient réunis, une dizaine environ, dans le petit salon de l'entresol, entourant Catherine qui n'essayait plus de se débattre. Il y avait là, avec le ménage Forestier, Christiane Després, bien entendu, et Olivier Le Marois, le stagiaire de la pharmacie, un grand jeune homme brun assez gauche, M. et Mme Bourrache, de la pharmacie Bourrache où

Catherine avait fait son stage; le chimiste Tribout, son camarade d'école; Madeleine Vidal, une étudiante à laquelle elle avait donné des répétitions, et Jean Dupont, interne à l'Hôtel-Dieu. Une dame âgée dont les cheveux gris étonnaient un peu parmi cette jeunesse, présidait la soirée: Mme Brichot, la tante de Saint-Mandé.

— Allons, Le Marois, c'est à vous qu'il appartient de prendre la parole en notre nom à tous, pour porter ce toast, continua le docteur Forestier.

Le jeune homme, rougissant et balbutiant, n'osant pourtant pas se récuser, parut très malheureux d'être ainsi mis en avant. Il éleva sa coupe d'une main qui tremblait un peu :

— Je bois... bégaya-t-il, nous buvons tous, au bonheur de notre chère Catherine qui...

— Et nous sommes tous heureux de sa nouvelle fortune! interrompit rondement Bourrache que sa femme approuva bruyamment.

— Gardant l'espoir de la voir souvent au milieu de nous... dit à son tour Tribout.

Madeleine Vidal, heurtant le verre d'Olivier, lança :

— A la patronne!

Et Olivier répéta après elle :

— A la patronne!

Chocs de cristal... pétilllement de champagne.

Catherine, ayant vidé sa coupe, se leva et regarda tour à tour ceux qui avaient parlé.

— Patronne ou amie, dit-elle, je vous remercie de tout cœur, et je tiens à vous dire que, moi aussi, j'ai le désir de me retrouver souvent avec vous. Je vais partir, il est vrai, mais je garde cette pharmacie dont Le Marois assumera la direction. Et, d'autre part, si je vais m'installer à Saint-Clair, c'est surtout pour m'occuper de la maison que je fais construire à la Pinède et que je voudrais voir terminer le plus vite possible afin de vous y recevoir.

« J'ai le grand désir de pouvoir vous réunir là! c'est pourquoi j'ai tenu à avoir une demeure dans ce domaine où Christiane, Violette et moi avons passé de bonnes vacances en camping. La maison sera prête en septembre, je compte que vous y viendrez tous, et, en attendant, je vais dès ce soir vous en montrer les plans. »

Un hurra enthousiaste répondit à ces paroles. Violette Forestier, dont les yeux couleur de pervenche avaient des lueurs joyeuses, passa son bras autour du cou de son amie et l'embrassa :

— Oh! ma chérie, murmura-t-elle, comme je serai heureuse de revoir la Pinède.

Une minute plus tard de grandes feuilles de papier transparent étaient étalées sur le guéridon devant Catherine qui, du doigt, indiquait les contours et les détails de la future construction à ses auditeurs attentifs, et expliquait :

— Elle s'élèvera au centre de l'esplanade qui domine la mer, sur l'emplacement même où nous avons planté notre tente... Une grande véranda en avant... Une terrasse encadrée de pins sans trop changer l'aspect naturel... Par derrière, des jardins, des fleurs, à l'abri du vent. J'espère qu'elle vous plaira.

— Moi, j'en suis sûre! riposta Violette.

— Mon Dieu, faire construire, quel souci! gémit Mme Brichot. As-tu pensé à toutes les complications qui peuvent surgir? A tous les ennuis que cela peut te causer?

— Oh! ma tante, répliqua Catherine, rajustant sur son front la couronne dorée, ne soyez pas pessimiste, je vous en prie. Si l'on songeait toujours aux difficultés, on ne ferait jamais rien, et ce serait dommage. Il faut bien que cet argent qui m'est tombé du ciel serve à quelque chose.

La vieille dame soupira :

— Ah! ma pauvre petite! Il est bien vrai qu'une grande fortune est un lourd fardeau dont tu ne soupçonnes pas encore tous les inconvénients. Tiens, c'est comme cette couronne qu'on t'a mise sur la tête et qui te gêne visiblement. La fortune, c'est souvent une couronne d'épines.

— Madame Brichot! Madame Brichot! protestèrent en chœur tous les invités.

— Oui, oui, vous me trouverez Mme Rabat-Joie, n'est-ce pas? Que voulez-vous, je n'ai plus les illusions de votre jeunesse. Je souhaite donc seulement que ma nièce n'éprouve pas de trop grandes déceptions dans la vie nouvelle qui commence pour elle.

— Je propose, dit gaiement Henri Forestier, que nous buvions à la prompte édification de la maison de Catherine, où nous serons heureux de voir Mme Brichot reconnaître qu'elle porta aujourd'hui un jugement trop sévère.

Proposition accueillie avec un enthousiasme sous lequel fut étouffée une vague protestation de la vieille dame.

(Lire la suite page 13)

Dans le Monde Sportif

POURQUOI

par Oscar Major

La question qui nous fut posée plusieurs fois, — elle est toujours d'une actualité brûlante par les temps froids que nous traversons — c'est de savoir pourquoi, à Montréal et dans notre province, nous manquons de bons joueurs de hockey capables de bien figurer sur l'alignement du club *Canadien*, de la N.H.L. Nous avons pourtant un grand nombre de joueurs amateurs, particulièrement doués, mais pas de vedettes. Pourquoi ?

Les raisons de cet état de choses sont multiples. La situation est devenue catastrophique, depuis l'abandon des Sylvio Mantha, Pete Lépine, Aurèle Joliat, Albert Leduc, etc. Voulez-vous que nous l'examinions ensemble ? Nous sommes en pleine régression et l'on s'en apercevra avant qu'il ne soit longtemps. La faute en est à la faiblesse du recrutement actuel de notre club professionnel, qui se voit forcé de signer des joueurs de l'Ontario et des provinces de l'Ouest. Où sont nos jeunes ? L'on ne s'occupe pas assez d'eux. On les laisse se développer au petit bonheur, sous la direction de gérants ne connaissant rien ou pas grand'chose. Dans ces conditions, comment voulez-vous que toutes nos équipes puissent réunir suffisamment de joueurs de valeur et remplacer insensiblement les trop anciens ?

Que faut-il faire pour remédier à cette situation ? Ce n'est pas facile, avouons-le. En premier lieu, nos dirigeants ne devraient pas concevoir l'idée d'un établissement scolaire dépourvu de patinoire. On devrait ensuite enseigner le hockey en même temps que l'arithmétique, à l'âge de 9 ou 10 ans, sous la direction de professeurs, qui ont tous joué eux-mêmes au hockey. Les jeunes apprendraient ainsi à perfectionner leur technique; dès l'âge de 12 à 13 ans. A 15 ou 16 ans, ils sauraient qu'ils ne jouent pas seuls sur une patinoire, que le hockey est un sport d'équipe et que la cohésion entre les joueurs vaut tous les exploits individuels. (Cette année, le manque de cohésion et de confiance mutuelle furent les principales raisons de maintes défaites du *Canadien*.)

Les joueurs de hockey de l'Ontario et ceux de nos provinces de l'Ouest ont en mains la majorité des atouts que nous avons mentionnés. Aussi le hockey junior, sur lequel ils portent tous leurs soins, y est-il très prospère. Ici, il est nul ou presque. Peut-on dire que les jeunes athlètes canadiens-français de la province sont plus mal bâtis que les autres ? Nous ne croyons pas. Ils manquent d'éducateurs sportifs de la jeunesse, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ils manquent de volonté, de moral, de sérieux, parce que les gérants des petits clubs ne savent pas leur inculquer ces vertus élémentaires du sport. Qu'avons-nous fait au bon Dieu pour que les athlètes de l'Ontario viennent se moquer des nôtres ?

Juniors de l'Ontario ! O vous pour qui les dieux ont des soins si pressants, nous vous envions !

LES PATRONS DEVIENNENT DE PLUS EN PLUS SPORTIFS

Un grand industriel nous disait, ces jours-ci : « Nous vivons vraiment à une époque sportive. Il y a quelques années, j'aurais impitoyablement refusé les demandes de vacances d'hiver que je reçois aujourd'hui. Plusieurs de mes bons chefs de service ou employés ont sollicité que leur congé annuel fût coupé en deux, moitié hiver, moitié été. Ils ont écouté l'appel des Laurentides enneigées. Ils ne rêvent que de ski ou de patins ou de lainages appropriés à ce séjour, car les femmes ne sont pas les moins pressées à voir la neige de près. Ma foi, j'ai accepté. D'abord les affaires ne sont pas assez brillantes pour que je me montre sévère vis-à-vis d'un personnel qui n'est malheureusement pas sur les dents. Et puis, il faut être de son temps ! »

Tous les grands patrons ne montrent pas peut-être une sollicitude aussi philosophique, mais il est indéniable que le principe des vacances d'hiver a fait de sérieux progrès. Autrefois, on ne pouvait admettre qu'il fut permis de se reposer en dehors des mois de juillet, d'août et de septembre. Aujourd'hui, la chose commence à paraître des plus naturelles.

CE QUE FAIT LE CHAMPION HENRY ARMSTRONG, ENTRE DEUX RONDES

Le boxeur le plus extraordinaire du siècle est, certes, le noir Henry Armstrong, champion du monde des poids légers (135 livres) et mi-moyens (147 livres), sans mentionner le titre des poids plume (126 livres) qu'il abandonna volontairement, il y a une couple de mois. Il fut donc le seul pugiliste au monde à posséder trois titres à la fois. Tout le monde sait cela. Ce que beaucoup de partisans de l'art pugilistique ignorent est très intéressant :

Henry Armstrong, 25 ans, est le trizième enfant de la famille. Il gagna son premier dollar à planter des quilles et à vendre des journaux, à St-Louis. A 16 ans, il se rendit à Los Angeles, grâce à l'amabilité de touristes en automobiles. En Californie, il se distingua comme boxeur amateur sous les yeux des célébrités du cinéma. L'acteur juif Al Jolson mit \$10.000 à la disposition de Eddie Mead, gérant actuel du champion. Jolson fut récompensé au centuple. Armstrong est, aujourd'hui, propriétaire d'une magnifique maison, à Los Angeles. Il a su placer son argent dans certaines assurances, qui lui permettent d'être à l'abri des mauvais temps pour le reste de sa vie. Père de deux fillettes, Henry est un mari dévoué. Il est très charitable pour les institutions de la race noire. Il lit la Bible deux fois par jour, va à l'église deux fois par semaine. Il a épousé la fille d'un révérend pasteur de couleur et espère devenir lui-même pasteur, à l'âge de 30 ans. Après avoir envoyé ses adversaires au pays des songes, pendant 10 ans, il entend sauver les âmes de ses semblables jusqu'à la fin de ses jours.

LA LUTTE LIBRE A DEVELOPPE DANS LE PUBLIC LE GOUT DE LA VIANDE SANGUINOLENTE

Dans les milieux de la lutte, on tente d'expliquer la défaite de l'Adonis Yvon Robert aux mains du redoutable Cy Williams, le nouveau champion du monde de Montréal et de Boston. Son instructeur, M. Emile Maupas, affirme que le manque d'entraînement en plein air fut très dommageable à l'ancien champion. D'autres sont d'avis que l'injection d'antitétanos, que le médecin lui fit à la suite d'une blessure au talon, fut de nature à diminuer de beaucoup les forces de Robert. Tout cela est plein de bon sens pour les sports honnêtes. Dans la lutte libre, où son monde vit à l'envers, il faut plonger les yeux dans les coulisses, où les histoires souterraines poussent comme des champignons.

Nous nous permettons d'ajouter que Robert a perdu son titre, parce que le public de la lutte libre ne tient plus à voir comme champion un beau garçon, timide, douillet et qui fait figure de premier communiant. Les athlètes de cette dernière catégorie ne savent décidément plus faire vibrer le sys-

tème nerveux des amateurs de lutte. Les spectateurs de nos jours prennent un plaisir extrême à voir deux gaillards d'athlètes s'écorcher vivants, dans l'arène. Pour la joie de voir couler le sang sur le visage et le torse de deux lutteurs, pour la curiosité de voir un lutteur défoncer la poitrine de l'autre, lui briser un os de la jambe en quatre morceaux ou lui fumer les ongles à petit feu, la majorité des spectateurs feraient au besoin le tour du monde à pied !

Les promoteurs sont au courant de cet amour, et ils font en sorte de donner aux spectateurs pour leur argent. Yvon Robert n'attirait plus de grande foule dans les villes où il luttait. Voilà pourquoi les pontifes du « catch as catch can » l'ont dégomme pour introduire, si possible, un champion immonde, nous voulons dire un champion qui peut dépecer vivants ses adversaires, à la manière d'un charcutier qui met en pièces les petits cochons de lait de St-Jacques l'Achigan après les avoir assommés ou égorgés.

UN PEU DE TOUT

Paul Martin, l'habile voltigeur et redoutable frappeur du club Trois-Rivières, de la Ligue Provinciale de Baseball, a signé de nouveau un contrat pour l'équipe trifluvienne de 1939... Le rugby, supposé amateur des Etats-Unis, fait un chiffre d'affaires de \$40.000.000 pour les neuf semaines qu'il est joué au pays de l'Oncle Sam...

Tout récemment, on nous posait ces deux questions. Pourquoi la direction des Royaux, de la Ligue de baseball Internationale, n'a-t-elle pas engagé le receveur Gilly Campbell?... Comment le promoteur Armand Vincent se prend-il pour présenter aux Londoniens ses spectacles d'hiver à l'intérieur?... 1° Parce que Gilly Campbell, vendu au Brooklyn, l'an dernier, a déclaré aux journalistes américains que, parmi les directeurs du Montréal, il n'y avait personne qui connaissait bien son baseball. Le plus triste de l'affaire, c'est que Campbell avait raison... 2° Les skieurs évoluent sur une épaisse couche de neige réelle obtenue ainsi : Une machine à piler transforme de nombreux blocs de glace artificielle en neige...

Jimmy Doyle, l'un de nos meilleurs arbitres du baseball semi-professionnel, arbitre en chef de la Ligue Provinciale de l'an dernier, a été récemment démis de ses fonctions pour une raison qui nous paraît étrange, pour le moins. L'arbitre Jimmy Doyle sévère mais juste dans ses décisions, avait jugé à propos, lors d'une joute finale des séries de détail de septembre dernier, de ne pas officier en arrière du marbre, ayant préféré se placer au troisième but, où les décisions sont grosses d'importance. Un groupe de mogols du circuit provincial se sont ligüés contre lui, arbitre honnête s'il en est un, pour le remplacer par un président de paille, comme disent les partisans de Sherbrooke.

La marine américaine donne un contingent considérable de boxeurs amateurs au pays voisin. Il en est de même de l'armée des Etats-Unis, où le sport de la boxe fait partie de l'entraînement. Rappelez-vous que les anciens champions du monde des boxeurs poids lourds, Gene Tunney et Jack Sharkey, apprirent à boxer durant leur séjour dans la marine. Ils ne savaient pas même comment on se mettait en garde auparavant. C'est tout à l'honneur de leurs instructeurs. Chaque année, les championnats de boxe de la marine américaine réunissent les meilleurs sélectionnés de chaque navire de guerre. Voici les champions de la marine de cette année, les cinq meilleurs boxeurs du S. S. "California", sous la direction de leur entraîneur Robert Allen. Tous les matins après l'exercice, ils se réunissent dans un coin du pont et c'est alors la valse des crochets et des moulins pendant une bonne heure. Après quoi, douche, massage et repos.



Couronne d'Épines

(Suite de la page 11)

II

La soirée se prolongea tard dans la nuit. On n'en finissait pas de faire des projets. Une animation folle était dans l'air.

— Assurément, disait Catherine, répondant à une question que venait de lui poser Tribout, je ne m'habituerai jamais tout à fait à ne rien faire. Il faudra bien que je m'intéresse à quelque chose. Mais je ne sais pas encore...

— Science, naturellement. Pourquoi pas un laboratoire de recherches?

— Je ne dis pas. En attendant, avez-vous pensé à ma voiture?

Le père de Tribout était propriétaire du garage Denfert-Rochereau.

— Certainement, mon père en a plusieurs à vous proposer. Vous n'aurez qu'à en faire l'essai quand vous voudrez. Avez-vous un chauffeur?

— Pas encore. Mais, de Saint-Clair on me parle d'un ménage dont le mari serait à la fois chauffeur et jardinier. J'aurai seulement besoin de quelqu'un pour le voyage.

— Si je trouve moyen de me rendre libre, je pourrai peut-être...

— Oh! c'est bien aimable à vous.

— Tu habiteras sans doute à l'hôtel de Saint-Clair pendant les travaux? demanda Violette.

— Certainement. J'ai déjà écrit à Mme Farlède d'y retenir des chambres.

— Cette bonne Mme Farlède! Faites-lui nos amitiés, s'écria Forestier.

— Je n'y manquerai pas.

— Mais, continua Tribout, l'hôtel de Saint-Clair, s'il m'en souvient bien, est assez rudimentaire. Pourquoi ne descendriez-vous pas à Saint-Raphaël, ou tout autre point de la côte où vous trouveriez une installation plus confortable? Avec une bonne voiture, ce serait la moindre des choses que de vous déplacer pour surveiller vos travaux.

Catherine eut un rire moqueur :

— Oh! mon cher, je n'ai pas, jusqu'ici, été une habituée des grands palaces, vous savez. Lors de mon dernier séjour à Saint-Clair, je campais à la Pinède, faisant la cuisine en plein vent et couchant sous la tente. L'hôtel, si modeste soit-il, sera sûrement plus confortable, et j'espère que mon oncle et ma tante voudront bien s'en contenter aussi.

— Mademoiselle, dit Madeleine Vidal, il paraît que vous laissez votre pharmacie à Le Marois. Alors, comme votre départ va lui donner beaucoup à faire, j'ai pensé qu'il pourrait peut-être me prendre comme élève. Je commencerais mon stage et il me donnerait des répétitions. Si vous vouliez être assez bonne pour lui en parler...

— Très volontiers, ma petite. Cela s'arrangerait parfaitement, il me semble.

Jean Dupont, excellent pianiste, ayant plaqué quelques accords on fit silence. Il y eut un moment d'accalmie pour l'écouter jouer la *Chevauchée des Walkyries*. Puis, il accompagna Bourrache qui chantait toutes les dernières scies de la saison, et cela se termina en musique de danse, à la satisfaction générale.

Catherine, quittant le bras de Bourrache après une rumba un tant soit peu laborieuse, se trouva nez à nez avec Olivier.

— Eh bien, lui dit-elle, n'avez-vous pas apporté votre violon?

— Oh! pas ce soir. Je suis trop ému pour en jouer, répliqua le jeune homme en s'esquivant rapidement.

— Emu? répéta Catherine. Pourquoi donc?

— Dame, répondit derrière elle la tante Julienne, ce garçon devient en fait ce soir propriétaire de la pharmacie. Une chance inespérée pour lui! Ça le bouleverse.

— Ah! oui, vous croyez?

Après une farandole finale que suivit l'apparition d'un punch flamboyant, Catherine remit sur sa tête la couronne dorée pour recevoir les adieux de ses invités. On cria encore : « Vive la reine!... » et l'on se quitta en se donnant rendez-vous à Saint-Clair au mois de septembre.

Christiane achevait de fumer une cigarette; Mme Brichot, avant de regagner sa chambre, tournait les commutateurs, ne laissant qu'une lampe sur une table basse.

— Repos! fit Catherine, en s'asseyant sur le divan.

Portant la main à son front pour y prendre le diadème de carton découpé, elle poussa un léger cri parce qu'il avait accroché ses cheveux et, comme elle tirait dessus, il érafla légèrement la tempe où perla une gouttelette de sang.

— Ce n'est rien, assura-t-elle aux deux femmes qui s'inquiétaient.

L'avocate, en y regardant de près, vit qu'un morceau de fil de fer maintenait les ornements du cercle d'or.

— Je vais tout de même chercher de la teinture d'iode, déclara-t-elle.

Mme Brichot hochait la tête :

— J'ai bien vu, grommela-t-elle, que ce ridicule accessoire ne cessait pas de te gêner, et je me demande pourquoi tu t'es obstinée à ne pas t'en séparer de toute la soirée.

Restée seule avec Christiane, après que sa tante fut allée se coucher, Catherine alluma elle aussi une cigarette et regarda pensivement monter vers le plafond les volutes de fumée bleue qui s'en exhalaient.

— Qu'as-tu? lui demanda son amie. Pourquoi cette mélancolie subite? Ce n'est pourtant pas à cause de cette écorchure?

Un demi-sourire lui répondit.

— Evidemment, non... mais cette écorchure arrive comme un symbole me faisant prendre conscience de plusieurs autres et semble concrétiser un mot assez cruel de ma tante : « Couronne d'épines... » Christiane, si cette fortune allait tout fausser autour de moi!

Les grands yeux noirs de la jeune fille eurent une lueur de reproche.

— Comment, c'est toi, la sage Catherine toujours si pondérée, qui te laisse ainsi impressionner par des imaginations! Je te dirais que tes craintes ne sont guère flatteuses pour tes amies, si je ne comprenais qu'elles ne s'adressent point à eux, mais te sont suggérées par les sollicitations intéressées dont tu m'as fait part au début de la soirée. Mais je te ferai observer que ceci ne fausse rien du tout et n'a rien de nouveau; il y a toujours eu des coureurs de dot et il s'agit d'inconnus dont tu n'as pas à te soucier.

Catherine sourit tout à fait :

— Tu as raison. Et comme, jusqu'ici, je n'ai jamais pensé à me marier, je n'ai qu'à continuer, ainsi...

— Halte-là, ma chère, coupa Christiane, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Il n'y a pas sur terre que des hommes voulant se caser ou redorer leur blason. Avec ou sans ar-

(Lire la suite page 15)

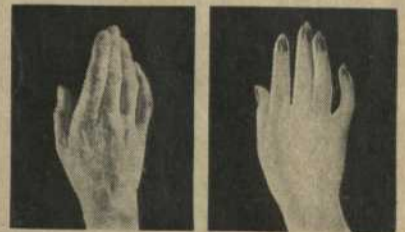
Les mots qui plaisent aux femmes—



“Mon coeur repose dans vos chères Mains”

Le “froid asséchant” rend souvent la peau des mains rudes et gerçées

2 excellents ingrédients que contient la Lotion Jergens. Celle-ci n'est jamais collante. Ayez des mains si veloutées et si douces qu'il les trouve “adorables”. Ne tardez pas! La Jergens ne se vend que 50¢, 25¢, 10¢ et \$1 dans tous les magasins d'articles de beauté.



LESQUELLES aurez-vous? Des mains rudes et vilaines? Ou des mains satinées et jolies? Donnez aux mains sèches l'humidité indispensable — avec la Lotion Jergens!

JERGENS LOTION



ESSAYEZ-LA — la nouvelle Crème de visage Jergens. Une crème parfaite pour la beauté. Contient la Biamine — empêche la peau de s'assécher. 25c, 15c.

GRATIS! UN ECHANTILLON et une BROCHURETTÉ

The Andrew Jergens Co., Ltd., 1163, rue Sherbrooke, Perth, Ontario

Je veux constater par moi-même comme la Lotion Jergens adoucit et blanchit les mains. Veuillez m'envoyer votre bel échantillon gratuit de Lotion Jergens!

Nom _____ (EN LETTRES MOULÉES)
Adresse _____
Localité _____ Province _____

(FABRICATION CANADIENNE)

Des Robes Rajeunissantes



Simplicity
2984

2984 — Robe simple et pratique, gr. 14 à 40. Pour un 18 : $3\frac{1}{4}$ v. de 39" ou $2\frac{3}{8}$ v. de 54". Deux fermetures-éclair de 4" pour les manches longues; une autre de 9" pour le côté. 20 cents.

2983 — Jolie robe, gr. 12 à 20. Pour un 14 : $3\frac{3}{8}$ v. de 35" ou 3 v. de 39". $\frac{5}{8}$ v. de ruban de $\frac{1}{2}$ " pour la boucle. $\frac{1}{4}$ v. de mousseline de 35" ou de taffetas de 39". $\frac{5}{8}$ v. de ruban de $\frac{1}{2}$ " pour lacer. Fermeture-éclair de 9". $\frac{1}{8}$ v. de 35"-39" pour renforcer les manches. 15 cents.



Simplicity
2983

2992 — Robe élégante, gr. 12 à 20. Pour un 12 : $4\frac{1}{4}$ v. de 39" ou $2\frac{7}{8}$ v. de 54". Ceinture de votre choix. 20 cents.



Simplicity
2992



Simplicity
3012



Simplicity
2993

2993 — Robe de fillette, gr. 4 à 12. Pour un 4 : $1\frac{7}{8}$ v. de 35" ou $1\frac{5}{8}$ v. de 39". $\frac{1}{4}$ v. de mousseline de 35" ou de taffetas de 39" pour entredoubler la ceinture. Fermeture-éclair de 6". 15 cents.

3012 — Robe amincissante, gr. 14 à 40. Pour un 16 : $4\frac{1}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{7}{8}$ v. de 54". Deux fermetures-éclair de 4". 25 cents.

(Suite de la page 13)

gent, je ne vois pas pourquoi tu ne te marierais pas.

Catherine jeta le bout à demi consumé de sa cigarette et cassa un brin de mimosa dans le vase placé auprès d'elle.

— C'est que, dit-elle, cherchant un peu ses mots, tout en éparpillant entre ses doigts la grappe parfumée, celle que tu dénommes la « sage Catherine » est, sans que l'on s'en doute, extrêmement romanesque. Cela peut paraître drôle de la part d'une pharmacienne jusqu'ici uniquement occupée de ses onguents, mais c'est ainsi. Pour me marier, vois-tu, je voudrais rencontrer le grand amour, le vrai; et, ayant, ce soir, consulté mon miroir, je me rends compte que c'est là une éventualité bien improbable. Je me souviens du mariage de Violette et d'Henri... mais Violette est si jolie! Toi aussi, Christiane, tu es très belle. Le jour où tu seras aimée, tu pourras croire... Croire! tout est là. Je ne pardonnerais jamais à un homme de m'avoir menti... d'avoir feint des sentiments qu'il n'éprouverait pas. On n'imagine pas, évidemment, qu'une fille laide puisse se permettre d'avoir de telles prétentions.

— Laide! Allons donc! Tu es...

— Je sais ce que tu vas dire: « Tu es intelligente... tu as de grandes qualités... etc... etc... » C'est entendu, mais si j'étais jolie, on ne parlerait pas de cela. N'en parlons donc plus ce soir. Après tout, qui vivra verra.

Christiane haussa les épaules.

— Cette écorchure?

— Je ne la sens même plus.

Le lendemain, Catherine déjeunait à Saint-Mandé entre son oncle et sa tante Brichot.

La petite salle à manger de l'appartement donnant sur le Bois de Vincennes, était encombrée de livres et de paperasses, car elle servait en même temps de cabinet de travail à l'oncle Arthur. Il fallait toujours déplacer un manuscrit ou un atlas pour trouver un siège et la femme de ménage, au moment de faire le service, était dans l'obligation de repousser les piles de volumes afin de ménager un espace libre aux plats sur la desserte. Encore M. Brichot ne cessait-il de se plaindre des perturbations qu'amenait dans son travail la nécessité de céder ainsi constamment la place; et Catherine était montée de plusieurs degrés dans son affection depuis qu'elle lui avait promis de lui donner en propre un cabinet de travail dans la maison qu'elle faisait construire.

On en parlait justement.

— Donnant sur le jardin... une seule porte dont vous pourrez enlever la clef si vous voulez... On n'entrera qu'avec votre permission...

M. Brichot ayant été pendant de longues années employé dans une importante maison de Commission du Sentier, avait fait à ce titre plusieurs voyages tant en Asie qu'en Amérique lorsqu'il était encore célibataire. Esprit curieux et observateur, il avait rapporté de ces expéditions toutes commerciales nombre de documents, des notes prises au hasard de ses va-et-vient et de ses rencontres, caressant l'espoir de les réunir un jour et de les publier.

Aujourd'hui, parvenu à l'âge de la retraite, il était en train de réaliser ce rêve et comptait voir prochainement éditer un livre sur l'Extrême-Orient auquel il travaillait depuis deux ans.

— Et vous apporterez votre dragon... continua Catherine, mon-

trant du doigt un monstre de bronze doré aux yeux flamboyants beaucoup trop volumineux pour le poêle de faïence sur lequel il était placé. Nous lui ferons un piédestal en face de votre bureau, afin que vous continuiez à trouver en lui l'inspiration.

— Oh! ma chère, bientôt ce sera toi que ton oncle mettra sur un piédestal, affirma Mme Brichot en posant sur la table un plat de magnifiques poires. Tu flattes toutes ses manies, tu lui offres tout ce qu'il a toujours désiré... Autant dire qu'il te considérera prochainement comme une divinité bienfaisante.

Catherine se mit à rire:

— Est-ce vrai que je vous fais l'effet d'une idole, oncle Arthur? demanda-t-elle. Oh! quelles belles poires!

— Elles viennent du jardin de mon vieil ami, le commandant Lucas. Ah! c'est agréable d'avoir un jardin à cultiver! soupira l'oncle.

— Encore un plaisir que vous trouverez à la Pinède. Je compte bien y faire planter des arbres fruitiers. Nous n'aurons sans doute pas des poiriers donnant de semblables fruits, mais il y aura sûrement une treille.

— Et un potager? demanda vivement tante Julienne.

— Certainement. Et des fleurs, beaucoup de fleurs.

— Pour le coup, ma petite, ta tante avait presque raison tout à l'heure. Si tu es trop vivante et trop proche de nous pour que je te considère comme une divinité ou une sainte de vitrail, je crois tout de même voir à ton front une véritable auréole faite de bonté et de générosité.

— Prenez garde, mon oncle, dit la jeune fille en le menaçant du doigt, si vous parlez d'une auréole, ma tante va vous affirmer que ce ne peut être qu'une couronne d'épines.

— Voilà qui ne m'étonne pas. Ta tante a toujours eu le talent de souffler d'avance sur les illusions, par crainte d'incendie.

Mme Brichot, achevant de peler sa poire, répliqua en hochant la tête:

— Cela ne vaut-il pas mieux que d'en être dupe?

Les trois convives gardèrent un moment le silence pour savourer les poires du commandant.

Le café servi, Catherine, cédant à l'impression d'euphonie dont elle se sentait envahie, reprit encore:

— Ma chère tante, avouez que tout n'est pas duperie en ce monde, et qu'il existe à tout le moins des sentiments sincères. La fortune est loin d'être une calamité, convenons-en. Celle qui vient de m'échoir me permet de vous faire plaisir, ce qui est une satisfaction d'autant plus grande que vous n'avez pas attendu que je sois riche pour me donner une affection qui m'est précieuse... et que je partage.

— Bien sûr, bien sûr, convint la vieille dame. Cela est vrai quand il s'agit de nous, mais tu te heurteras maintenant plus d'une fois à l'intérêt sous une forme ou sous une autre, il faut t'y attendre. C'est contre cela que je voudrais te mettre en garde.

— Je ne dis pas, murmura Catherine dont l'esprit évoqua les deux lettres reçues la veille. Des gens intéressés, il y en a... Ce sont des indifférents dont je ne me soucie pas. Que m'importe, puisque j'ai de bons amis dont je ne puis douter! Hier au soir, par exemple, qui donc pensait à ma fortune autrement que pour m'en féliciter?

— Oui... ou... i... évidemment, fit, comme à regret, Mme Brichot. Il est certain que Christiane n'a rien à tirer de toi... sauf peut-être des relations pour sa carrière. Les Forrestier?... Désintéressés, certaine-



**Une idée révolutionnaire
en corseterie moderne!!!**

Silhouette
LELONG
AGRÉÉ PAR LUCIEN LELONG — DE PARIS

Les nouveaux corsets en "Fabric Boning" ont l'approbation enthousiaste de Lucien Lelong, le fameux couturier parisien. M. Lelong fut tellement épris de ce nouveau genre de corsets qu'il insista pour qu'on leur donnât son nom!

• Unique dans le domaine de la corseterie, le corset Silhouette Lelong apporte à toutes les femmes les avantages surprenants du "Fabric Boning". Au lieu de baleines ordinaires, des pièces d'un tissu spécial contrôlent puissamment les formes sans rigidité ou manque de confort, tout en permettant une liberté de mouvement surprenante. Fabriqué de filé de soie, 300% plus résistant qu'un tissu ordinaire à corsets, le "Fabric Boning" moule la taille en un "contour séduisant" et lisse. Il élimine tout à fait les plis. Vous serez enchantée du corset Silhouette Lelong car rien de semblable n'a encore été offert. Demandez un essayage. En vente dans tous les principaux magasins. Toutes les tailles—prix variés.

LMFIA

FABRICATION CANADIENNE EXCLUSIVE PAR

DOMINION CORSET COMPANY LIMITED
QUEBEC, CANADA

B R E V E T C A N A D I E N 3 7 2 . 2 2 7

ment... mais tu es la marraine du petit. Les Bourrache, je te les abandonne. Olivier Le Marois? Dame: la pharmacie. Et la petite Vidal n'a pas perdu son temps pour s'y faufler dans l'espoir de s'y caser... peut-être de toutes façons. Quant au chimiste Tribout, il s'est dépêché de te suggérer l'idée d'un laboratoire de recherches, et te voilà cliente de son père. Jean Dupont? Je ne sais pas. Il est possible qu'il songe au moment où il s'établira. Enfin, sans que cela change rien à l'affection que l'on a pour toi, chacun soigne tout de même ses petits intérêts personnels. C'est humain.

Catherine, sans répondre, porta la main à la minuscule cicatrice qu'avait laissée à son front la couronne des rois.

Les mots sont quelquefois comme une tache d'huile qui, toute petite d'abord, s'étale, s'élargit, rayonne et, sans en avoir l'air, s'incruste. Un mot par-ci, un mot par-là, chacun sans grande portée, se rejoignant et faisant corps, prennent une toute autre apparence. Le laboratoire... Et Tribout qui s'offrait à piloter son auto. Y eût-il pensé si...? Eût-il davantage songé que l'hôtel de Saint-Clair était insuffisant? L'argent avait-il donc fait d'elle une personne différente? Pour laquelle on avait plus d'égard? Madeleine Vidal se ca-sait... Olivier aussi... Mariage, peut-être. Pourquoi pas? Christiane? Violette?... Non. Ici son esprit se rebellait. Pour ces deux-là, rien de changé. Deux. Ce n'était pas beau-coup, tout de même!

— Un peu d'eau-de-vie de marc? proposa M. Brichot.

— Oui, mon oncle. Et puis, donnez-moi une cigarette et allumez votre pipe. Ensuite, vous me raconterez une belle histoire d'Orient.

III

SOLEIL d'or flambant dans le ciel bleu sur la mer bleue. C'est l'heure chaude où tout somnole en ce mois d'août et seules les cigales font entendre leur chant monotone. Saint-Clair est assoupi, personne dans les rues, le café du casino est désert; les patrons font la sieste, les garçons assis, dos au comptoir et bras croisés, s'efforcent de conserver une attitude de gens éveillés au cas d'une entrée improbable de client. Un gros chat roux roulé en boule ronronne et de loin en loin ouvre un œil investigateur.

La chaleur tombe, lourde comme une chape de plomb sur la terre desséchée qui se fendille. Le groupe des platanes ombrageant la fontaine bruisante de la grand-place semble une oasis de verdure, ou peut-être un miragé, au centre de ce brûlant Sahara que ne brave aucun être vivant. Pas un souffle d'air, pas un bruit... Saint-Clair dort. L'heure de la sieste est sacrée.

Dans la librairie Farlède plongée dans la pénombre, Camille, le gamin préposé à la vente des journaux, qui est censé la garder, a disparu derrière les rayons des livres en location. Il en sort sa tête rousse ébouriffée au bruit tintinnabulant du rideau de perles de la porte d'entrée.

— Quoi c'est-y qu'y a?... demanda-t-il, la voix ensommeillée en se frottant les yeux.

Un éclat de rire lui répond :

— Ce n'est que moi qui prends la clef de la grille, Millou. Ne te dérange pas.

Au fond de la boutique, Mme Farlède paraît.

— Ah! c'est vous, mademoiselle Dumoulin!... s'exclame-t-elle. Il n'y a que les gens du nord pour être dehors à cette heure-ci!...

— Mon oncle et ma tante, eux, font la sieste et je n'ai pas voulu les déranger. Si vous les voyez, vous leur direz que je suis monté à la Pinède.

— Oh! ils passeront sûrement par ici à la fraîche et je ferai la commission. Comme ça, vous allez encore travailler là-haut, mademoiselle?

— Mais oui, madame Farlède. Je voudrais bien pouvoir emménager dès que les domestiques arriveront. Les ouvriers ont terminé, mais il est nécessaire que j'ouvre la maison pour que le soleil sèche les peintures...

— Ah! là là, bonne Mère!... Il est assez fort pour ça, on peut dire!

— Justement, je veux en profiter. Vous savez que j'attends des invités dans les premiers jours de septembre.

— Mlle Christiane, je pense, et Mlle Violette... ou plutôt Mme Forestier... que je me réjouis tant de

Le gamin renifle bruyamment en bredouillant quelque chose dans lequel il est question des goûts variés que l'on rencontre sans les comprendre ou les partager.

— Vous savez bien que je ne crains pas la chaleur, s'empresse d'affirmer Catherine.

Et, pour détourner l'attention de la librairie, elle ajoute :

— Je vous laisse la clef de la loge et je vous rendrai celle de la grille ce soir pour le cas où les Scayole arriveraient demain.

— A votre service, mademoiselle Dumoulin.

... Par le chemin rocailleux que Mme Farlède dénommait à juste titre « grimpette », Catherine commença lentement l'ascension de la falaise au-dessus de laquelle s'élevait maintenant sa maison. Ce chemin, plus

Il était vêtu de toile kaki et sa chemise de cellular largement ouverte laissait voir son cou et sa poitrine. Un visage très jeune, des cheveux blonds frisottants et un joli sourire rachetaient ce que sa tenue avait de trop négligé.

— Pardon, madame, puis-je vous demander par où il faut passer pour descendre à la mer? demanda-t-il avec un léger salut. Je connaissais autrefois un escalier, mais il a disparu.

— Il n'a pas disparu, monsieur, répliqua la jeune fille. Vous le trouverez derrière ce buisson de lentisques où il a toujours été.

— Ça, par exemple, c'est un peu fort!... Je vous garantis que l'an dernier je le trouvais à ciel ouvert... de l'autre côté de cette grille.

Catherine eut un sourire amusé.

— Ah! c'est différent. Les premières marches aboutissent, en effet, sur la terrasse de la Pinède. Mais est-ce que l'an dernier, comme celui-ci, ce n'était pas une propriété privée?

— Pfft... fit le jeune homme. Je vois, madame, que vous êtes nouvelle venue dans le pays. L'an dernier, la Pinède était un domaine pratiquement abandonné que ne fermait pas du tout une grille branlante et dans lequel on circulait comme on voulait. C'était un endroit charmant. Il a fallu que des gens viennent l'abîmer, ce qui est bien dommage et, naturellement, ils ont renforcé les clôtures, mettant ainsi les passants à la porte.

— Dame, cela se comprend un peu de leur part, il me semble. Alors, vous trouvez que cette maison abîme vraiment le paysage?

— Heu... non, pas précisément. C'est contre la manie de construire que je m'insurge. On ne trouvera bientôt plus un bout de libre nature sur cette côte... ni dans le monde entier. Mon ami, le peintre Daniel Fresnay, chez lequel je fais un séjour à la Palmeraie, a découvert l'été dernier, dans le parc de la Pinède, je ne sais combien de coins délicieux à peindre. Aussi, quand il a vu la propriété envahie par une équipe d'ouvriers, s'est-il joliment lamenté en face de ce massacre dont il m'a parlé hier, dès mon arrivée. Quant à moi, je trouvais simplement commode, lorsqu'il avait installé son chevalet, de descendre l'escalier pour aller en bas prendre mon bain. Mais puisque vous m'affirmez que je retrouverai cet escalier derrière le buisson, me voilà consolé. J'y vais donc de suite après vous avoir remerciée du renseignement.

— Oh! monsieur, c'est la moindre des choses.

Catherine, lorsque le promeneur fut hors de vue, haussa les épaules et, traversant le chemin, ouvrit la malencontreuse grille donnant accès à sa propriété.

— Massacre!... grommela-t-elle entre ses dents. Il a de l'aplomb, l'artiste!... Je n'ai pourtant laissé couper que le moins d'arbres possible, et à l'heure qu'il est, le parc est encore à l'état de forêt vierge. Seulement, il ne peut plus y entrer comme il veut, et c'est là que le bât le blesse. Bien dommage, Monseigneur!... Daniel Fresnay... ajouta-t-elle, je me rappelle avoir vu de lui des paysages intéressants dans plusieurs expositions. Ainsi, il les avait faits ici! Voilà qui est amusant! Mais, ne lui en déplaise, cette grille ne ferme pas encore assez bien en raison de l'envahissement du lierre. Il va falloir remédier à cela.

Les fenêtres de la maison ouvertes largement pour laisser pénétrer les rayons ardents du soleil à l'intérieur, la jeune fille passa sur sa robe un ta-

FLOCONS

Un flocon, deux flocons,
La neige vole!
Ma chère, entends sur les balcons,
Sa chute molle...

Un flocon, trois flocons,
La neige vole!
D'où viennent tous ces blancs cocons
De papillons?

Un flocon, cinq flocons,
La neige vole...
C'est comme un troupeau de moutons
Qui caracole.

Un flocon, sept flocons,
La neige vole
Et pique à tes souliers mignons
Des lucioles.

Un flocon, dix flocons,
La neige vole
Tout autour de tes cheveux blonds,
En ronde folle...

Un flocon, vingt flocons,
La neige glisse,
Eparpillement de rayons
Et de narcisses...

Un flocon, cent flocons,
La neige tombe,
Et c'est un vol, sur notre front,
De cent colombes...

Suzanne BUCHOT

voir son bébé, cet amour dont vous m'avez montré la photographie!...

— Mais oui, et d'autres encore. Alors, il n'y a pas de temps à perdre. Quand le ménage Scayole sera là, y aura à faire, je vous en réponds!... D'abord, tout le jardin pour le mari, et c'est effrayant ce que la végétation a tout envahi!... Quant à la femme, ma tante se chargera de la diriger. A ce propos, je voudrais bien que vous me trouviez une femme de chambre pour qu'elle n'ait pas trop de travail.

— En attendant, c'est vous qui faites leur travail à ce que je vois, et vous ne ménagez pas votre peine, quand il fait si chaud que les gens fondent au soleil. Tu vois ça, toi, Millou, flemmard qui te caches pour dormir!... La demoiselle s'en va s'appuyer la grimpette et se mettre à l'ouvrage, quand elle pourrait se reposer tranquillement à l'hôtel!

raide, mais plus court que celui des voitures, coupait à travers le bois de pins qui avait donné son nom à la propriété et aboutissait à la grille de la Pinède, laissant voir, à mesure que l'on s'élevait, de larges pans de mer bleue entre les hautes colonnes des troncs roses ou mauves.

Bien qu'elle se targuât de ne point craindre la chaleur, Catherine, en arrivant au bout, se sentait essoufflée; la taille de sa robe était collée à sa peau et ses pieds nus dans des sandales se brûlaient aux aiguilles crissantes qui tapissaient le sol d'une couche épaisse.

— Ouf!... fit-elle en s'épongeant le front.

— Il fait joliment chaud!... dit une voix au moment où elle escadait les dernières roches.

Un grand jeune homme était debout devant elle, regardant de droite et de gauche d'un air perplexe.

blier éçu de jardinage dans la large poche duquel elle fourra un sécateur et divers outils. Puis elle tira contre l'entrée une grande échelle double, posa sur sa tête un vieux chapeau de paille déchirée et, grimpant sur les échelons, se mit en devoir d'élaguer de son mieux la masse compacte du feuillage.

Cela, à la vérité, n'alla point aussi facilement qu'elle s'y était attendue. Les tiges griffues du lierre s'agrippaient solidement aux barreaux de la grille et leur enchevêtrement dépassait de beaucoup la hauteur des fers de lance. Couper et traiter là-dedans était une rude besogne ; Catherine ne savait pas très bien manier le sécateur et, sous le soleil dont la préservation mal le vieux chapeau abandonné sans doute là par l'un des ouvriers, elle avait très chaud et n'avancait guère.

Pourtant, elle s'acharnait, voulant absolument mener sa tâche à bien, et redoublait d'efforts, quand une voix railleuse l'interpella de l'autre côté : — Eh bien, que faites-vous donc là ?...

C'était le promeneur de tout à l'heure qui, émergeant de l'escalier de pierre, s'était planté au milieu du chemin et la contemplait de loin.

Elle pencha vers lui un visage luisant encadré de mèches en désordre.

— Vous ne voyez pas que je taille du lierre ?... répliqua-t-elle sur un ton plutôt acide.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez employée chez les nouveaux propriétaires.

— Me l'avez-vous demandé ?

Le jeune homme vint jusqu'à la grille.

— C'est vrai. Et, somme toute, ça ne me regarde pas.

Il ajouta, sans se préoccuper autrement de discrétion :

— Alors, vous êtes jardinière ?

Catherine appuyait ses deux bras sur le dernier échelon, pas fâchée, peut-être, de se reposer un peu.

— Non, répondit-elle. Je fais ça en attendant...

— Ah ! bon. Je pensais bien aussi, à voir la façon dont vous vous y prenez, que vous ne deviez pas sortir d'une école d'horticulture.

— Qu'entendez-vous par là ? Vous trouvez que je m'y prends mal ?

— Plutôt !

— Dites donc, vous n'êtes pas poli. Y êtes-vous allé, vous, dans une école d'horticulture ?

— Parfaitement. En Angleterre. Comme je ratais tous mes examens, mes parents ont eu cette idée géniale, parce qu'ils avaient l'illusion qu'après eux j'aurais encore des propriétés.

Et comme ça m'agace de vous voir vous escrimer sur ce lierre, je préférerais le faire à votre place, si vous voulez seulement m'ouvrir.

— Jamais de la vie, par exemple.

— Quel mauvais caractère vous avez !... J'aurais aimé vous donner un échantillon de mon savoir et vous auriez peut-être pu me recommander aux patrons comme jardinier. C'est un métier qui ne me déplairait pas.

— Pas possible !...

— C'est comme ça. J'ai besoin de trouver une situation, et le jardinage, c'est tout ce que je sais faire. Raté les bachots, comme je vous ai dit... J'aimerais mieux ça que d'en être réduit à épouser une héritière.

— D'autant qu'il faudrait encore la trouver, l'héritière.

— Oh ! ce n'est pas ça qui est difficile. Figurez-vous que le notaire de ma famille en a même déniché une tout nouvellement enrichie. Une fille qui auparavant était quelque chose comme droguiste ou pharmacienne.

— Pharmacienne ?...

— Oui, croyez-vous !... Quelque laideron à lunettes, parlant latin et sentant la camomille. Je cours encore et c'est pour échapper à ce danger que je suis venu retrouver Fresnay.

— Ah !... Où perche-t-il, votre notaire ?

— A Langres ; il s'appelle M^e Thibault, si cela peut vous intéresser.

— Et sa candidate était d'accord avec lui ?

— Tiens, parbleu ! Une façon de décrasser ses millions. Il y a des gens qu'un titre flatte encore. Vicomtesse d'Ormoize ce n'est pas si mal...

— Oh !

Catherine fit un brusque mouvement dans lequel son sécateur lui échappant, vint tomber à travers les barreaux de la grille aux pieds de son interlocuteur.

Celui-ci, l'ayant ramassé, le brandit vers elle en riant.

— Cette fois, badina-t-il, vous ne pouvez plus me refuser de m'ouvrir. Je tiens l'instrument de travail et ne le lâcherai pas.

— Je croyais que vous deviez aller prendre un bain de mer.

— Mais j'en viens. Un bain délicieux. Dans l'ardeur de votre bataille contre ce lierre vous n'avez pas eu conscience de la marche du temps.

Et vous n'avez guère avancé l'ouvrage. En un quart d'heure j'en ferai plus que vous, soyez-en sûre. Allons, laissez-vous tenter.

Catherine prit dans la poche de son tablier, la clef de la grille et la lui lança.

Une minute après, ayant jeté sa veste à la volée, il l'avait remplacée sur l'échelle et justifiait ses prétentions en se servant avec adresse et précision du sécateur.

— Vous voyez, mademoiselle, que je ne me suis pas vanté et que je connais le métier.

Catherine, assise sur le tronc coupé d'un arbre mort, observa :

— Comment se fait-il que vous m'appeliez tout d'un coup mademoiselle ?

— C'est très simple, riposta-t-il avec une grimace, je viens de remarquer que vous ne portiez pas d'alliance. Voilà un côté qui prend tournure ; je passe à l'autre. Ce lierre est d'un résistant !... Jamais vous n'en seriez venue à bout, mademoiselle... Mademoiselle comment, à propos ? Moi, je me suis présenté incidemment, et je complète : Gaston d'Ormoize, pour vous servir.

— Je m'appelle Catherine.

— Catherine... Gentil ! Ça vous va bien. Alors, mademoiselle Catherine, me recommandez-vous à vos patrons pour la place ?

— Quelle place ?

— Mais, celle de jardinier ; à quoi pensez-vous ?...

— Sérieusement, vous accepteriez cela, vous, un vicomte ?

— Et comment !... Ah ! ma bonne demoiselle, vous êtes encore de ces gens que les titres impressionnent, mais moi, vous savez, j'en suis bien revenu. Je trouverais beaucoup plus honorable de travailler de mes mains que de faire un mariage d'argent, je vous assure. Et puis, cet endroit me plaît.

— Quoi ! malgré l'avis de votre ami le peintre qui trouve que cette maison déshonore le paysage ?

Gaston d'Ormoize venait de sauter à bas de l'échelle et rabattait les manches de sa chemise qu'il avait roulées haut sur ses bras. Il fit à nouveau une grimace de gamin :

— La maison ?... Elle n'est pas si mal, un peu « nouveau riche », peut-être, mais enfin... Evidemment, ça ne vaut pas Ormoize, mais c'est plus sympathique. Et un gagne-pain

— Oh ! ce n'est pas ça qui est difficile. Figurez-vous que le notaire de ma famille en a même déniché une tout nouvellement enrichie. Une fille qui auparavant était quelque chose comme droguiste ou pharmacienne.

— Pharmacienne ?...

— Oh ! ce n'est pas ça qui est difficile. Figurez-vous que le notaire de ma famille en a même déniché une tout nouvellement enrichie. Une fille qui auparavant était quelque chose comme droguiste ou pharmacienne.

— Oh ! ce n'est pas ça qui est difficile. Figurez-vous que le notaire de ma famille en a même déniché une tout nouvellement enrichie. Une fille qui auparavant était quelque chose comme droguiste ou pharmacienne.

— Oh ! ce n'est pas ça qui est difficile. Figurez-vous que le notaire de ma famille en a même déniché une tout nouvellement enrichie. Une fille qui auparavant était quelque chose comme droguiste ou pharmacienne.

— Oh ! ce n'est pas ça qui est difficile. Figurez-vous que le notaire de ma famille en a même déniché une tout nouvellement enrichie. Une fille qui auparavant était quelque chose comme droguiste ou pharmacienne.

“Pourquoi ma belle-mère prend-elle toujours pour mon mari?”



Comment Marie eut quand même recours à des méthodes modernes pour son bébé!



MARIE: Veux-tu lâcher cette enfant, Jacques—et m'écouter un peu?
JACQUES: Laisse-moi arranger ça à ma manière—tu vas voir si elle va le prendre!



BELLE-MAMAN: Ma chère, tu devrais savoir que Jacques a TOUJOURS raison.
MARIE: Oh, Belle-maman—n'exagérez donc pas ainsi!



BELLE-MAMAN: J'essaie simplement de vous aider à tous deux...!
MARIE: Je n'ai aucun besoin d'aide! J'ai parlé ce matin au docteur et il m'a dit que c'était mal que de forcer Mariette à prendre un remède qui lui répugne. On risque de lui détraquer ainsi le système.



MARIE: Il m'a conseillé d'employer plutôt un laxatif de BON GOÛT, que l'enfant prendrait volontiers—mais pas un laxatif fait pour les adultes, qui pourrait être beaucoup TROP VIOLENT. La méthode moderne exige un laxatif spécial. Il m'a conseillé le Castoria.



BELLE-MAMAN: Le Castoria?
MARIE: Oui, le Castoria est un laxatif moderne, fait spécialement et SEULEMENT pour les enfants. Il ne contient pas de drogues et les petits en aiment le goût!



JACQUES: Regardez donc, maman, comme Mariette prend gentiment son Castoria!
BELLE-MAMAN: Evidemment, je crois que la méthode moderne est encore la meilleure.
MARIE: Enfin, nous allons pouvoir avoir la paix dans la maison!

CASTORIA

Le laxatif moderne — et SÛR — fait spécialement et SEULEMENT pour les enfants.

me sauverait de la pharmacienne. Ça vous fait rire ?

— Je ris de vous voir emballer ainsi, et bien inutilement, mon pauvre monsieur, car il y a déjà un jardinier engagé et il est attendu d'un jour à l'autre.

— Dommage !... J'aurais aimé avoir les mêmes patrons que vous, mademoiselle Catherine. Je n'ai vraiment pas de chance. Ils s'installent bientôt ?

— Dès que le jardinier et la cuisinière seront arrivés.

— Peut-être aurons-nous l'occasion de nous rencontrer encore, bien que la Palmeraie soit sur l'autre versant. Ici, vous êtes sur Saint-Clair, n'est-ce pas ?

— Oui. N'y venez-vous jamais ?

— Si, pour prendre des livres ou des revues chez Mme Farlède.

— Alors, peut-être... Et merci pour le lierre, monsieur.

— Enchanté d'avoir pu vous rendre service, mademoiselle Catherine. Si, par hasard, le jardinier ne faisait pas l'affaire, pensez à moi.

— Entendu.

Sa veste négligemment jetée sur l'épaule et les deux mains dans les poches, le jeune homme s'éloigna en sifflotant, tandis que Catherine, derrière la grille refermée, la suivait des yeux en souriant.

IV

« ET voilà comment nous avons fait connaissances ! » conclut Gaston d'Ormoize en terminant le pittoresque récit de sa rencontre avec Catherine.

Tous les hôtes de la Pinède étaient réunis sous la véranda, le soir tombait, amenant une douce fraîcheur, tandis que le soleil descendant lentement dans un ciel de pourpre, incendiait les flots de son incandescence.

— Je ne me doutais guère, continua-t-il, qu'un mois plus tard, je serais assis ici comme invité, ayant pour hôtesse l'apprentie jardinière à laquelle je venais de donner un coup de main.

— Et la pharmacienne qui vous avait fait fuir... compléta à mi-voix Catherine.

Elle ajouta plus haut :

— Je vois encore la tête que vous avez faite le soir où, au casino, Henri Forestier et Daniel Fresnay s'étant reconnus ont fait les présentations. Je regrette bien de n'avoir pas eu un appareil photographique sous la main.

— Oui, moquez-vous de moi, ma chère, je le mérite. Mais, à la vérité, Daniel n'était pas le moins ennuyé de nous deux. Comme je lui avais raconté toute notre conversation, il ne savait comment faire oublier ses appréciations malheureuses. Ce qu'il a pu me secouer, par la suite ! Oh ! là, là !

Tout le monde se mit à rire de la façon piteuse dont ces derniers mots furent prononcés.

— Ne le verrons-nous pas aujourd'hui ? demanda le docteur Forestier.

— Je pense qu'il viendra à la nuit. Avec lui, on ne sait jamais. Il est parti là-bas, dans les roches noires où il prend des croquis pour une grande marine, et tant qu'il y aura une miette de jour, il ne songera pas à rentrer.

— Avec un aussi magnifique coucher de soleil, il est bien excusable, dit avec conviction M. Brichot. Cette côte est vraiment merveilleuse, on se croirait en Orient.

— Tout de même, conseilla sa femme, il commence à faire frisquet et tu ferais mieux d'aller corriger tes épreuves dans ton cabinet que de rester là.

— Tout à l'heure, ma bonne, tout à l'heure...

— Eh bien ! moi, je vais chercher un châle.

— Je vous accompagne, madame Brichot, dit Violette, afin de m'assurer que Bébé s'est bien endormi. L'air de la mer l'agite un peu.

Les deux femmes parties, le silence régna sur la terrasse. Etendus dans des rocking-chairs, les hôtes de la Pinède, en une sorte d'engourdissement, jouissaient du calme de cette soirée limpide dans laquelle montaient d'ardentes senteurs. Au lointain, une voix d'homme au timbre grave chantait en italien. Sans doute quelque ouvrier piémontais rentrant, sa journée faite...

Depuis un mois, Catherine et les Brichot étaient installés dans la nouvelle demeure. Les Forestier étaient venus presque aussitôt les y rejoindre, mais Christiane n'était arrivée que le matin de ce même jour. C'était donc pour elle que Gaston venait de faire son récit qui l'avait d'ailleurs considérablement amusée.

— Savez-vous, dit au bout d'un moment le docteur Forestier, que le château de Mont-Arnoux est loué ?

— Oui, répondit Catherine, Mme Farlède m'a annoncé cette grande nouvelle. Il paraît que c'est par un prince hindou.

— Parfaitement, renchérit Gaston d'Ormoize, un maharajah et toute sa suite y ont débarqué avant-hier. Au moins vingt personnes, sans compter le personnel. J'ai vu arriver une file d'autos de grand luxe, plus un camion chargé de bagages, et hier j'ai rencontré des hommes vêtus de blanc par les chemins. Aperçu aussi les femmes voilées à travers les arbres.

— Voilà qui va amener de l'animation dans le voisinage...

— Daniel Fresnay, dont nous parlions tout à l'heure, demanda l'oncle Brichot, n'a-t-il pas manifesté l'intention de faire un voyage d'études en Orient ?

— Heu... Il y a longtemps qu'il en parle sans jamais s'y décider. Mais je crois que c'est surtout le Japon qui l'intéresserait. Chrysanthèmes ou cerisiers en fleurs, vous comprenez...

— A propos de fleurs, reprit Catherine, étant donné vos connaissances en horticulture, je voudrais bien avoir votre avis sur la façon dont Scayole a garni les trois grandes jarres que j'ai fait placer au bord de la pelouse, de l'autre côté.

— Qu'y a-t-il mis dedans ?

— Des pétunias de diverses couleurs.

— Pas mal. Venez me les montrer.

— Qui vient avec nous ? demanda la jeune fille en se levant.

— Moi. Et, pour ne pas contrarier ma femme, je rentrerai ensuite corriger mes épreuves, déclara M. Brichot.

— Et les autres ?

— Oh ! ma chère, il fait si bon ici, fit languissamment Christiane. D'ailleurs, j'ai déjà vu tes jarres cet après-midi.

— La plus élémentaire des galanteries m'ordonne donc de tenir compagnie à Christiane, dit à son tour Henri Forestier, se carrant plus profondément dans son rocking-chair.

— Alors, à tout à l'heure, les paresseux !

Le jardin qui s'étendait derrière la maison, plus abrité des rayons du soleil que la terrasse, comportait une pelouse et des massifs de fleurs dont Catherine s'occupait particulièrement. Au delà d'un bosquet d'arbustes s'étendaient le verger et le potager. Cette façade de la maison était destinée à s'enguirlander de plantes grim-

pantes lesquelles n'avaient pas encore eu le temps de prendre leur développement. Le cabinet de M. Brichot s'y ouvrait en plain-pied parmi des touffes d'hortensias.

— Je les voudrais bleus, observa Catherine en les montrant à Gaston après que l'oncle eût pénétré à l'intérieur. Et, quoi que l'on fasse, ils tournent au rose. C'est agaçant ! J'ai l'impression que Scayole n'y connaît rien. Pouvez-vous m'indiquer un moyen de les garder bleus ?

— Oui. Les arracher, et en mettre d'autres.

— Vous n'êtes pas sérieux et n'y connaissez rien non plus. Enfin, vous approuvez l'arrangement des pétunias ?

— J'approuve. Arrangement exquis, comme tout ce qui vient de vous.

Ils s'étaient remis en marche, contournant la maison du côté opposé à celui par lequel ils étaient venus et laissant derrière eux le jardin assombri qu'éclairait maintenant une longue traînée lumineuse jaillissant de la porte-fenêtre ouverte. Quelques pas encore et ils furent dans l'ombre de l'avenue bordée de grands pins parasols.

— Des fadeurs, à présent ! dit railleusement la jeune fille. Vous m'étonnez, mon cher, cela ne vous ressemble pas.

— Catherine !

— Eh bien, quoi donc... Gaston ? La main sur son bras nu, il la força à s'arrêter.

— Feindrez-vous toujours de ne pas me comprendre ? De ne pas voir le sentiment que vous m'inspirez ?

Le visage de Catherine se crispa ; d'un mouvement brusque, elle se dégagea :

— Quelle mouche vous pique, mon ami ? Oubliez-vous que c'est à la pharmacienne que vous parlez ?... Ou bien suivez-vous les instructions de M^e Thibault ?

Gaston d'Ormoize fit un pas en arrière :

— Vous n'avez pas le droit... bégaya-t-il, pas le droit de dire cela, Catherine. La millionnaire qu'a voulu me faire épouser M^e Thibault, je l'ai fuie. Et vous savez bien que, lorsque j'ai été attiré vers vous, je vous croyais de condition très modeste. N'est-il pas injuste de faire peser sur moi ce dont je ne suis pas responsable, sans vouloir reconnaître ma sincérité ?

— Peut-être avez-vous raison, répliqua la jeune fille dont la voix avait perdu de son amertume, et mes paroles ont certainement dépassé ma pensée. Je vous estime et vous crois incapable d'une bassesse ; je suis même convaincue qu'une femme doit être fière d'avoir inspiré un sentiment tel que celui que vous éprouvez pour moi. Malheureusement, j'ai sur ce point des prétentions ridiculement exagérées, j'en conviens, qui m'empêchent de m'en contenter. Voyons, parlons franchement, voulez-vous ?

Si attiré que vous fussiez vers moi, auriez-vous pensé à m'épouser lorsque vous me preniez pour une aide-jardinière ? Répondez vite.

— Mais...

— Vous voyez votre hésitation suffit à me renseigner. Alors, n'insistez pas. Je voudrais que nous restions amis.

— Autrement dit, vous ne me laissez aucun espoir. J'ai compris. Recalé une fois de plus. Dommage qu'il y ait tout votre argent entre nous !

Mais, n'y a-t-il que cela ?

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que lorsqu'on aime on ne s'embarrasse pas de tant de raisonnements. Bon, ne vous fâchez pas, je me tais ; moi aussi, je désire que nous restions amis.

Au moment où ils allaient atteindre la terrasse, un pas faisant crier le gravier de l'avenue leur indiqua que quelqu'un qu'ils n'apercevaient pas encore venait à eux. Ils attendirent.

— Ah ! c'est vous, Daniel ! s'exclama Gaston lorsqu'une silhouette masculine sortit de l'ombre.

Le peintre les rejoignit rapidement et tous trois se dirigèrent ensemble vers la véranda.

La nuit, maintenant était tout à fait tombée. Dans un ciel de ve-lours sombre, les constellations s'allumaient peu à peu, donnant aux arbres d'étranges formes, tandis que montait de la mer le chant monotone des vagues.

Violette était revenue, ainsi que Mme Brichot enveloppée d'un châle de laine. Il faisait presque noir sous la véranda, mais on protesta lorsque Catherine fit mine de tourner un commutateur.

— Y penses-tu ? s'écria la tante Julienne. Les moustiques.

Daniel Fresnay s'était assis, jambes pendantes, sur les marches menant à la terrasse, le dos appuyé à la qu'occupait Catherine, et pendant qu'il parlait des heures passées aux Roches noires, elle suivait sur son visage les subtiles expressions qui l'animaient, le modelant de façons si diverses qu'il semblait se modifier sans cesse. Moins grand que Gaston d'Ormoize, Daniel était d'une taille élancée dont les proportions parfaites lui donnaient une allure pleine d'élégance ; son visage bronzé aux traits bien dessinés, aux yeux profonds et expressifs était extrêmement séduisant. De dix ans plus âgé que son ami, il avait conservé un aspect très jeune et seule quelques touches d'argent aux tempes parmi ses cheveux noirs accusaient ses trente-cinq ans. On avait peine à croire en le voyant que ce fût là l'artiste si connu, dont le souple talent de paysagiste avait obtenu de si retentissants succès et dont les collectionneurs du monde entier s'arrachaient les toiles à prix d'or.

Le timbre de sa voix était harmonieux, et il savait, pour décrire la nature, trouver des mots qui la faisaient vivre et vibrer, maniant la parole aussi brillamment que ses prestigieux pinceaux.

Aussi, ce soir, comme toujours, son auditoire était-il sous le charme. On l'écoutait encore alors qu'il s'était tu.

Alors qu'il s'était tu, le regard de Catherine restait fixé sur cette fine tête brune dont les cheveux maintenant froiaient sa robe et elle se sentait pénétrée d'une indéfinissable émotion.

La conversation qui avait repris roulait sur les nouveaux hôtes du Mont-Arnoux, mais Catherine ne la suivait pas ; son esprit errait ailleurs...

Elle songeait à l'habitude que Daniel avait prise depuis quelques jours de venir la surprendre le matin, alors qu'elle s'occupait de jardinage... elle se rappelait quelques paroles dites par lui, et qu'elle n'était pas sûre de bien interpréter... Viendrait-il demain ? Un mot de Forestier l'éveilla de son rêve :

— Alors, le Japon ?

La tête brune se tourna à demi ; elle en sentit plus nettement le poids contre sa robe.

— Le Japon... murmura pensivement l'artiste. Oui, je devrais y aller. Ce sera bientôt la saison des chrysanthèmes. Je suis très tenté... et je ne puis me décider...

Il avait tout à fait tourné la tête. Catherine rencontra son regard. Elle tressaillit, tandis qu'il ajoutait à voix basse :

— Quelque chose me retient...
 La femme de chambre apportait des boissons fraîches. Christiane jeta son éternelle cigarette pour s'écrier :
 — Je meurs de soif!

Les deux visiteurs partis, Christiane dit, au moment de quitter la vérande :

— Catherine, j'oubliais... Olivier m'a chargée de te prévenir qu'il arriverait la semaine prochaine, mais seulement pour huit jours.

— Eh bien, on peut dire qu'il se fait prier! Pourtant, ayant passé son examen, j'aurais cru...

— Oui, mais le camarade qui doit le remplacer à la pharmacie prend en ce moment ses vacances et ne peut pas revenir plus tôt, ni rester plus longtemps.

— Et après? Madeleine Vidal sera rentrée... il y a l'autre élève et le garçon de service... Quand on aurait fait un peu moins d'affaires...

— Ma chère, ricana Mme Brichot, ton Olivier pense à ses intérêts. Tu n'es plus la patronne à présent, et il agit en conséquence.

Catherine ne releva pas la boutade de sa tante.

Rentrée dans sa chambre, elle passa machinalement la main sur son front à l'endroit où, quelques mois auparavant, l'avait égratignée la couronne des Rois. Ce lui était devenu une habitude, chaque fois qu'une piqure l'atteignait, résultat de sa fortune. Et aujourd'hui, justement... D'abord, cette déclaration de Gaston d'Ormoize... maintenant, cette réflexion de sa tante sur Olivier... Allait-elle donc perdre tous ses amis?

Elle se souvenait de la façon dont avaient changé les manières de Tribout à son égard, et comment il lui avait fallu lui faire comprendre que, non, décidément, elle ne pensait pas au mariage... Et puis, tout dernièrement, une lettre de Jean Dupont était arrivée, restant assez habilement dans l'imprécision mais tâtant visiblement le terrain. Il aimerait s'établir dans le Midi... sur la côte. Si seulement une femme intelligente consentait à partager son existence... Une femme capable de le comprendre et de l'aider dans sa carrière, etc., etc...

Que de capacités on lui reconnaissait depuis qu'elle étaient soulignées par la richesse!

Résultat: ni Tribout, ni Jean Dupont ne viendraient à la Pinède. Olivier, c'est tout juste si on l'y verrait. Quant à Madeleine Vidal... C'était peut-être à cause d'elle que Le Marois serait si pressé de rentrer.

Tout cela parce qu'elle avait trop d'argent... Couronne d'épines! disait la tante Julienne.

Pourtant... pourtant, une lueur. Fallait-il y croire? Si elle ne s'illusionnait pas, ce ne serait pas cette fois l'intérêt qui serait en jeu... Qu'était sa fortune pour un Fresnay, que son talent, générateur constant de richesse, plaçait bien au-dessus de ces mesquines combinaisons!

Et puis... Gaston n'avait-il pas eu raison tout à l'heure de dire que lorsque l'on aime, on ne s'embarrasse pas de raisonnements?

Dans le chant berceur de la mer, dans le murmure de la brise entrant par sa fenêtre ouverte, Catherine, en s'endormant, croyait entendre murmurer: « Quelque chose me retient. »

librairie de Mme Farlède, on ne parlait plus d'autre chose et tout Saint-Clair s'y retrouvait pour se communiquer les réflexions et les observations que suscitaient les rencontres faites par les chemins, rencontres aussi appréciées que recherchées. Tel avait aperçu des hommes enturbannés au marché aux poissons... tel autre était persuadé qu'un personnage vêtu à l'européenne, mais fortement bronzé, qui faisait la veille une promenade au bord de la côte, ne pouvait être que le maharajah lui-même. Malheureusement, le château étant masqué par les arbres du parc, personne ne pouvait même en voir de loin la façade et les fenêtres, bien que l'on ne se fit pas faute d'essayer de percer du regard les épaisses frondaisons à travers les clôtures.

Camille avait pris une soudaine importance, parce qu'il allait chaque matin porter le journal régional commandé par le prince. Mais, quel que fût son désir de se faire valoir, il ne trouvait pas grand'chose à dire de ce fait, car il n'eut jamais à franchir la grille derrière laquelle l'attendait toujours un serviteur asiatique. Il en était de même pour le facteur à l'heure du courrier, comme pour les divers fournisseurs.

Aussi, quel succès obtint Mme Farlède, lorsqu'elle annonça à ses clientes que les hôtes du Mont-Arnoux avaient retenu une table pour le prochain dîner du casino! Du coup, les demandes de locations affluèrent. Personne, évidemment, n'aurait, de gaieté de cœur, manqué d'assister à une aussi intéressante soirée!

A la Pinède, c'est M. Brichot qui, ayant autrefois fait un voyage dans l'Inde, donna maints détails sur les mœurs et coutumes de ce pays auquel, autour de lui, chacun s'intéressait en ce moment, ses souvenirs, pourtant lointains, étant tout à coup devenus d'une actualité toute proche.

Bien entendu on désirait, ici comme ailleurs, voir de près ces singuliers voisins et, dès que l'on connut leurs intentions, Catherine s'empressa de téléphoner pour s'assurer une table.

— Pourquoi ne descends-tu pas à Saint-Clair? lui demanda Christiane, tu aurais choisi toi-même une bonne place.

— Parce que je n'ai pas le temps, mais je chargerai Mme Farlède de ce choix.

— Pas le temps? Qu'as-tu tant à faire?

— Des combinaisons chimiques dont j'ai besoin pour le jardin. J'ai essayé différentes réactions sur lesquelles je compte beaucoup.

— Ah! c'est donc pour cela que tu passes des heures dans ton laboratoire et que l'on te trouve si souvent le nez dans un bouquin de chimie!

— Justement, Scayole est assez vieux jeu, tu comprends. Il y a des tas de choses pour lesquelles il n'est pas du tout à la page. Aujourd'hui, les produits chimiques jouent un grand rôle dans la culture; je m'en suis rendue compte, et, après avoir commencé par feuilleter sans grands résultats le *Manuel du parfait jardinier*, j'ai pensé que mes études pourraient maintenant me servir à donner un développement plus rapide et un embellissement plus complet au jardin encore un peu nouveau de la Pinède.

Catherine, il faut le dire, avait fait aménager pour son usage personnel un petit laboratoire au-dessus du garage. Ainsi qu'elle l'avait déclaré précédemment, elle ne savait pas rester inactive.

— Je crois, ajouta-t-elle, que j'ai enfin trouvé une chose que je cher-

"NOUS L'AVONS ÉCHAPPÉ BELLE!"



NORMAN SUTHERLAND
 Vancouver, Colombie Britannique.



"Mon camarade et moi étions sortis, dans notre bateau à voiles à fond plat, sur la Baie Anglaise, à Vancouver. Le vent était capricieux et quand nous fûmes à environ cinq milles de la rive, il s'abattit complètement. Surpris par le calme, nous étions encore là à la nuit tombante — n'ayant avec nous qu'un seul aviron."

"Voyant un cargo s'approcher, nous avons commencé à avoir peur. Notre bateau n'avait aucun feu marin, car nous ne nous en servions jamais le soir. Mon camarade commença à ramer de toutes ses forces mais, au lieu de nous éloigner du cargo, nous nous dirigeons malheureusement en plein devant lui. Nous nous sommes mis à crier, mais en vain, et le cargo nous paraissait maintenant aussi gros qu'une montagne."

"J'étais sûr que nous étions fichus. Ce n'était pas la faute du cargo, car nous n'avions aucun feu. Il ne s'en fallait plus que de quelques secondes."

"Tout d'un coup, je me souvins que mon projecteur se trouvait dans notre coffre. Je le pris immédiatement et le fis briller sur nos voiles."

"Nous avons entendu un cri lancé presque directement au-dessus de nous, et nous avons retenu notre haleine pendant que le gros bateau tournait à tribord."

"Quand il passa à côté de nous, j'aurais pu le toucher en allongeant mon bras. Les piles fraîches EVEREADY qui étaient dans notre projecteur nous ont certainement sauvé la vie ce soir-là."

Norman Sutherland

Recherchez la DATE

Seule, une pile FRAICHE peut vous offrir le maximum de durée et d'efficacité. Ne risquez pas d'acheter une pile qui a traîné sur les rayons — exigez toujours les piles FRAICHES "Eveready" sur lesquelles la date est clairement indiquée. Rappelez-vous que — cette date sera peut-être votre sauvegarde.

CANADIAN NATIONAL CARBON COMPANY LIMITED
 Halifax Toronto MONTREAL Winnipeg Vancouver

EVEREADY
 MARQUE DÉPOSÉE

PROJECTEURS ET
 PILES FRAÎCHES datées



La présence des Hindous au Mont-Arnoux ayant éveillé les curiosités, devint désormais le thème général des conversations. Dans la petite potinière qu'était la boutique de

che depuis quelque temps, et je l'expérimenterai ces jours prochains.

— Olivier pourra t'aider, puisqu'il arrive.

— Oh ! j'ai bien peur qu'aussitôt arrivé, il pense à repartir.

Il y avait une nuance d'amertume dans ces paroles.

— Tu es injuste envers Le Marois, ma chère, fit observer l'avocate. Après tout, il a peut-être simplement l'intention de se montrer discret, et si tu désires qu'il reste plus longtemps, que ne lui exprimes-tu ce désir ?

— Mais je ne veux pas le forcer. Et, s'il s'ennuie parmi nous...

Christiane haussa les épaules :

— Tu te laisses influencer par ta tante. La sauvagerie d'Olivier, à mon avis, n'est que le résultat de sa timidité.

— A moins qu'il ne se sente attiré ailleurs... ce qui est bien son droit, c'est entendu.

Christiane n'insista pas.

— J'espère qu'il consentira à nous faire un peu de musique, dit-elle. Je ne l'ai entendu que rarement jouer du violon, mais il m'a fait l'impression d'être un artiste remarquable, et il est bien dommage qu'il n'ait pu cultiver un don pareil.

— Dame, il lui a fallu penser à gagner sa vie...

Comme si le mot « artiste », tombé dans la dernière phrase de son amie, eût soudain orienté la pensée de Catherine dans une direction différente, elle devint rêveuse et demeura un moment accoudée auprès de l'appareil téléphonique, tandis que Christian reprenait la lecture un moment interrompue.

Olivier Le Marois arriva le lendemain. Plus que jamais replié sur lui-même, il enchantait pourtant les hôtes de la Pinède en improvisant le soir une sorte de chant berceau dont les accords s'harmonisèrent aux bruissements de la nuit. L'archet en main, Olivier n'était plus le même homme. Très vite, il semblait oublier tout ce qui l'entourait, se laissant emporter par l'inspiration musicale.

— Il était véritablement transfiguré, devait affirmer Christiane, un peu plus tard.

Mais nul autre qu'elle n'avait pu remarquer cette transfiguration dans l'obscurité. Surtout pas Catherine dont ce soir Daniel Fresnay avait doucement pris la main, et qui, les yeux mi-clos, s'abandonnait au charme de cette étreinte. Mme Brichot, par crainte de l'humidité, avait entraîné son mari tout au fond de la véranda et Gaston d'Ormoize racontait à mi-voix à Henri et à Violette que sa voiture ayant croisé une de celles du Mont-Arnoux il avait eu le temps d'apercevoir deux femmes voilées qui s'étaient même penchées à la portière.

— Pour mieux vous voir !... chuchota la jeune femme. Une conquête en perspective...

— Hum !... l'aventure pourrait être dangereuse avec ces gaillards, fit observer Henri Forestier. Vous ferez bien de vous méfier, mon cher. Quand on entra dans le salon éclairé, Olivier était redevenu le petit pharmacien timide et réservé, s'effaçant comme à l'ordinaire.

Le dîner fleuri du casino de Saint-Clair fut extrêmement brillant.

Dans la salle, sous la clarté tantôt rose, tantôt mauve des projecteurs, trois danseuses exécutèrent des danses orientales ; une chanteuse longue et pâle vint ensuite dire les chansons du répertoire de Lucienne Boyer, puis le jazz éclata à son tour, conduit comme il sied par un chef qui mimait

la mesure avec des gestes disloqués, tandis que l'un des musiciens, se levant, scandait les paroles anglaises dans un petit entonnoir qui avait la prétention d'être un amplificateur.

Musique de danse, enfin... et, lui obéissant, des couples commencèrent à s'agiter dans le cercle laissé vide par les tables des dîneurs.

On était venu d'assez loin, dans le désir de voir le prince et sa suite, et les regards convergeaient presque constamment vers la table où le maharadjah avait pris place, entouré d'une dizaine d'Asiatiques. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, d'allure élégante, dont seuls le teint bronzé, les yeux allongés et profonds, décelaient l'origine. Il paraissait prendre grand plaisir au spectacle de cette salle animée et, après avoir applaudi aux attractions, suivait avec intérêt les évolutions des danseurs et le bruissement discret des conversations.

Mais les curieux éprouvaient une déception à constater que seuls des hommes avaient pris place à cette table et qu'il ne s'y trouvait aucune des minces silhouettes féminines enveloppées de soieries claires dont, au passage, on avait parfois distingué seulement un regard brûlant, une main chargée de pierreries ou un poignet tintinnabulant de lourds bracelets.

— Ces gens-là sont un peu sauvages, déclara une jeune femme en remontant l'étroite épaulette de sa robe qui s'obstinait à glisser. Ils cachent leurs femmes.

La table de Catherine et de ses invités était à l'extrémité opposée de celle des Hindous. Là aussi, on commentait l'absence des femmes.

— J'aurais tant aimé voir la maharajni !... murmura Violette. On assure qu'elle est très belle.

— Qui donc peut affirmer cela, puisque personne ne l'a vue ?... Sauf peut-être notre ami Gaston... fit ironiquement observer Henri.

— Pas plus moi que les autres, hélas ! répliqua le jeune homme. Mais n'est-ce pas justement parce qu'on ne peut la voir qu'on la croit belle ? Le mystère est un si puissant attrait !

— Surtout quand il y joint l'éclat des trésors de l'Inde, ajouta moqueusement Christiane.

— Vous êtes terriblement sceptique, mademoiselle.

— Pas particulièrement. Je crois seulement que l'opulence met au front de qui la possède une auréole extrêmement embellissante.

Catherine n'entendit pas ces dernières répliques, parce que Daniel venait de se pencher vers elle, com-

me l'orchestre attaquait les premières mesures d'un boston.

— Presque une antiquité, lui dit-il en souriant. Nous y risquons-nous ? Sans répondre, elle se leva et prit son bras.

Ils tournèrent un moment en silence, serrés l'un contre l'autre, mêlés aux autres couples. Puis, comme ils passaient devant une baie entrouverte, ils la franchirent d'une longue glissade qui les amena au-dehors sur une terrasse dominant la mer sombre.

— Comme il fait chaud !... murmura Catherine, se laissant tomber sur la balustrade et appuyant sa tête contre l'une des vasques ocrees d'où jaillissaient des fleurs éclatantes.

Daniel était resté debout. Il se rapprocha d'elle.

— Catherine... commença-t-il, d'une voix dont le timbre avait pris une singulière douceur.

— Donnez-moi une cigarette, voulez-vous ? interrompit-elle.

Un instant, la flamme du briquet jeta sa lueur, éclairant les lèvres un peu tremblantes de la jeune fille, après quoi l'ombre enveloppa de nouveau ce petit coin fleuri où, sous les étoiles, on discernait à peine la tache blanche d'une robe et la ligne sombre d'un smoking. En bas, les lumières de la côte piquetaient la nuit d'une longue traînée, pareille à une barrette de diamants.

Un peu de fumée bleue monta dans l'air.

— Catherine, reprit Daniel, savez-vous à quoi je songeais l'autre jour, lorsque l'on m'a parlé de mon projet de voyage au Japon ?

— Comment le saurais-je ? murmura-t-elle, essayant de dompter le trouble qui l'envahissait.

— Je songeais que ce voyage serait une chose exquise si on le faisait à deux. Quelque chose me retient ici, vous ai-je dit, mais rien ne me retiendrait plus si vous consentiez à m'accompagner... Qu'en pensez-vous ?

Elle eut un léger rire : — Cela me paraît difficile. Voyons, réfléchissez. Puis-je laisser ainsi ma maison, mes amis, ma famille pour m'en aller courir le monde ?...

— Même s'il s'agissait d'un voyage de noces ?

— Daniel, parlez-vous sérieusement ?

Il porta à ses lèvres la main que lui abandonnait la jeune fille et qu'il sentait frémir entre les siennes.

— Pouvez-vous en douter ? Ne comprenez-vous pas que si je ne puis me résoudre à m'éloigner, c'est que désormais la vie sans votre chère présence m'est devenue impossible ?

Si vous me repoussiez, voyez-vous, si je devais être séparé de vous...

— Oh ! mon ami... Il parut faire un effort pour réfréner son agitation et reprendre son sang-froid.

— Pardonnez-moi de vous parler avec une exaltation que vous devez trouver ridicule à mon âge, et n'en accusez que l'ardeur de mes sentiments. Pour revenir à des façons plus conformes à la correction, je vous demande simplement, Catherine, de consentir à partager mon existence. Et si vous agréiez ma demande, peut-être voudriez-vous, aussitôt que nous serons mariés, partir avec moi au Japon en laissant votre maison à votre famille et à vos amis.

Sous le calme voulu des mots vibraient une émotion contenue que rendait plus intense la voix chaude et prenante. Catherine, dans l'ambiance voluptueuse de cette nuit parfumée, se sentait enveloppée d'effluves embrasés ; son cœur bondissait dans sa poitrine. Était-ce vraiment l'amour ? l'amour tel que l'avait rêvé son esprit romanesque ?...

Daniel Fresnay était tout près d'elle.

— Que me répondez-vous ?... murmura-t-il, et elle sentit son souffle dans ses cheveux.

D'autres couples, franchissant la baie, commençaient à venir sur la terrasse. Catherine eut soudain conscience de la durée qu'avait eu leur aparté, qui pouvait être remarqué. Elle se ressaisit et, se levant, tout à coup frissonnante :

— Ce que vous me demandez est trop grave pour que j'y réponde tout de suite, dit-elle. Voulez-vous me laisser réfléchir un jour ou deux ? J'ai moi aussi passé l'âge des emballlements excessifs et des résolutions prématurées, agissons donc en gens raisonnables, et maintenant, reprenons notre boston... ou plutôt la danse qui lui a sans doute succédé.

Elle s'appuyait au bras de son cavalier qui, sans rien dire, la serra contre lui.

Les yeux un peu éblouis par les lumières, ils rentrèrent dans la salle, suivant le rythme de la musique pour faire lentement le tour de la piste réservée aux danseurs. Ainsi, ils approchèrent de la table des Hindous, vers lesquels, presque malgré elle, Catherine sentit son regard attiré ; et, quand ils l'atteignirent, son pied glissa soudain sur le parquet ciré, elle chancela ; quel que fût l'effort de Daniel pour la retenir, elle perdit l'équilibre et serait tombée si une main bronzée n'avait saisi son bras nu pour la remettre daplomb.

— J'espère, madame, que vous ne vous êtes pas fait de mal, prononça une voix gutturale, tandis que le maharadjah, s'inclinant, laissait s'attarder ses doigts où brillait une étrange pierre de couleur glauque.

Catherine, gênée, balbutia quelques paroles indistinctes en libérant son bras, et s'éloigna, tandis que Daniel remerciait avec correction.

L'incident avait à peine duré quelques secondes, mais, toute la soirée, la jeune fille conserva un vague malaise du regard de flamme qui l'avait pénétrée, ainsi que du contact brûlant de cette main brune.

Pendant le retour dans la nuit, elle demeura silencieuse, ne mêlant point sa voix aux remarques que l'on échangeait d'une voiture à l'autre.

Quelque chose chantait en elle, qui l'isolait de ceux qui l'entouraient.

A la grille de la Pinède, Daniel et Gaston vinrent par les portières ser- rer les mains qui se tendaient vers eux avant de continuer leur route jusqu'à la Palmeraie.

LES MOULINS DE LA PROVINCE DE QUEBEC



Le moulin de M. Ernest Gauthier de Laterrière, à Chicoutimi, date de plus de cent ans. Photo de J.-E. Chabot, Roberval.

— A demain !... dit-on de part et d'autre.

VI

Le lendemain, Fresnay et d'Ormoize dinaient à la Pinède. Ils y arrivèrent à l'heure des cocktails et le docteur Forestier qui remontait de Saint-Clair au même moment, en apporta une nouvelle stupéfiante : le maharajah était mort dans la nuit, et trois personnes de sa suite agonisaient.

— Comment ?... Que dites-vous ? Est-ce possible ?...

Les exclamations et les interrogations s'entre-croisèrent, pouvant se résumer en une seule : quel mal subit avait terrassé ces gens, hier en ; core apparemment en pleine santé ? Forestier secoua la tête.

— Qui peut le dire ?... Ils n'ont pas appelé de médecin européen, en ayant un de leur race qui fait partie de la suite. Ils ont leurs infirmiers, leurs remèdes... Et ils ferment leurs portes. On ne sait rien. Le prince est mort à l'aurore, les autres ont été atteints d'heure en heure. Personne ne les approche.

— Enfin, dit Violette frissonnante, ils n'ont pourtant pas la peste !...

— Qui sait !...

Tout le monde se tourna vers M. Brichot qui venait de lancer ces deux mots.

— Et encore, ajouta-t-il, la peste n'est-elle peut-être pas la plus terrible chose que l'on puisse envisager. Car enfin, c'est un mal connu, nettement défini... mais il en est d'autres...

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, mon oncle, de quoi voulez-vous parler ? demanda Catherine, vous qui connaissez l'Inde, et nous avez fait de si beaux récits sur ce pays de rêve ?

Les paupières fripées du vieil homme se fermèrent à demi, les rides entourant sa bouche parurent s'accroître.

— Pays de rêve, fit-il d'une voix altérée, de rêve et de mystère !... Pays étrange où tant de choses restent encore cachées aux gens venus de l'Occident !... Je pense aux mille formes que peut là-bas prendre la mort, et qui n'ont pas de noms connus dans les langues d'Europe. Je pense surtout à un mal subit, foudroyant, que la croyance populaire dit sans remède et contre lequel il est presque sacrilège de lutter : le « Mal Bleu », ainsi qu'on l'appelle. Quand un être en est atteint, il est considéré comme marqué par une volonté divine, au point que sa condamnation devient une chose sacrée. Il meurt en quelques minutes et tout ce qu'il a touché doit mourir après lui. Il n'est pas rare de voir un village entier détruit ainsi, car, par superstition, nul ne se dérobe à la contagion. On plante ensuite sur cette nécropole un long bâton auquel on accroche une étoffe bleue et le voyageur qui l'aperçoit fait un détour pour éviter de fouler ce sol maudit. tiane, le souffle coupé.

Ces paroles étaient tombées sur cette réunion naguère pleine de gaieté, comme une douche froide.

— Q'en pensez-vous, docteur ? demanda Olivier, très pâle.

Forestier haussa les épaules. — Jamais entendu parler de rien de pareil. Quels symptômes, cette maladie ?

— Je ne sais pas au juste, répondit l'oncle Arthur, si ce n'est que les extrémités bleussent. D'où le nom de « Mal Bleu ».

— Cela me paraît bien fantaisiste ; je ne vois pas à quoi ça pourrait se rapporter et je rangerais volontiers votre « Mal Bleu » dans le domaine

des contes de semblable couleur.

— Incrédulité naturelle à la science incomplète des Occidentaux. Quoi qu'il en soit, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il s'agissait réellement aujourd'hui de ce terrible mal, on pourrait s'attendre à ce que toute la suite du prince en meure.

— Charmante perspective !...

— Et charmant voisinage !...

— Tout de même, mes amis, ne nous frappons pas outre mesure, dit Gaston d'Ormoize en se secouant. Triste nouvelle, c'est vrai, et sombre histoire, mais voyez, le soleil brille, la mer étincelle et nous ne sommes pas en territoire hindou. Jouissons de l'heure présente et apprécions ces cocktails qui sont délicieux.

— Eh bien, murmura Daniel Fresnay, le visage contracté, l'Inde a beau être un pays merveilleux, ce n'est pas un pays où j'irai jamais !...

... Quels que fussent les efforts de Gaston pour ramener la gaieté, le dîner et la soirée qui suivit manquèrent d'animation. On resta peu sous la véranda malgré la splendeur du coucher de soleil sur les flots incandescents et, au salon, la conversation languit ; les tables de bridge restèrent inoccupées. Bien qu'on évitât d'aborder le sujet dont chacun était préoccupé, des réflexions faites de loin en loin prouvèrent que l'esprit de tous ne s'en était pas détachée.

— A l'aurore... dit pensivement Christiane. Pourtant, hier au soir, il ne paraissait pas malade.

— Oh ! répliqua Catherine, il devait déjà avoir la fièvre ; j'ai remarqué que sa main était brûlante lorsque...

Elle s'interrompit, comme frappée d'une idée subite. Il y eut un instant de malaise. Concrétisant la pensée générale, Gaston lança d'un ton qui voulait être plaisant :

— Après tout, nous avons tous été plus ou moins en contact avec le maharajah et ses Hindous, hier au soir !...

Les rires qui lui répondirent sonnaient faux.

Un moment plus tard, Olivier Le Marois, s'étant rapproché de l'oncle Arthur, lui demandait posément :

— Ainsi, monsieur Brichot, quand une personne est atteinte du « Mal Bleu », on peut la considérer comme perdue ?

Le vieux monsieur, toujours satisfait de faire étalage de son savoir, expliqua :

— Assurément. Le seul traitement — d'un résultat très aléatoire — qui ait jamais été envisagé, consisterait à masser très énergiquement, dès l'apparition des symptômes, les extrémités bleussantes du malade, mais comme dans ce cas celui qui le ferait serait atteint à son tour...

— On ne peut agir de façon préventive ?

— Comment voulez-vous ?... — Ah ! ça, Olivier, dit railleusement Christiane, qui seule se trouvait à portée d'entendre ce dialogue, est-ce que vous auriez le trac, par hasard ?

Il la regarda, l'air grave :

— Peut-être... répondit-il très bas.

Par les fenêtres largement ouvertes, on voyait maintenant flotter au ciel des nuées orageuses ; quelques éclairs lointains zébraient la nuit, illuminèrent l'horizon.

— Je crois, dit Henri Forestier, que nous nous énermons et sommes en train de nous monter la tête. La faute en est sans doute au temps ; il y a de l'électricité dans l'air, ce qui est très mauvais pour la cervelle humaine. Tâchons de nous calmer. De-

(Lire la suite page 24)

RHUMES MAL de GORGE

SUIVEZ LE MODE D'EMPLOI FACILE
QU'EXPLIQUENT CES 3 PHOTOS

1. Prenez d'abord 2 comprimés d'Aspirine dans 1 verre d'eau — pour soulager le malaise douloureux qui, le plus souvent, accompagne le rhume.

2. Puis, faites fondre 3 comprimés d'Aspirine dans le 1/3 d'un verre d'eau et gargarisez-vous — pour calmer l'irritation de la gorge, qui est l'effet du rhume.

3. Si la fièvre persiste — si votre mal de gorge n'est pas rapidement soulagé — faites venir le médecin.

Des milliers de personnes connaissent ce moyen facile d'obtenir un prompt soulagement

REGARDEZ les trois images ci-haut — elles vous épargneront peut-être de longues heures de souffrance la prochaine fois que vous aurez le rhume ou cette douloureuse irritation de la gorge qui, si souvent, accompagne le rhume.

Elles expliquent, en effet, le moyen facile de calmer promptement ces pénibles malaises — grâce à l'Aspirine. Innombrables sont ceux qui vous diront que cette méthode est extraordinairement efficace et rapide.

Essayez-la. Puis — car le rhume MÊME LE PLUS BÉNIN peut avoir des conséquences très sérieuses (la pneumonie, par exemple, ou l'influenza...) — CONSULTEZ LE MÉDECIN. Il en établira la gravité et vous indiquera le traitement à suivre.

En outre, il est fort probable qu'il vous dira de continuer à prendre de l'Aspirine, parce qu'elle a pour effet de soulager en vitesse les pénibles malaises du rhume, et que c'est aussi un excellent fébrifuge. Cette méthode si simple remplace de plus en plus

l'emploi des remèdes énergiques utilisées jusqu'ici contre les symptômes du rhume. C'est peut-être le procédé le plus facile et le plus efficace qui ait encore été découvert.

• Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada par la Bayer Company, Limited, de Windsor, Ontario.

DOULEURS — Conseillées par leurs médecins, des millions de personnes ont recours aux comprimés d'Aspirine pour soulager en vitesse le mal de tête et les douleurs rhumatismales, névralgiques et névralgiques.



Exigez la "ASPIRIN" Marque déposée



"Denise, je vous crois innocente!"

LES AMOURS DE CLAIRE

par EMILE RICHEBOURG

Dessin de SAINT-LOUP

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

M. Joramie a fait fortune en Amérique, une fortune colossale se chiffrant à des millions. Personne ne le sait avec exactitude. Après la mort du riche bonhomme, ses héritiers, des parents de province, dirigés par un dénommé Rabiot, attendent, ainsi que des oiseaux de proie, que soit lu le testament et que soient levés les scellés.

Après la lecture du document, les héritiers, Rabiot en tête, sont pris d'une colère. Il y a de quoi. Joramie laisse sa fortune, soit quelque trente-cinq millions, à une certaine Claire Guérin, que naguère, au moment de partir pour les Amériques, il aime. Or, personne, dans l'entourage des parents de feu Joramie, ne connaît la Guérin en question.

A la ferme de Grandval il y a une servante du nom de Beau-Soupir, aussi fidèle que laborieuse et répondant en tous points au signalement de Claire Guérin. Est-ce elle? Pour le savoir, les maîtres usent de cent expédients et même se servent de la naïveté de la jeune Denise Morel, compagne de travail et confidente de Beau-Soupir.

C'ÉTAIT la ruine de ses espérances.

On comprend comment il était devenu si facilement le confident et même le complice de Joseph Rabiot qui, l'ayant jugé d'un coup d'oeil, s'était promis de l'utiliser pour l'accomplissement de ses projets.

Quelques jours après l'ouverture du testament de M. Joramie, Rabiot avait écrit à Henri Cordier pour le prier de passer chez lui.

« Ne manquez pas de venir, lui disait-il, il s'agit de vos intérêts : j'ai une situation à vous offrir ».

A l'heure indiquée, Henri Cordier se présenta chez Rabiot.

Il avait joué la veille et perdu le reste de l'argent qu'il possédait.

Rabiot le reçut très cordialement, et, après avoir fermé soigneusement la porte de son cabinet, il lui dit :

— Eh bien, où en êtes-vous ?
— Toujours au même point.
— Vous n'avez pas encore été mis en possession de votre legs ?
— Non, pas encore.
— De sorte que vous êtes sans argent ?

— Absolument.
— Vous avez perdu ?
— Plait-il ? fit Cordier tout surpris.
— Je dis que vous avez joué et perdu.

— Moi !
— Oui, vous.
Ne niez pas, je vous ai vu entrer dans une maison de la rue Blanche... que je connais.

— Je vous jure que c'est la première fois...
— Ne jurez pas, ne vous défendez pas, je comprends toutes les passions.
— Ah !

— Et je suis très indulgent.
— Vous avez raison, monsieur Rabiot.

— Je comprends qu'on joue.
— N'est-ce pas ?
— Oui, mais je ne comprends pas qu'on perde.

— Pourtant...
— Là est la sottise, mon cher, et vous avez perdu !

Henri baissa la tête.
— Hélas ! oui, soupira-t-il, et sur un coup superbe.

— C'est toujours sur un coup superbe que l'on perd beaucoup.
— C'est vrai.

— Eh bien, je vais vous donner un moyen de rattraper votre argent.
— Voyons.

— Vendez vos objets d'art.
— Quels objets d'art ?
— Mais ceux que vous avez volés à la succession.

— Moi, j'ai volé des objets d'art à la succession ! Monsieur Rabiot, c'est une infamie !

Rabiot haussa les épaules, et, regardant Cordier bien en face, il lui dit :

— Je vous ai vu.
— Mais, monsieur...

— Vous avez dérobé quatre objets, à ma connaissance : une tabatière en or avec miniature, un émail de Limoges, un vieil ivoire japonais et une médaille ancienne.

Vous avez pris les deux premiers objets dans le cabinet de M. Joramie, et les deux autres sur une étagère du petit salon.

Cordier était confondu. Courbant la tête, il murmura :
— Ne me perdez pas, monsieur.
Puis, reprenant son assurance :
— Après tout, dit-il, vous vouliez bien, vous, prendre des billets de banque dans le coffre-fort !

— Ah ! c'est ainsi que vous le prenez ?
— Croyez-vous que j'aie tort ?

— Oui, car je puis prouver que vous avez volé.
— Oh ! prouver ! cela vous serait difficile !

— Erreur, monsieur Cordier, erreur.
Les quatre objets volés par vous ont été vendus par vous à un brocanteur.

Je les ai rachetés en retirant un reçu qui indique le jour de l'achat du brocanteur, le nom et l'adresse du vendeur.

— Soit, vous pouvez prouver, mais vous ne direz rien.
— Pourquoi cela ?

— Parce que vous avez besoin de moi.
— Qui vous le dit ?

— Si vous n'aviez pas besoin de moi, vous m'auriez déjà fait arrêter.

Enfin, je suis à votre disposition, à votre merci.
— Vous le reconnaissez.

— Oui.
— A la bonne heure.
— Voyons, avez-vous besoin de moi ?

— Peut-être.
Dans tous les cas, je tiens à ce que vous sachiez que je suis armé contre vous.

— Je le sais.
— Ce n'est pas tout.
— Ah !

— Vous n'êtes pas seulement un voleur, monsieur Cordier, vous êtes aussi un faussaire.

Cette fois, Henri pâlit.
— Vous avez escompté un billet de cinq mille francs souscrit par M. Joramie; or, ce billet est faux.

C'est vous qui avez imité l'écriture. Ce billet devait être présenté à l'échéance au notaire.

— Après ? fit Cordier anxieux.
— Eh bien, le billet est entre mes mains; je l'ai accepté en paiement.

— Allons, dit l'ancien secrétaire, vous me tenez, je suis votre esclave !
— C'est ainsi que je l'entends.

— Qu'exigez-vous de moi ?
Rien pour le moment; nous verrons plus tard.

Mais prenez note que, lorsque vous travaillerez pour moi, je vous payerai.

C'est ainsi que les deux gredins s'étaient entendus, se promettant bien de se duper réciproquement.

Rabiot avait la ferme intention de compromettre Cordier autant qu'il le pourrait et de le payer le moins possible, sans se dessaisir des armes qu'il avait entre les mains.

Henri Cordier se jurait bien de se venger un jour de celui qui le tenait dans sa dépendance.

Les deux complices restèrent un certain temps sans se voir.

Ce ne fut que lorsque la mort de Beau-Soupir fut résolue que Rabiot appela Cordier.

Celui-ci s'empressa de se rendre chez son maître.
— J'ai besoin de vous, lui dit Rabiot.

— Eh bien, me voici.
— Êtes-vous prêt à me servir ?
— Oui. Mais vous m'avez dit que vous me payeriez.

— Ce que je promets, je le tiens.
— De quoi s'agit-il ?
— Nous avons découvert Claire Guérin.

— Ah !
— Le notaire et l'exécuteur testamentaire croient qu'elle n'existe plus, et nul autre que Parizot, sa femme et moi ne sait où elle est.

— Alors ?
— Il faut que personne ne puisse la découvrir.

— Si on la croit morte, on ne la cherchera pas.

— C'est ce qui vous trompe, car on veut acquérir la certitude de sa mort.

Or, pour que nous n'ayons plus à craindre les recherches qui sont faites, il faut que la femme disparaisse.

— Vous l'avez dit.
— Mais comment arriver à ce résultat ?

— J'ai trouvé un moyen.
— Quel est ce moyen ?
— Elle est jetée à l'eau, elle se noie, on croit à un accident.

— Diable !
— Voulez-vous m'écouter ?
— Je suis ici pour cela.
Alors Rabiot exposa son plan en détail, minutieusement, insistant pour démontrer que l'impunité était certaine.

— Mais, fit Cordier en frissonnant, il y va de notre tête !
— De la vôtre seulement.

— Vous ne viendrez pas avec moi ?
— Non. Il ne faut pas que je sois vu à la ferme. Mais encore une fois, vous n'avez rien à craindre : toutes les dispositions sont arrêtées, toutes les précautions prises.

— Soit; mais tuer, tuer !
— Ce n'est qu'avancer de quelques jours peut-être la mort de la vieille servante.

— Pourquoi, alors, n'attendez-vous pas qu'elle meure de sa belle mort ?

— Parce que je ne veux pas, répondit Rabiot d'une voix sombre et dure.

— Mais si je refuse !
— Vous vous en garderez bien.

— Cela dépendra, monsieur Rabiot. Si je fais ce que vous me demandez, je deviens votre associé.

— Sans doute.
— Dans ce cas, j'aurai droit à une part sur l'héritage.

— Assurément, et je l'entends ainsi.
— Quelle sera cette part ?
— Je pense qu'un million...

— Soit, monsieur Rabiot, un million.

— Vous êtes satisfait ?
— Pas encore.

— Ah !
— Ce n'est pas avant un an, deux ans peut-être, que vous pourrez être mis en possession de l'héritage; en attendant, il faut que je vive, moi.

— C'est vrai.
— Il faudrait donc que j'aie chaque mois une somme convenable...

— Continuez, mon cher Cordier.
— Eh bien, je voudrais après l'affaire quatre mille francs, et chaque mois, régulièrement, deux mille francs.

— Vous aurez cela.
— Vous voyez, monsieur Rabiot, je ne suis pas exigeant.

— Non, pas trop.
— Alors, c'est convenu ?
— Convenu, monsieur Cordier.

— Je partirai pour Grandval quand vous voudrez.
— Demain.

— C'est bien.
— Surtout, mon cher Cordier, n'oubliez pas qu'il faut qu'on croie à un accident.

— Soyez tranquille, monsieur Rabiot.

— Oui, oui, je compte sur votre prudence et votre intelligence.

Rabiot compléta ses explications, donna à son complice la situation des lieux, les détails topographiques nécessaires, puis les deux misérables se séparèrent, en se disant :

— A bientôt.

XXXI

LES COMPLICES

NOUS AVONS VU COMMENT, après le crime et après avoir changé de vêtement, Henri Cordier s'était rapidement éloigné de Grandval, sous la pluie, au milieu de la nuit.

(Lire la suite page 27)

(Suite de la page 21)

main, sans doute, les choses s'expliqueront de façon raisonnable. En attendant, l'orage ne va pas tarder à amener une détente atmosphérique.

Sur cette remarque, les deux invités, pressés de regagner la Palme-raie avant la pluie, se levèrent pour prendre congé.

Catherine, les reconduisant jusqu'à leur voiture, retint un moment la main de Daniel, alors que Gaston était déjà au volant.

— J'ai réfléchi, lui dit-elle tout bas. Venez demain matin, à l'heure du jardinage...

— Si vous tardez encore, cria le jeune homme, après qu'un éclair plus éblouissant eût incendié la cime des arbres, attendez-vous à ce que nous soyons foudroyés en route.

Le roulement du tonnerre couvrit la voix de Catherine qui disait : « A demain ! »

Orage et pluie torrentielle, comme en France, il n'en est que dans cette région méridionale, ravinant les terres, creusant des rigoles, entraînant pierres et branches, couchant dans la boue les plantes fragiles, et puis, le matin venu, un soleil radieux, ayant l'air, dans son azur remis à neuf, de se moquer de tout ce branle-bas auquel il n'a pas daigné prendre part...

Catherine descendit de bonne heure pour constater les dégâts. Déjà, Scayole secouait désespérément la tête devant les fleurs hachées dont les débris jonchaient la terre.

— Ce n'est pas le pire, dit la jeune fille. Les fleurs, je vais m'en occuper. Mais, devant la maison, tout le gravier a été roulé jusqu'à la grille qui se trouve complètement bloquée. Il faut aller la dégager et ratisser convenablement le sol, pendant que je fais le nécessaire par ici.

— Tout de même, les dahlias, grommela le jardinier, ce n'est pas Mademoiselle qui va les redresser et les lier.

— Non, j'arrangerai les plantes basses et je vous laisserai les dahlias pour cet après-midi.

Scayole expédia à l'autre extrémité, Catherine s'arma de ses instruments de jardinage et commença son travail. Parvenue aux massifs qui s'appuyaient contre le mur de la maison, elle les trouva plus bouleversés encore que les autres.

— Tiens, songea-t-elle, en sondant la terre molle, ce serait le moment de faire mon essai.

Un moment après, elle revenait de son laboratoire, portant dans une main un sceau d'eau et tenant dans l'autre une petite fiole.

Accroupie devant la plate-bande, elle aspergea abondamment les racines, puis tassa soigneusement la terre tout autour, et même, s'étant relevée, elle se débarrassa de ses sandales pour achever de la raffermir en la piétinant de ses pieds nus.

Tandis qu'elle se secouait et remettait ses sandales, elle aperçut Daniel Fresnay qui, très élégant dans son complet, contournait l'angle de la maison et venait vers elle.

— Oh ! s'exclama-t-elle, un peu honteuse de sa tenue.

Plongeant ses mains terreuses dans le seau d'eau, elle se mit à rire et lui cria par-dessus son épaule :

— Entrez dans le hall, voulez-vous?... Je vous rejoins tout de suite.

Lorsqu'il eut obéi à l'injonction, elle essuya en hâte ses mains mouillées à son tablier de jardinière qu'elle enleva avant de tapoter ses cheveux pour en atténuer le désordre.

Catherine était très émue. Son cœur battait fort en songeant à ce

qu'allait être pour elle la minute suivante... la minute décisive où elle engagerait sa vie. Daniel ne venait-il pas à son appel pour connaître sa réponse.

Elle entra à son tour. Le hall était une grande pièce dallée dans laquelle aboutissait à gauche l'escalier conduisant aux étages. Daniel attendait, debout. Il fit un pas en avant en voyant paraître la jeune fille.

Celle-ci avait fermé la porte derrière elle et s'avancé délibérément, les deux mains tendues, incapables de contenir plus longtemps l'élan qui la jetait vers lui.

— Daniel, dit-elle, j'ai réfléchi et j'accepte.

Une sorte de flambée lui montait au cerveau. Il allait bondir de joie, la presser contre lui, lui dire qu'il l'aimait... Elle vint plus près...

Mais alors, au lieu de la saisir, il recula brusquement et elle distingua soudain son visage contracté, l'instant l'avant dans l'ombre, maintenant en pleine lumière. Quoi, n'avait-il donc pas compris ? Catherine voulut s'approcher davantage ; il fit un geste, comme pour la repousser.

— Non, fit-il, l'air égaré, il ne faut pas... laissez-moi partir...

Ses paroles étaient hachées, ponctuées par ce geste qui la repoussait. Les yeux de Catherine s'élargirent d'étonnement.

— Qu'avez-vous donc?... murmura-t-elle, avançant encore.

Il fit cette fois un bond en arrière et poussa un guéridon entre elle et lui.

— Laissez-moi passer !... râla-t-il. Allez... allez vous soigner... Mais laissez-moi partir, vous dis-je !...

Il sembla hors de lui. Catherine, en un mouvement de recul, se trouva devant la haute glace d'un portemanteau et, ses yeux tombant sur cette glace, elle vit... Elle vit ses deux mains, les paumes en avant,

ses deux mains qu'elle avait tendues vers Daniel, au creux desquelles s'élargissait une double tache bleue.

Inlassablement il répétait, les lèvres blêmes :

— Partir... partir...

Catherine laissa retomber ses mains bleuies. Elle avait compris, maintenant et, complètement dégrisée, elle reculait du côté de l'escalier. Ainsi, c'était cela, ce grand amour !... Cet homme qui, basement, tremblait de peur devant elle et ne pensait qu'à éviter la contagion, c'était celui qui lui disait naguère : « La vie sans vous me serait désormais impossible ! » Celui qui prétendait ne vivre que par elle !...

Il y eut un fracas de meubles renversés. D'un geste fou, Daniel venait de faire rouler le guéridon pour gagner plus vite la porte.

Catherine, après l'avoir vu s'enfuir, s'était effondrée sur un divan et contemplait ses mains largement ouvertes sur ses genoux. Elle avait pour ainsi dire perdu la notion du temps et d'elle-même, quand un cri sourd la rappela à la réalité. En même temps, quelqu'un s'emparait de ses poignets, l'immobilisant. Puis, deux mains, s'appuyant contre les siennes, se mirent à les frictionner avec force ; une sorte de gémissement monta jusqu'à elle :

— Oh ! Catherine, Catherine !... Ne bougez pas, laissez-moi faire !...

Elle réalisa qu'Olivier, venu par l'escalier, était agenouillé devant elle et, avec une véritable frénésie, pratiquait sur elle le massage préconisé la veille par M. Brichot, comme la seule façon de lutter contre le « Mal Bleu ». Il était haletant, éperdu, et la maintenait pourtant énergiquement, quels que fussent ses efforts pour essayer de se dégager.

— Je vous en supplie, Catherine, ma Catherine, laissez-moi vous soigner, laissez-moi vous sauver... Je ne veux pas, je ne veux pas que vous mouriez !... Catherine, ma chérie, mon amour...

Elle cessa de lutter. Il avait arraché les sandales de toile et massait maintenant ses pieds qui, eux aussi, étaient teintés de bleu. Penchée vers lui, Catherine murmura :

— Pensez-vous à ce que vous risquez, Olivier ?

Il leva un visage bouleversé : — Il n'est pas pour moi de risque, hors celui de vous perdre, répliqua-t-il ardemment. Et s'il me fallait donner ma vie pour sauver la vôtre, je la donnerais avec joie. Oh ! Catherine, depuis hier, j'ai si peur pour vous... Je ne vis plus. Que m'importerait de vivre, si vous deviez mourir ?...

Ses yeux s'étaient empués de larmes et ses paroles montaient comme une litanie d'amour, d'un amour soudain libéré de toute réserve et de toute contrainte par la terreur de l'heure présente.

Croire !... avait dit un jour Catherine. Celui-ci ne mentait pas. Elle pouvait le croire, lui qui eût eu tout à gagner à sa mort.

— Vous m'aimez donc ? demanda-t-elle presque inconsciemment.

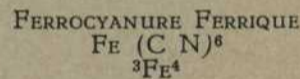
Il y eut sur le visage ravagé du jeune homme un véritable éclair de passion. Ah ! c'en était bien fini de la timidité.

— Si je vous aime ? cria-t-il. Je vous adore, je vous ai toujours adorée. Pour moi, vous êtes la seule femme au monde.

C'est contre ses lèvres qu'il appuyait à présent les mains de Catherine. Mais, quand il voulut recommencer les massages, elle les lui arracha avec un rire nerveux et courut chercher le tablier de jardinière qu'elle avait laissé sur le seuil.

De la large poche où s'entassaient divers outils, elle sortit une fiole vide qu'elle tendit au jeune homme ahuri.

— Regardez, lui dit-elle. Sur l'étiquette était tracée une formule chimique :



— Connaissez-vous cela, Olivier ? Il réfléchit un instant :

— Bleu de Prusse... murmura-t-il sans comprendre.

— Vous y êtes.

— Eh bien ?

— Eh bien, chimiste inconséquent, c'est une solution avec laquelle je viens d'imbiber les racines de mes hortensias pour essayer de les obliger à devenir bleus. Seulement, j'ai un peu trop tripoté la terre, ce qui m'a taché les pieds et les mains.

— Mon Dieu, que me dites-vous, Catherine ?

— La simple vérité, mon ami. Je ne sais pas si cette formule aura réussi à changer la couleur de mes hortensias, mais grâce à elle, du moins, mes yeux se seront ouverts, et je lui en suis infiniment reconnaissante.

— Ainsi, vous n'étiez pas en danger ?... Et moi qui vous ai dit...

— Ah ! ne le regrettez pas, je vous en prie, et ne vous avisez pas de revenir à la timidité. Si vous pouviez savoir combien je suis heureuse !... Il me semble que vous venez d'arracher à jamais de mon front une couronne d'épines.

... Trois semaines plus tard, Olivier et Catherine se mariaient simplement dans la petite église de Saint-Clair, le jour même où les journaux annonçaient le départ pour le Japon du peintre bien connu, Daniel Fresnay, dont les tableaux si vivement appréciés du grand public... etc... etc...

M. TOUCAS-MASSILLON



DANIELLE DARRIEUX

La Disparition d'Anthony Murray

(Suite de la page 7)

— Je ne peux pas imaginer pourquoi vous désirez ainsi nous faire perdre notre temps, dit-il sèchement.

L'affaire est simple : dès le moment où j'ai vu le corps, j'ai compris exactement comment la chose s'était produite. Ajourner l'enquête ! Vraiment, je n'ai rien vu d'aussi incroyable. Votre police n'a donc rien à faire ?

— Je suis tout à fait désolé de vous déranger, répliqua l'inspecteur poliment, mais voyez-vous, il y a encore un ou deux points à éclaircir avant que l'affaire ne soit définitivement réglée. Une fois que le jury a rendu son verdict, c'est définitif ; vous devez penser à cela.

Le docteur s'en retourna, après avoir jeté à O'Malley un regard plein de mépris.

Lorsque celui-ci se trouva dehors, il vit, non sans surprise, venir à lui la jeune fille ; elle paraissait un peu pâle, mais elle était calme.

— Vous reverrai-je avant la fin de l'enquête, Monsieur l'inspecteur ? demanda-t-elle. Il arrive des lettres tous les matins et vous pouvez les voir, naturellement ; un jeune homme de l'office de réception vient et les emporte, mais je les ouvre toujours la première.

— J'irai si je le puis, promit O'Malley ; je suis désolé de vous ennuier tout avec ce délai.

— Vous devez savoir si cela est nécessaire, répondit-elle. Nous n'avons rien à dire.

— Cela ne durera qu'une semaine, lui rappela O'Malley, je crains d'être bien mal vu de vous tous, surtout du docteur, mais quand on a une idée, vous savez !

Elle le regarda fixement :

— Je me demande quelle est la vôtre ?

— Vous verrez ça.

ESPIONNAGE

Avant la fin de la semaine, O'Malley eut la visite de miss Grey. Elle était un peu plus fardée que d'habitude, et elle avait fait un abondant usage de son bâton de rouge.

— Je voudrais savoir, Monsieur l'inspecteur, dit-elle aussitôt qu'il lui eut offert un siège, pour quelles raisons je suis espionnée ?

— Espionnée ? répéta-t-il ; par qui ?

— C'est ce que je me demande. Tout ce que je sais, c'est que deux fois, pendant ces trois derniers jours, j'ai dû renoncer à rendre visite à une amie, en découvrant qu'une personne suivait mes pas.

— Cela semble étrange, observa O'Malley ; mais si cette personne vous ennuie, pourquoi ne pas vous plaindre au premier policeman venu ?

— Etes-vous sûr que la police ne soit pas précisément responsable de ceci ? demanda-t-elle.

O'Malley la regarda avec des yeux pleins de la plus pure innocence et largement ouverts.

— Chère miss Grey, s'exclama-t-il, pourquoi voudriez-vous que la police soit spécialement intéressée par vos faits et gestes ?

— Je l'ignore, admit-elle, mais voilà les faits : où que j'aille, cet individu me suit, et deux fois j'ai dû renoncer à voir mes amis.

— Pourquoi changer vos projets, du fait que vous êtes servie ? demanda vivement O'Malley.

La jeune fille parut ébranlée un instant.

— Il n'y a aucune raison, je le sais, dit-elle ; mais je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires.

— Miss Grey, dit-il un peu plus gravement, je ne suppose pas que quelqu'un veuille se mêler de vos

affaires ; mais, d'autre part, vous devez vous rappeler que votre patron, bien que son suicide paraisse naturel vu l'état de ses finances, est mort dans des circonstances très particulières. Il avait la réputation d'être riche, et il n'a laissé que des dettes. Vous êtes la seule personne qui aurait pu éclaircir la situation et vous vous déclarez incapable de le faire.

— Mais comment le pourrais-je ? protesta-t-elle. Mr. Murray n'avait pas de livre de comptes ; comme il le disait lui-même, s'il avait tenu des livres, il aurait dû payer la taxe.

— Evidemment, acquiesça O'Malley ; eh bien ! je crains de ne pouvoir vous aider, miss Grey. Je vous conseillerai d'interroger la personne qui vous suit, si vous en êtes bien sûre, et de trouver pourquoi et pour qui elle agit ainsi ; rappelez-vous que M. Murray a de gros créanciers, il est possible que ceux-ci s'intéressent à vos mouvements.

Miss Grey prit congé sans obtenir satisfaction et l'inspecteur, aussitôt qu'elle fut partie, se renseigna sur la façon dont elle avait employé la journée précédente.

Le jour de l'audience arriva. Le jury entendit de nouveau miss Grey, Purvis et les domestiques ; le rapport du docteur suivit, presque mot par mot identique au précédent. Le juge cependant, au lieu de s'adresser aussitôt au jury, se référa aux papiers qu'il avait devant lui, et on put remarquer un changement assez net dans son attitude. Il fit un signe au gardien qui, au même instant, ouvrit la porte aux témoins.

— Le médecin de police Stevens ! appela-t-il.

Celui-ci s'avança. Le docteur Flynn, qui se trouvait placé au-dessous de lui, tressaillait légèrement et s'avança devant le tribunal. Le juge interrogea le témoin comme de coutume, puis il consulta de nouveau ses notes.

— Vous n'avez pas examiné le premier des corps du mort ? demanda-t-il.

— Non, Monsieur le juge, répondit le témoin ; en présence du certificat du docteur Flynn, qui avait été appelé, et qui était entièrement qualifié pour cela, je n'ai pas vu l'utilité de le faire.

— Pourtant, depuis la dernière audience, vous avez examiné le corps à la requête de la police ?

— Oui, Monsieur le juge.

— Dites-nous quelles sont vos conclusions ?

Le médecin hésita.

— J'admettrai la possibilité d'une erreur, Monsieur le juge, dit-il, mais je suis arrivé à la conclusion que la mort de la victime remonte à plusieurs jours avant la date fixée, et que cette mort est due à l'empoisonnement par la morphine. Le défunt était morphinomane, ceci est certain.

Il y eut une émotion parmi la Cour et les assistants : l'impression qu'une chose nouvelle et mystérieuse allait être subitement révélée se communiqua à tous les spectateurs.

— Et, en ce qui concerne le coup de revolver dans la tempe ? continua le juge.

— Je suppose que ce coup lui a été tiré dans la tête après sa mort.

LES COUPABLES

Le docteur Flynn était devenu livide. Miss Grey frottait nerveusement son visage avec son mouchoir ; les doigts tremblants de son autre main tenaient un flacon de sels.

— Votre rapport est vraiment surprenant, docteur, dit le juge gravement.

UNE MÈRE AVERTIE EN VAUT... MILLE !



Ne mettez pas en péril la santé de vos enfants en leur donnant des remèdes dont vous ne savez rien, sauf qu'ils ne "coûtent pas cher". En ce cas, CONSULTER LE MÉDECIN est plus qu'une PRÉCAUTION, c'est un devoir.

AU RESTE, toutes ces recommandations sont sans doute superflues — car quelle bonne maman canadienne se rendrait coupable d'une telle irréflexion ?

Quoi qu'il en soit, si vous avez recours au lait de magnésie — ce médicament si communément administré aux enfants — et, surtout, si le médecin vous a dit d'acheter du Lait de Magnésie Phillips, observez ce conseil à la lettre. Ne vous bornez pas à demander au pharmacien "du lait de magnésie" — précisez la marque Phillips.

Préparation classique, et qui a fait ses preuves, les médecins savent qu'elle con-

vient admirablement aux tout petits, et ils la recommandent depuis trois générations.

Bon nombre de bambins préfèrent le Phillips sous une forme nouvelle — de petits comprimés aromatisés à la menthe, qu'ils mâchent comme du bonbon. Chaque comprimé contient l'équivalent d'une cuillerée à thé du liquide Phillips, et le grand étui, tout comme le petit flacon de Lait de Magnésie Phillips liquide, ne coûte que 25¢.

Le véritable Lait de Magnésie Phillips est donc à la portée de toutes les bourses. C'est le choix des mamans averties.

Lait de Magnésie PHILLIPS



NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 Illustrations

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.



DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES
Problème No 370

Mme Zénon Renaud, 2026, rue Beaudry, Montréal, P. Q.; Mlle Simonne Péloquin, 117, rue Royale, Sorel, P. Q.; Mme Charles Roy, 283, rue Mercier, Saint-Jean, P. Q.; M. J.-E. Beaudry, 129, rue De Lanaudière, Joliette, P. Q.; Mlle Françoise Filteau, Neuville, comté de Portneuf, P. Q.; Mme E. Brunet, 2678, rue Orléans, Montréal, P. Q.; M. Lucien Serre, 1290, rue Beaubien Est, Montréal, P. Q.; Mme Charles Bouffard, 36, 5ième Avenue, Limoilou, Québec, P. Q.; Mme J. B. Lantagne, 88½, 2ième Avenue, Limoilou, Québec, P. Q.; Mlle Irène Fournier, 72, Côte Ste-Geneviève, Québec, P. Q.

Solution du problème No 371

P	E	T	A	L	E	V	V	I	G	N	O	N
E	P	I	N	E	M	I	S	L	O	I	R	E
A	D	I	M	A	H	A	L	E	B	L	I	T
R	E	A	R	A	D	I	E	U	L	L	E	R
D	I	L	I	I	N	N	V	A	L	C	E	
F	R	I	S	E	E	M	A	C	I	S		
C	E	C	O	T	E	R	A	D	I	S	E	
I	L	E	L	A	C	H	U	S	A	R	S	
S	E	L	E	C	A	B	Z	R	I	T		
O	V	I	N	C	I	D	R	E	F	A	N	E
I	R	E	P	E	T	O	I	R	E	T	T	E
R	E	M	S	A	G	E	S	L	E	L		
F	O	U	F	S	A	N	N	O	N	I		
S	A	R	R	A	U	N	L	O	T	I	O	N

LES MOTS CROISES DU "SAMÉDI" — Problème No 372

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____ Province _____
 Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Esprit familier, en Allemagne. — Langage corrompu.
- Volcan qui ensevelit Herculaneum. — Gros cordage qui maintient une grue.
- Inflammation de l'oreille. — Ferme. — Obstinée.
- Fleuve de Suède. — Une des îles Moluques. — Jupe de gaze, courte et flottante.
- Art de lancer. — Revenu annuel accordé aux services. — Terme du jeu de tennis.
- Voyelles identiques. — Aubes de la roue d'un moulin à eau. — Senior (abr.).
- Repose. — Lettres de limon.
- Perdit son activité. — Ridiculement fat et orgueilleux.
- Golfe de la mer de Chine. — Solennité religieuse.
- Cité légendaire bretonne. — Sorte de pic. — Article contracté.
- Dénué d'esprit. — Mesurés à l'aide d'un niveau. — Colère.
- Pour. — Faire des rots. — Tronc d'arbre.
- Faire glisser (mar.). — Lettre grecque. — Tient pour vrai.
- Étendue. — Laisse transuder un liquide.
- Fils ou fille, quel que soit l'âge. — Née après.

VERTICALEMENT

- Courber (fig.). — Rugine servant à enlever le tartre des dents.
- Genre de malvacées. — Argument composé d'une suite de propositions.
- Rameau jeune et flexible. — Partie opposée au tranchée. — Tambour.
- Se heurta. — Avoir un usage avantageux. — Mammifère ruminant.
- En forme d'œuf. — Celui qui présente quelqu'un dans un cercle. — Roue à gorge.
- Chemin de halage. — Membre d'un tribunal civil de l'ancienne Rome. — Qui indique l'espèce.
- Défense. — Cri des bacchantes.
- Écriture courante et rapide. — Oxyde de plomb.
- Bandes de fer. — Chance, hasard.
- Interjection. — Rendre mou. — Connu.
- Homme très avare. — Jeux que les Grecs célébraient tous les deux ans. — Militaire russe, né à Vilna.
- Action d'épier. — Espèce. — Ancien nom de l'Irlande.
- Emoussé, arrondi. — Patriarce. — Images peintes représentant la Vierge et les saints.
- Navigateurs. — Perpendiculaire à l'horizon.
- Qui n'est ni acide ni alcalin. — Appendice charnu.

— C'est le résultat de mon examen très attentif du corps, répondit ce dernier.

Le juge fit un signe de la main, et le témoin fut remplacé par un homme d'apparence soignée et assez élégamment vêtu.

Le juge se tourna vers lui :

— Votre nom est docteur Austin, je crois, médecin de l'hôpital Saint-Luc, à Enston ?

— Ce sont bien là, en effet, mon nom et ma profession.

A ce moment, le docteur Flynn tenta un effort pour se lever, mais un individu placé derrière lui le fit rapidement s'asseoir.

— Avez-vous vu le corps du mort ?

— Oui, monsieur le juge.

— Pouvez-vous l'identifier ?

— Parfaitement, c'est le corps de Raphaël Forbes, qui est mort dans un de mes services il y a eu mardi huit jours, intoxiqué par la morphine.

Le murmure des voix s'éleva si fortement dans la salle, que le juge d'instruction se vit obligé de rappeler à l'ordre les assistants, puis, se tournant vers le témoin, il lui dit en scandant à dessein ses mots :

— Pouvez-vous, d'une façon ou d'une autre, admettre que le corps d'un de vos malades qui serait mort dans votre hôpital, et enterré ensuite par vos services, puisse être retrouvé dans un hôtel meublé à Enston, muni de toutes les preuves d'une autre identité ?

— Ce fait ne pourrait être admis que grâce à l'existence d'une complicité extrêmement adroite, intelligente et expérimentée. Le corps de Forbes a quitté l'hôpital à deux heures, le jour convenu, et son cercueil était déposé dans la fosse avant trois heures.

— Vous savez, dit le juge, que la fosse a été creusée et que le cercueil ne contenait que des briques ?

— Je le sais.

Trois fois, le juge dut réclamer le silence. Puis, il se leva et d'une voix forte :

— Messieurs les jurés, dit-il, votre présence ici, comme vous pouvez le comprendre à présent, n'est due qu'à une affaire qu'une autre cour sera bientôt amenée à juger. Vous êtes déchargés du cas actuel et remerciés de vos services pendant deux ans. La suite du jugement en ce qui concerne le mort, ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil significatif devant lui, prendra place ailleurs.

Deux policemen s'avancèrent du fond de la salle. Il fallut une demi-douzaine d'hommes pour frayer un passage au docteur Flynn, à miss Grey et à Charles Purvis qui furent conduits dans le véhicule de la police qui les attendait dehors.

UN BEAU PLAN

Le sous-commissaire tint parole vis-à-vis d'O'Malley. Il lui offrit ce soir-là le meilleur dîner que son club pouvait lui fournir. Le premier verre de vin, il le but à la santé de son hôte.

— O'Malley, dit-il, le chef m'a chargé de vous faire sse compliments, vous avez rendu à Scotland Yard un remarquable service. Tous les journaux vous ont comblé de louanges ; pour nous, nous veillerons à ce que vous soyez dignement récompensé. Je ne connais pas les détails ; dites-moi en peu de mots comment vous êtes arrivé à ce résultat.

— Eh bien ! voilà : tout d'abord, je trouvais extraordinaire que le docteur Flynn ne mentionnât pas les

nombreuses traces d'injections répandues sur le corps du mort, et puis aussi, j'ai remarqué que le corps portait la marque de la piqûre que l'on fait dans les hôpitaux pour s'assurer que la mort est réellement survenue. Alors, toutes sortes de vagues soupçons m'ont envahi. En premier lieu, la façon dont la montre et la chaîne étaient restées bien en vue, de même que le linge, afin de prouver trop clairement son identité. Puis la disparition de tout son argent liquide, et le fait que le mort ne laissait que des dettes. Impossible de dénicher son livre de comptes, ce qui fait que j'ai dû parlementer longuement avec le directeur de la banque. Nous sommes arrivés à une solution établissant la position financière du défunt : il était riche autrefois, mais il a perdu la somme de cinquante mille livres dans une affaire de caoutchouc. A ce moment, il décida de se refaire une nouvelle situation, vous allez voir comment : dès qu'il en eut l'occasion, il mit l'argent qu'il recevait de côté et d'autre à son compte dans une banque à l'étranger, puis, comme il trouvait que cela n'allait pas assez vite, il tira de larges sommes de sa propre banque, en prétextant qu'il les avait perdues en jouant souvent aux courses.

« Pendant ce temps-là, bien entendu, il ne payait personne, et il était de toutes les spéculations où il pouvait obtenir quelques mois de crédit. De cette façon, il écoula la totalité de son actif et fit une réserve d'environ soixante-dix mille livres qu'il déposa aux Etats-Unis. Dès que j'en fus arrivé à ce point, j'écartai toute idée de suicide et je construisis une théorie personnelle, qui s'est trouvée être la vraie.

« Je fouillai dans le passé du docteur Flynn et je n'y vis rien de bon. Je me suis rendu à l'hôpital où j'ai découvert qu'un malade soigné par le docteur Austin était mort trois jours auparavant par suite d'intoxication due à la morphine, et qu'il avait été enterré au cimetière le plus proche. Quelques recherches encore et j'ai découvert que ce docteur Flynn se libérait depuis peu de quelques dettes criardes ; qu'il commandait du whisky par caisses, au lieu de le faire par bouteilles ; que deux hommes des pompes funèbres avec lesquels l'hôpital avait un contrat, avaient été enivrés pendant deux jours ; et que miss Grey partageait son temps entre l'achat d'un trousseau et des visites à Tilbury. J'en savais suffisamment. Anthony Murray s'était assuré le concours d'un docteur malhonnête et sans scrupules : il était tombé d'accord avec la tenancière de l'hôtel sur le chiffre de trois cents livres, et, d'après les plans prévus, tout devait merveilleusement réussir. Le succès était assuré.

— Et Mr. Murray ? demanda le sous-commissaire.

— Eh bien ! nous allons savoir ce qu'il est devenu dans quelques instants, répliqua O'Malley en fouillant dans la salle pleine de monde.

Un messenger officiel, précédé du directeur du club, s'avancait vers eux. O'Malley, s'excusant auprès de son chef, déchira l'enveloppe qui lui était tendue et renvoya le porteur.

— Anthony Murray a été arrêté cet après-midi à Tilbury, annonça-t-il ; lui et miss Grey devaient s'embarquer ce soir sur le Sumatra pour les îles océaniques.

— Pas de chance ! dit le commissaire avec indépendance, puis il jeta un coup d'œil sur son verre qui l'attendait.

GILBERT HOLLAND

(Traduit de l'anglais par Bruno Weiss)

(Suite de la page 23)

Il eut la bonne chance de trouver un abri dans une cabane au bord de la route, et depuis longtemps abandonnée. Il y passa le reste de la nuit.

Au petit jour, son vêtement étant à peu près sec, il se nettoya le mieux qu'il pût, puis se hâta de gagner la plus proche station du chemin de fer, où il prit son billet pour Paris.

Le soir, à huit heures, il rentrait chez lui, disant à sa concierge, pour expliquer son absence, qu'il venait de faire une partie de plaisir à Fontainebleau en compagnie de quelques amis.

Le lendemain matin, à neuf heures, il était reçu par Joseph Rabiot, à qui il venait rendre compte de la façon dont il avait exécuté ses ordres.

— Je suis arrivé là-bas le matin, dit-il, et grâce à l'itinéraire que vous m'aviez tracé, je n'eus pas à demander mon chemin.

Portant sous mon bras les objets devant servir à mon déguisement et des vivres pour deux jours, je gagnai les bois au-dessus de Grandval. Je pus même voir, en m'avançant un peu vers les vignes, la ferme et la mare avec sa bordure de vieux saules.

En parcourant le bois, cherchant surtout les taillis pour ne pas être vu, j'eus la bonne fortune de découvrir au milieu d'un épais fourré une sorte de fondrière près de laquelle j'établis mon campement.

La nuit venue, je sortis du bois, descendis le coteau par le chemin creux dont vous m'avez parlé et allai examiner le bord de la mare et choisir l'endroit où je devais me placer pour attendre la servante. Mais je ne savais pas encore si je pourrais agir la nuit suivante.

Cordier s'arrêta un instant pour reprendre haleine, car il parlait vite, comme un homme qui a hâte d'en finir.

Rabiot l'écoutait sans mot dire.

Le misérable continua :

— Le lendemain, dans la matinée, il y eut un orage, mais il ne tomba qu'un peu de pluie.

Toutefois le temps restait lourd, et bien que le ciel ne fût pas couvert, on voyait de gros nuages noirs annonçant un nouvel orage pour le soir.

Alors je me dis : la nuit sera sombre, c'est ce qu'il faut.

Je revêtis mon costume de mendiant avec perruque et fausse barbe, et j'allai me montrer à la ferme.

La fermière était avec deux servantes.

Tout se passa ainsi que vous me l'aviez annoncé.

La fermière comprit ce que je voulais, nous échangeâmes un regard et je m'éloignai aussitôt.

Ayant vu la vieille femme, j'étais sûr de ne pas me tromper dans le cas, peu probable, du reste, où la jeune servante irait au clos à la place de l'autre.

Je regagnai mon refuge où j'attendis la tombée de la nuit.

Je ne m'étais pas trompé, le ciel s'était entièrement couvert, et de plusieurs côtés le tonnerre grondait.

Un peu avant huit heures, j'étais près de la mare, caché derrière le tronc d'un saule.

La servante arriva et passa tout près de moi, suivant le sentier, comme c'était son habitude.

Bien que la nuit fût noire comme de l'encre, je la reconnus parfaitement.

Elle alla jusqu'au clos, et j'attendis qu'elle revint, prenant mes dispositions pour ne pas manquer mon coup.

Quand elle fut à deux pas de moi, je bondis sur elle. Elle n'eut que le temps de pousser un cri; d'un violent coup d'épaupe, je la fis tomber dans la mare.

Le misérable fut encore forcé de s'interrompre, la respiration lui manquant.

De grosses gouttes de sueur froide perlaient à son front, les yeux lui sortaient de la tête, et ses cheveux se hérissaient sur son crâne.

— Après ? demanda Rabiot.

— Après, continua Cordier d'une voix étranglée, elle se débattit un instant, puis je n'entendis plus rien. C'était fini.

— Enfin, vous avez réussi comme je m'y attendais, et nous voilà débarrassés de cette vieille. C'est bien.

Rabiot se leva, ouvrit un tiroir de son bureau et y prit quatre billets de mille francs, qu'il mit dans la main de son exécuteur en disant :

— Voilà la somme que je vous ai promise.

— Monsieur Rabiot me ferait plaisir en me donnant aussi les ap... non, mes honoraires du présent mois.

Rabiot répondit sèchement :

— Je vous remets aujourd'hui quatre mille francs comme c'était convenu; je m'en tiens là.

— C'est bien, monsieur Rabiot, c'est bien; je viendrai vous faire une petite visite la semaine prochaine.

Cordier fourra les billets dans sa poche et se retira.

Resté seul, Rabiot se mit à se promener de long en large dans son cabinet.

— Cela ne me donne pas encore les millions de M. Joramie, se disait-il; mais, du moins, on ne peut plus me les enlever.

Maintenant, le comte de Soleure peut chercher tant qu'il voudra sa légataire universelle.

Ah! ah! cet Henri Cordier est un garçon précieux; décidément, j'ai bien manœuvré en en faisant mon homme.

Je vais donc enfin pouvoir dormir tranquille.

Tout s'est passé ainsi que je l'avais prévu.

On ne saura jamais...

La nuit était si noire!...

La pauvre vieille a fait un faux pas, est tombée dans la mare et s'y est noyée.

C'est tout simple.

La chose causera un peu d'émotion dans le pays, puis on enterrera Beau-Soupir et tout sera dit.

Nous verrons plus tard s'il n'y aura pas moyen de prouver que Beau-Soupir n'était autre que Claire Guérin.

C'est égal, voilà une bonne besogne de faite et demain ou après-demain, comme c'est convenu, je recevrai une lettre de Gervaise.

Deux jours, trois jours, quatre jours se passèrent sans que Rabiot reçût la lettre de la fermière.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demandait-il.

Il n'était pas précisément inquiet, mais singulièrement étonné.

Il attendit encore quatre jours.

Toujours pas de lettre de Gervaise.

Cela devenait sérieux.

— Pourtant, pourtant... pensait Rabiot.

Et comme ce gremlin ne manquait pas d'intelligence, il soupçonna la vérité.

Si Gervaise ne lui avait pas écrit, c'est que, pour une cause ou pour une autre, elle n'avait pu le faire.

On pouvait avoir découvert que la vieille servante avait été jetée dans la mare. Dans ce cas, la fermière s'était bien gardée d'écrire, dans la crainte que sa lettre ne fût saisie à la poste.

— Diable, diable ! grommelait Rabiot en se pinçant fortement le nez.

Et il sentait de petits frissons couvrir sur son épiderme.

— L'imbécile aura été vu ! s'écria-t-il en parlant de son complice.



"Je ne vivais que
onze mois par an..."

Pauvre Claire!... Elle ne goûtait vraiment le plaisir de vivre que onze mois par année. Une trentaine de jours utiles supprimés de son existence, tous les ans, parce qu'elle croyait qu'il fallait éviter tout travail et toute sortie pendant la menstruation, sous peine des plus pénibles souffrances.

Et voici, précisément à la date fatale, ce qui sera la plus joyeuse réunion de skieurs de la saison... Luce, heureusement, est au courant et sait comment aider son amie. "Le Midol", lui dit-elle, "est la clef du problème. Je n'ai jamais à garder la chambre — fais comme moi!"

"C'est au Midol, et à tes bons conseils, que je suis redevable d'un inoubliable après-midi!" lui dit Claire le lendemain. "Désormais, je serai de toutes les fêtes — et je prolonge mon calendrier d'un grand mois de journées heureuses et normales."



Des milliers de femmes (et vous êtes peut-être de celles-là) croient encore qu'il est aussi naturel et inévitable de souffrir pendant la menstruation que l'est ce processus lui-même. D'autre part, nombre de médecins affirment que la plupart de ces douleurs peuvent être soulagées. Le Midol en est la preuve, car — sauf si quelque affection organique exige les soins d'un médecin ou d'un chirurgien — la plupart de celles qui ont essayé le Midol ont constaté qu'il calme rapidement la douleur et, surtout, qu'il permet de vivre normalement, activement, pendant cette période qui, jadis, était synonyme de souffrance et de repos forcé. Tel est l'objectif particulier du Midol. Il agit promptement. Quelques comprimés, règle générale, font traverser sans ennui la journée la plus redoutée. En commodos petits étuis d'aluminium — dans toutes les pharmacies.

Envoi gratuit et franco d'un étui d'essai de MIDOL, par la
GENERAL DRUG CO., Service C-29, WINDSOR, ONTARIO
sur réception de votre nom et de votre adresse.

MIDOL



FABRICATION CANADIENNE

COUPON D'ABONNEMENT "Le Samedi"

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au Samedi.

Nom _____

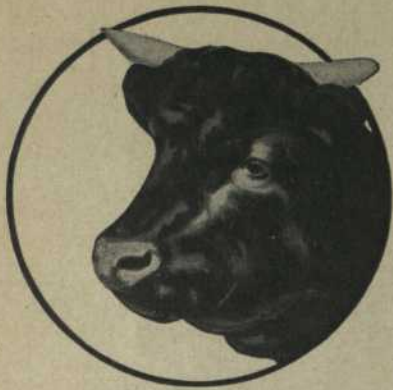
Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____



POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.



LA FORCE même du Boeuf

Augmentera votre
vigueur et vitalité
avec

38-13F

BOVRIL

Ne Souffrez Plus



Traitement Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

BUREAU

Jeu et Samedi de 2 h. à 5 h. p.m

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353

Place d'Armes

5941 Avenue Delorimier

Montréal, P.Q.

Rabiot, si tranquille quelques jours auparavant, se trouvait maintenant mal à son aise.

Mettant les choses au pis, il pouvait supposer que Parizot et sa femme avaient été arrêtés; mais, bien sûr, ils ne diraient rien; il avait confiance en eux.

Malgré tous ses raisonnements, Rabiot était en proie à une horrible inquiétude.

Le neuvième jour, l'heure du facteur passée, et ne voulant pas rester un jour de plus dans une incertitude qui le tuait, il se rendit à la gare d'Orléans et prit le train express pour Blois.

Arrivé dans cette ville, prudent comme tous les coquins, il descendit à l'hôtel sous un nom d'emprunt, et, après avoir dîné, sous le prétexte de consulter les annonces au sujet d'un château et de ses dépendances à vendre, il demanda qu'on lui apportât dans sa chambre les journaux de la localité depuis le commencement du mois.

Il tenait à savoir ce qui se passait avant de s'aventurer du côté de Grandval.

Empressé à être agréable à un homme qui parlait d'acheter un château, le garçon eut bientôt encombré la table de Rabiot d'une brassée de journaux.

Le cousin des Parizot n'eut pas à chercher longtemps: le troisième journal qu'il ouvrit, vieux de huit jours, lui apprit à peu près tout ce qu'il voulait savoir.

Toutefois, il lut avec soin les autres journaux afin de se renseigner exactement sur la marche de l'affaire appelée le crime de Grandval.

— Parbleu, murmura-t-il, je le crois bien que la jeune servante ne peut rien dire, n'a rien à dire, puisqu'elle ne sait rien.

Allons, une fois de plus la justice n'y voit pas plus loin que le bout du nez de l'honorable juge d'instruction qui la représente dans cette bonne ville de Blois, où le dernier des Valois a fait assassiner son cher cousin, le duc de Guise.

Maintenant, je comprends pourquoi Gervaise ne m'a pas écrit. Hé, hé, elle est prudente, la cousine Parizot.

Il m'est parfaitement égal qu'on veuille voir dans la servante une complice du faux mendiant; mais, n'importe, j'aurais préféré que la mort de la vieille eût été mise sur le compte d'un accident.

Il avait bien besoin de la pousser si fort, cet animal de Cordier!

Joseph Rabiot se déshabilla, se mit au lit, souffla sa bougie et ne tarda pas à ronfler.

Depuis six jours qu'il avait été affreusement tourmenté, la nuit, de sommeil. Aussi dormit-il paisiblement jusqu'au jour, comme s'il eût la conscience tranquille de l'honnête homme.

Le soir, vers six heures, il arriva à la ferme de Grandval.

Comme il avait eu soin d'annoncer qu'il reviendrait prochainement, sa présence à la ferme n'étonna point les domestiques.

— Ah! mon cousin! s'écria Gervaise.

— Vous n'avez rien à m'apprendre, cousine, je sais tout.

— Quel malheur!

— Oui, c'est affreux!

On ne pouvait dire autre chose devant les garçons.

Après le souper, dans la chambre de Gervaise, bien close, on causa.

— Cousin, pensez-vous que Denise sera condamnée? demanda la fermière.

— Heu, heu, on ne sort pas facilement des mains des hommes de justice.

— Pourtant, on ne pourra pas prouver...

— Sans doute, mais il y a l'or et les bijoux trouvés dans la malle. Ça, voyez-vous, cousine, c'est ce qu'il y a de plus mauvais pour la servante.

— Alors, elle sera condamnée?

— Je le crois.

— Et après on ne parlera plus de cette affaire?

— Ce sera fini.

Gervaise poussa un soupir de soulagement.

Soudain, se sentant reprise par une certaine terreur, elle demanda à voix basse:

— A quoi pourra-t-elle être condamnée?

— A mort, parbleu, fit Parizot.

Gervaise sursauta.

— Oh! non, murmura-t-elle, ce n'est pas possible!

— Oui, appuya Rabiot, on lui accordera le bénéfice des circonstances atténuantes.

— Vous croyez, cousin?

— J'en suis sûr.

— Alors, elle aura.

— Les travaux forcés.

— A perpétuité?

— Oui, et on l'enverra à la Nouvelle-Calédonie.

Gervaise laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Maintenant, cousin Rabiot, dit Parizot, parlons d'autre chose.

Nous savons aujourd'hui où Claire Guérin a mis son enfant au monde.

— Ah!

— C'était une fille; elle est née à l'hôpital de Poitiers.

— Comment avez-vous appris cela?

— Le vieux médecin amené à Ninville par les magistrats pour examiner le corps de la noyée a été dans le temps médecin à l'hôpital de Poitiers; c'est précisément lui qui avait soigné Claire Guérin avant et après son accouchement, et il a reconnu son ancienne malade.

— Malheur! exclama Rabiot, mais alors on sait que Beau-Soupir était Claire Guérin!

— Point du tout, cousin: à l'hôpital de Poitiers, comme ici, elle n'a jamais voulu se faire connaître; de sorte que le médecin n'a pu dire son nom.

— Ah! je respire; sachez-le, si le nom de Claire Guérin était connu, maintenant que les magistrats ont constaté qu'elle a été jetée dans la mare, nous aurions tout à craindre.

Depuis quelque temps déjà, les journaux de Paris et probablement aussi beaucoup de journaux de province publient des annonces demandant à qui pourra les fournir des renseignements sur la nommée Claire Guérin, née à Bourgvoin (Charente-Inférieure), disparue depuis 1878.

Mais revenons au médecin: Qu'a-t-il dit au sujet de l'enfant?

— D'abord que c'était une petite fille, ensuite qu'elle était parfaitement constituée, bien portante et ne demandait qu'à vivre.

Il a ajouté que la mère, très malade, ne pouvant nourrir son enfant, la petite avait été envoyée en nourrice par les soins de l'Assistance publique.

— Après?

— C'est tout, cousin Rabiot; le médecin n'a pu dire si la fille de Claire Guérin était vivante ou morte; mais, selon lui, elle doit exister.

Rabiot, dont le front s'était subitement rembruni, fit une assez laide grimace.

— Voilà, cousin, reprit Gervaise, et il pourrait bien arriver que nous ayons tôt ou tard la fille de Claire Guérin sur les bras.

— Le médecin peut se tromper.

— C'est vrai.

— Dans tous les cas, fit Parizot, nous ne savons pas.

— Et, ajouta Gervaise, rien ne nous dit que le médecin n'a pas raison en pensant que la fille existe.

Rabiot se grattait rageusement l'oreille.

— Cousin, à quoi pensez-vous? demanda Gervaise.

— A quoi voulez-vous que je pense, si ce n'est à ce nouveau caillou qui nous tombe dans les jambes!

— Mieux vaut le recevoir dans les jambes que sur la tête, dit Parizot.

— Il me semble, reprit Gervaise, qu'il est bon de savoir le plus tôt possible...

— Certainement, qu'il faut savoir, fit Rabiot d'une voix sourde.

— Je ne vois qu'un moyen.

— Quel est-il?

— Il faut aller à Poitiers.

— Parbleu, c'est forcé.

— Et c'est vous, cousin Rabiot, qui devez y aller.

— J'y serai demain soir.

— On ne refusera certainement pas de vous donner des renseignements.

— Je le crois.

— Et vous apprendrez de bonne source si la fille de Claire Guérin est morte ou vivante.

— Si elle est morte, — et il faut l'espérer, — nous serons tranquilles, dit le fermier.

— Si elle n'est pas morte... commença Gervaise.

— Eh bien, cousine?

— Vous saurez prendre des mesures pour que nous n'ayons rien à craindre d'elle.

Gervaise avait prononcé ces paroles, grosses de menace, sans la moindre hésitation.

En quelques jours, son cœur était devenu de marbre.

L'idée d'un nouveau meurtre ne l'épouvantait pas.

— Sans doute, répondit Rabiot d'une voix brève.

— C'est une nécessité, grommela le fermier.

Rabiot reprit:

— Il faudra d'abord savoir où elle est.

— On vous le dira, fit Gervaise.

— Hé, je n'en sais rien.

Vous ignorez peut-être que les administrations des hospices ne veillent sur les enfants perdus ou abandonnés que jusqu'à l'âge de vingt et un ans; ils sont comme en tutelle jusqu'à leur majorité. Alors, pouvant travailler, mis en état de gagner leur vie, ils deviennent absolument libres de faire ce qu'ils veulent, d'aller où il leur plaît; l'Assistance publique a cessé de s'occuper d'eux.

Or, depuis la naissance de la fille de Claire Guérin, qu'elle a évidemment abandonnée pour une cause quelconque, bien des choses se sont passées.

En admettant que la fille de Claire Guérin ait vécu, l'administration ne s'occupe plus d'elle depuis l'année 1900.

Si elle a quitté le pays où elle demeurerait alors, et qu'on ne sache point où elle est allée, il sera bien difficile, sinon impossible, de la retrouver.

— A quoi songe donc l'Assistance publique? dit naïvement Parizot.

— Quelle imprévoyance! ajouta sa femme.

Comme Rabiot, Gervaise et son mari avaient perdu le sens moral.

Le cousin continua:

— N'ayant pas de famille, n'étant retenue par rien, la fille de Claire Guérin a pu quitter la France.

Qui sait? peut-être est-elle en Amérique.

Comme vous le voyez, nous nous trouvons en face d'une difficulté sérieuse.

Mais, comme nous le disions tout à l'heure, il faut savoir.

Ce qui me rassure, c'est que la fille de la maîtresse de M. Joramie ne connaît pas le nom de sa mère.

(Lire la suite page 30)



A son anniversaire, offrez-lui
le cadeau par excellence

LES TROIS GRANDS
MAGAZINES

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

Si vous avez l'intention de lui offrir
à sa fête un cadeau de cinq dollars,
envoyez-nous cette somme et nous
lui adresserons régulièrement ces
trois magazines. Remplissez tout
simplement le coupon ci-dessous.

Cette offre exceptionnelle de \$5.00
est pour le Canada seulement

COUPON D'ABONNEMENT
POUR ANIVERSAIRES

Poirier, Bessette & Cie, Limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P. Q.

Ci-joint \$5.00, prix d'un abonnement
d'une année à vos trois grands magazines :
Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film,
que vous voudrez bien faire parvenir à la
personne suivante :

Nom

Adresse

Ville Prov.

Envoi de

Adresse

Ville Prov.

Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'École Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

**CELERI AUX PETITS POIS
ET AUX CAROTTES**

Faire cuire dans l'eau bouillante
salée des branches de céleri de trois
pouces de longueur. Déposer sur
chaque branche des petits pois verts
et des filets de carottes cuites. Arro-
ser de beurre fondu et garnir de
persil.

PETITS FOURS

Découper de formes variées du gâ-
teau à l'épaisseur d'un pouce. Garnir
tous les côtés de crème au beurre,
rouler dans des amandes râpées ou
de la noix de coco. Décorer le des-
sus à l'aide d'une douille.

PATE MI-FEUILLETEE

2 tasse de farine à pâtisserie
¼ tasse de beurre
½ cuil. à thé de sel
½ tasse d'eau glacée

Mêler ¼ de tasse de beurre avec la
farine et le sel. Ajouter l'eau glacée
par petite quantité, juste assez pour
faire une pâte qui ne colle ni au bol
ni aux doigts. Etendre la pâte à
l'épaisseur de ¼ de pouce. Couvrir
la pâte avec ¼ de tasse de beurre
coupé en petits morceaux. Plier la
pâte en 3, lui faire faire ½ tour.
Etendre de nouveau. Couvrir avec le
reste du beurre. Replier la pâte.
Etendre de nouveau et plier en trois.
Laisser reposer avant de l'employer.

TARTE AU SUIF

Etendre de la pâte mi-feuilletée et
en couvrir une assiette à tarte en
laissant dépasser un peu les bords
de la tarte. Garnir avec 1 tasse de
sucre d'érable et ½ tasse de suif.
Si l'on n'a pas de sucre d'érable, on
peut employer de la cassonade. Met-
tre au four à une chaleur de 500°.
Quand la pâte est dorée, diminuer la
chaleur jusqu'à 400°. Servir chaud.

FUDGE ROULE

2 carrés de chocolat
2 tasses de sucre
¾ tasse de crème
1 cuillerée à thé de vanille
¼ cuil. à thé de crème de tartre
1 pincée de sel

Fondre le chocolat à la vapeur, ajou-
ter le sucre, la crème, amener au
point d'ébullition et cuire jusqu'à
234°. Déposer sur un grand plat hu-
mecté d'eau froide, travailler com-
me le fondant. Etendre à l'épaisseur
d'un quart de pouce, déposer par-
dessus une épaisseur égale de pâte de
guimauve et rouler. Passer dans des
amandes râpées, laisser reposer et
découper en rondelles.

**GATEAU AUX POMMES
SHORT-CAKE**

2 tasses de farine
4 c. à thé de poudre à pâte
½ cuil. à thé de sel
¼ tasse de beurre
¾ tasse de lait

Tamiser dans un bol farine, poudre à
pâte et sel. Bien mêler à l'aide d'un
petit appareil spécial le beurre à ce
premier mélange, comme on fait pour
la pâte brisée. Ajouter alors le lait
tout à la fois, travaillant rapidement.
Déposer sur planche farinée, mani-
pulant la pâte très légèrement pour
ne pas la durcir. Prendre deux as-
siettes à gâteaux bien beurrées et les
couvrir avec la pâte étendue avec la
main. Cuire à four chaud (450°)
pendant 10 à 12 minutes. Démouler,
refroidir et garnir de pommes et de
crème fouettée.

Cuisson des pommes

Faire un sirop avec 2 tasses de sucre
et 2 tasses d'eau. Au premier bouil-
lon, y faire cuire les pommes taillées
en rondelles d'un demi-pouce, les
faire refroidir et en garnir la ron-
delle de pâte. Recouvrir de l'autre
rondelle et garnir le dessus de pom-
mes cuites et de crème fouettée, su-
crée et vanillée.

LES RECETTES CHOISIES DU "SAMEDI"

MAYONNAISE A L'HUILE

1 jaune d'œuf
2 cuillerées à table de vinaigre ou de jus de citron
¾ de tasse d'huile d'olive
½ cuillerée à thé de moutarde
½ cuillerée à thé de sucre en poudre
½ cuillerée à thé de sel

Placer dans un bol à fond rond les ingrédients secs ; ajouter le jaune
d'œuf et bien mélanger. Verser l'huile goutte à goutte au début, en
brassant le mélange avec un mousoir ou une fourchette d'argent. Après
avoir mis environ un quart de tasse d'huile, ajouter un peu de vinaigre
ou de jus de citron. Continuer ainsi, alternant huile et vinaigre, jusqu'à
épuisement de l'huile. Mettre en bocal et conserver dans un endroit
frais mais non au frigidaire. Si la mayonnaise se sépare, la reprendre
avec un jaune d'œuf, et procéder comme au début.

Nouvelles
pastilles au
MENTHOL
Beech-Nut
CONTRE
LA TOUX

5¢
Doux
Soulage-
ment de la
Toux en 6 Secondes!

Dès qu'elles commencent à se dissoudre, les
NOUVELLES Pastilles au MENTHOL Beech-
Nut contre la Toux soulagent l'inflammation
de la gorge et calment l'irritation. Essayez ces
nouvelles pastilles au MENTHOL contre la toux
et contrôlez cette toux, elles aideront à garder
votre gorge fraîche, nette et saine.

Faites par les fabricants des
Fameuses Pastilles NOIRES Beech-Nut contre la Toux.

**Oui, M'sieu—
Je sucre ma
souple ou mes
céréales avec du
Sirop
BEE HIVE**

ESSAYEZ-LE DEMAIN

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps.
Abonnez vos parents et amis aux
3 grands magazines : Le Samedi,
La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

(Suite de la page 28)

Si je ne parviens pas à la retrouver, l'exécuteur testamentaire et le notaire seront encore plus embarrassés que moi pour savoir ce qu'elle est devenue.

Nous seuls aujourd'hui savons que Claire Guérin n'est plus. Elle est en terre et sa tombe garde le secret du passé.

Que nous retrouvions ou non la fille abandonnée, les millions de M. Joramie sont à nous, car jamais, assurément, la fille de Claire Guérin ne saura qu'elle a droit à l'héritage.

Si nous devons attendre dix ans, comme le veut le testament, et bien, nous attendrons.

— Vivre pauvre et se tuer au travail pendant dix ans à côté de tant de millions, c'est dur ! fit la fermière.

— Cousine Gervaise, je vous répondrai par ce proverbe : « Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. »

Sur ces sages paroles, — Joseph Rabiot était capable de tout, — les trois associés se séparèrent.

L'heure de se livrer au repos était venue.

Après avoir déjeuné de bonne heure, le lendemain, Rabiot prit congé des époux Parizot et se rendit à pied à Courmont où il trouva une voiture publique qui le conduisit à Blois.

Le soir, vers six heures, il arrivait à Poitiers.

Comme il était un peu tard pour songer à faire une première démarche, remettant ses visites au lendemain, Rabiot se dit que ce qu'il avait de mieux à faire pour le moment, était de dîner copieusement, attendu qu'il se sentait grand appétit, et ensuite d'aller se mettre dans un bon lit.

La situation était grave, et il importait de ne rien donner au hasard.

Il ne fallait pas éveiller les soupçons par des questions trop pressantes et surtout ne pas prononcer le nom de Claire Guérin, car il commençait à se faire un certain bruit autour de ce nom, par suite des annonces que faisait faire le comte de Solesme.

Or, pour ne pas commettre d'imprudences, Rabiot avait besoin de tout sang-froid, de toute sa présence d'esprit.

Une bonne nuit ne pouvait manquer de lui donner tout cela.

XXXII

VIRGINIE-URSULE

JOSEPH RABIOT se leva de bonne heure.

Après avoir longuement réfléchi, appuyé au balcon de sa fenêtre, il s'habilla et sortit.

Il avait pensé que, tout d'abord, il devait se présenter à l'hôpital où Claire Guérin avait mis son enfant au monde. Là, sans doute, on lui apprendrait quel nom on avait donné à la petite fille, celui de sa mère n'étant pas connu.

A neuf heures, il se faisait ouvrir la porte de l'hôpital et demandait hardiment à parler à M. le directeur.

On le fit attendre un instant dans un parloir, puis on vint le chercher pour le conduire dans le cabinet du directeur.

Il se trouva en présence d'un homme grave, décoré de la Légion d'honneur, qui lui demanda :

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

Rabiot, prenant un air honnête, répondit :

— Monsieur le directeur, je me nomme Antoine Broussard et suis propriétaire à Blois, où j'ai l'honneur de connaître, — je puis même dire qu'il est mon ami, — le docteur Barré, qui a été autrefois, dans sa

jeunesse, médecin à l'hôpital de Poitiers.

— C'est très bien, monsieur; que désirez-vous ?

— Être renseigné au sujet d'une petite fille, — aujourd'hui une femme déjà âgée, — née à l'hôpital et dont la mère, n'ayant pu dire qui elle était, était restée inconnue.

— Puis-je vous demander pourquoi vous voulez avoir des renseignements ?

— C'est dans l'intérêt de la personne, monsieur, ayant l'intention de lui venir en aide dans le cas, toutefois, où elle ne serait pas dans une situation heureuse.

— Voilà une excellente intention; mais je ne crois pas que vous puissiez être renseigné ici.

— L'enfant étant né à l'hôpital, j'ai pensé qu'on pourrait me dire le nom qui lui a été donné.

— On doit, en effet, le trouver sur nos livres; mais vous seriez plus sûr en consultant les registres de l'état civil de la mairie de Poitiers.

— C'est que je ne connais ni le mois, ni la date de la naissance.

Je sais seulement que la petite fille est née dans le courant de l'année 1878.

— Les recherches ne peuvent être difficiles à faire. Est-ce qu'il s'agit d'une enfant abandonnée ?

— Oui, monsieur, et j'en ignore la cause. J'ai connu la mère, qui est morte dernièrement; mais la pauvre femme, sans être folle, ne jouissait pas, cependant, de toutes ses facultés intellectuelles.

Elle avait complètement perdu la mémoire, de sorte qu'elle ne se rappela jamais ni son nom ni de quel pays elle était.

D'après le docteur Barré, qui l'a soignée ici même, l'affaiblissement de son cerveau aurait été la conséquence d'une maladie de plusieurs mois qui a suivi la naissance de son enfant, et c'est probablement pour cela que l'hospice a cru devoir se charger de la petite fille.

Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur, j'ai beaucoup connu cette pauvre femme, et aujourd'hui qu'elle n'est plus, je m'intéresse vivement au sort de son enfant.

— Eh bien, monsieur, vous aurez à l'hôpital les renseignements qu'on pourra vous donner.

Le directeur écrivit quelques lignes sur un carré de papier, qu'il mit dans la main du faux Broussard, puis agita le cordon d'une sonnette.

Un domestique parut. — Conduisez monsieur au bureau de l'économat, dit le directeur.

Il n'eut qu'à remettre son papier à un employé. Celui-ci, sans rien dire, prit un registre sur lequel il se mit à chercher.

Ce travail ne dura pas moins de vingt minutes. Enfin, avec une satisfaction visible, l'employé dit :

— Voilà, j'ai trouvé.

L'enfant, une petite fille, est née le 10 octobre 1878. Père et mère inconnus. On lui a donné les noms de Virginie-Ursule. Moralement abandonnée, l'Assistance publique s'en est chargée.

Rabiot avait écrit sur son carnet.

Il remercia l'employé de sa complaisance et se retira pour se rendre immédiatement à l'hospice, au bureau de l'Assistance.

Nous savons par le récit de Claire Guérin que lorsqu'elle s'était présentée à ce même bureau réclamant son enfant, elle avait eu affaire à un vieillard à cheveux blancs et portant lunettes. Ce vieil homme, après avoir consulté son livre, avait dit à la pauvre mère, d'un ton brusque :

« Votre fille est morte ! »

Et cependant Virginie-Ursule existait.

Pourquoi ce vieillard, chargé de répondre à tout le monde avec bienveillance, avait-il porté ce coup terrible au cœur d'une mère ?

S'était-il trompé en prenant un autre enfant pour celui dont on lui parlait, ou bien avait-il, tout simplement, voulu se débarrasser de cette mère qui réclamait son enfant ?

Voilà ce que nous ne saurions dire.

Mais qu'il y eût une faute d'attention ou une intention quelconque, toujours est-il que Claire Guérin avait été condamnée à pleurer sa chère petite fille pendant de longues années, et qu'elle était morte sans savoir qu'on l'avait trompée.

Nous n'avons pas à rechercher ici toutes les conséquences fatales d'une erreur; disons cependant que si Claire Guérin avait su que sa fille existait, elle ne serait pas restée pendant plus de quarante ans à la ferme de Grandval et n'aurait pas été victime de la cupidité des cousins de M. Joramie.

Plus heureux que Claire Guérin, Joseph Rabiot trouva un homme affable, plein de courtoisie, qui se mit immédiatement en devoir de le renseigner aussi exactement et aussi complètement que cela lui était possible.

La petite Virginie-Ursule avait été confiée à une nourrice demeurant à Vezeray, commune du département de Saône-et-Loire, à quelques kilomètres d'Autun.

L'enfant avait trouvé dans sa nourrice une seconde mère; aussi, celle-ci déclara-t-elle, quand la petite fut servée, qu'elle la garderait aussi longtemps qu'on voudrait la lui laisser.

Dès l'âge de cinq ans, Virginie-Ursule fut envoyée à l'école du village.

Très intelligente, elle apprenait bien et se faisait particulièrement remarquer par sa bonne conduite, sa douceur, sa docilité, son assiduité et son amour du travail.

Elle avait douze ans et venait de faire sa première communion, lorsque le mari de la nourrice mourut.

Celle-ci restait veuve avec trois enfants, sans compter Virginie-Ursule.

N'ayant plus les quatre francs par jour que lui apportait son mari, excellent ouvrier terrassier, elle se trouva dans la gêne et fut forcée de mettre en condition sa fille ainée ainsi que Virginie-Ursule, les soeurs de lait.

Virginie-Ursule fut placée comme petite servante chez un riche vigneron de la commune.

Tous ces renseignements et ceux qui vont suivre résultaient des pièces, rapports, certificats annexés au dossier qui concernait la petite fille de l'hospice.

L'employé, prolix par nature, et visant à l'orateur, prenait plaisir à prouver qu'il savait parler, d'abord ensuite que l'administration remplissait consciencieusement ses devoirs de tutrice.

Continuant à examiner les pièces du dossier, il poursuivit :

— Ses maîtres furent très contents d'elle; la connaissant depuis son enfance, ils la traitaient avec bonté; ils lui confiaient la garde de leur maison et de leurs enfants, la faisaient couder et ne l'emmenaient à la vigne que lorsque le travail pressait.

Du reste, la jeune fille faisait tout ce qu'elle pouvait pour leur être agréable et travaillait autant que le lui permettaient ses forces.

Après être restée six ans dans cette maison, trouvant sans doute que les travaux de la campagne étaient au-dessus de ses forces, elle se plaça elle-même chez un bourgeois d'une commune voisine de Vezeray, où elle ne resta que trois ans.

Elle avait alors atteint sa majorité et les renseignements fournis à l'administration cessaient à partir de cette époque.

Cependant, en remettant en ordre les différentes pièces du dossier de la jeune fille, l'employé trouva une lettre signée Virginie-Ursule, évidemment écrite par elle et ainsi datée :

« Nevers, 6 août 1905. »

Dans cette lettre, Virginie-Ursule disait qu'ayant l'intention de se marier prochainement, elle priait qu'on voulût bien lui envoyer son acte de naissance à La Charité, bureau restant.

A cet effet, elle joignait à sa lettre deux francs cinquante centimes en timbres-poste.

En tête de la lettre, en marge, on avait écrit au crayon bleu : « Extrait de l'acte de naissance expédié à Virginie-Ursule le 10 août 1905. »

Depuis cette époque, plus rien. Virginie-Ursule s'était-elle mariée ? Qu'était-elle devenue ?

Cela, on ne pouvait le dire à Joseph Rabiot, puisque l'administration elle-même l'ignorait.

Du reste, la lettre de la jeune fille se présentait un peu comme une énigme.

Bien que datée de Nevers, elle ne disait point que celle qui l'avait écrite habitât cette ville; elle semblait indiquer à La Charité, autre ville du département de la Nièvre, à peu de distance de Nevers. Et encore cela paraissait douteux, la jeune fille ayant demandé qu'on lui adressât l'extrait de son acte de naissance bureau restant.

Pourquoi n'avait-elle pas donné son adresse ?

Sans doute, elle avait eu ses raisons.

Joseph Rabiot dut se contenter des renseignements qu'on venait de lui donner.

Il ne fut ni étonné, ni désappointé de ce qu'on ne pouvait lui dire ce qu'était devenue la fille de Claire Guérin.

Il l'avait prévu et s'y attendait.

NOS VEDETTES DE LA RADIO

NOUS inaugurerons, dans LE SAMEDI de la semaine prochaine, une nouvelle série d'articles sur nos artistes de la radio, aussi bien ceux de Montréal que de Québec. Ces articles, présentés sous forme d'entrevues, illustrés de photos, sauront intéresser tous nos lecteurs et lectrices. Passez le mot à vos amis !

Dans tous les cas, bien que les renseignements s'arrêtassent au mois d'août 1905, Rabiot avait tout lieu de croire, maintenant, que l'héritière de M. Joramie était bel et bien vivante.

Il eut un instant la pensée de s'arrêter court dans ses recherches et de ne plus s'inquiéter désormais de Virginie-Ursule; mais il se ravisa, en se disant que, quand même, il fallait savoir.

Il se fit donner le nom de la nourrice de Virginie-Ursule et sortit du bureau.

— C'est à la nourrice, aujourd'hui une vieille femme, que je dois m'adresser pour savoir ce qu'est devenue la fille de Claire Guérin, pensait-il; reconnaissant des bons soins et de l'affection de sa nourrice, il est certain que Virginie-Ursule, l'a revue au moins quelquefois et n'a pas cessé de lui donner de ses nouvelles.

Le soir même, reprenant le chemin de fer, Joseph Rabiot se reprenant sur Vierzon, pour se rendre de là à Nevers et ensuite à Vezeray, près Autun.

Le lendemain, avant midi, il était à Nevers et bientôt dans le bureau du secrétaire de la mairie.

— Monsieur, dit-il au bureaucrate quasi fonctionnaire, j'ai besoin de savoir si une jeune fille n'ayant pas d'autre nom que les prénoms Virginie-Ursule, élevée par les soins de l'hospice de Poitiers, ne s'est pas mariée à Nevers. Le mariage aurait eu lieu en 1905, postérieurement au mois d'août, ou en 1906.

— Je ne puis vous dire cela immédiatement, monsieur, répondit le secrétaire; il y a des recherches à faire, et elles peuvent être un peu longues, n'ayant pas une date précise. Si vous voulez prendre la peine de revenir demain dans l'après-midi...

— Soit, monsieur, j'aurai l'honneur de vous revoir demain ou après-demain.

Rabiot, généreux à ses heures, posa un louis sur le bureau.

— Je laisse ceci, dit-il; c'est une petite gratification pour l'employé que vous chargerez des recherches.

Le secrétaire sourit gracieusement, se leva et reconduisit le visiteur comme s'il eût été M. le Préfet, en salueant à la manière orientale, le nez sur les genoux.

L'arrivée de Joseph Rabiot à Vezeray produisit une certaine émotion. L'apparition d'un étranger dans ce modeste village est chose si rare que c'est presque un événement.

Ce que Rabiot apprit à Vezeray lui fit regretter d'y être venu.

La mère Lucotte, la femme qui avait été la nourrice de l'enfant de l'hospice, était morte depuis quinze ans. Virginie-Ursule n'avait pas reparu dans le pays depuis qu'elle l'avait quitté; seulement on avait su, dans le temps, par la mère Lucotte, qu'elle s'était mariée.

Mais on ne put dire à Rabiot ni où elle s'était mariée, ni le nom du mari.

Ses anciens maîtres, qui vivaient encore, ignoraient absolument ce qu'elle était devenue.

Quant aux bourgeois, — le mari et la femme, — chez lesquels elle avait été trois ans servante, ils étaient morts depuis longtemps.

Rabiot n'avait qu'une chose à faire: revenir à Nevers au plus vite.

— Monsieur, lui dit le secrétaire, les recherches ont été faites avec la plus grande attention, je vous en donne l'assurance, et cependant le résultat est négatif.

La nommée Virginie-Ursule ayant été, comme vous me l'avez dit, enfant de l'hospice de Poitiers, n'a été mariée à Nevers ni en 1905, ni en 1906, ni même en 1907.

— J'eusse désiré une autre réponse, monsieur, dit Rabiot; mais je ne vous en remercie pas moins de votre obligeance.

— Nous la devons au public, répondit le secrétaire.

En sortant de l'hôtel de ville, Joseph Rabiot grommelait entre ses dents:

— Avec tout ça, j'en suis encore pour ma pièce de vingt francs.

L'homme d'argent n'avait pas le remords de son crime, mais il regrettait de s'être montré libéral une fois par hasard.

Avant de rentrer à Paris, sans pour cela se déranger de son chemin, il s'arrêta à La Charité.

Sans avoir beaucoup d'espoir, il avait voulu faire cette nouvelle et dernière tentative.

La réponse qui lui fut faite à la mairie de la petite ville nivernaise fut absolument semblable à celle du secrétaire de la mairie de Nevers.

De plus, un habitant de la ville, qui se trouvait à la mairie, dit à Rabiot:

— Je connais tout le monde à La Charité, et je puis vous assurer que la demoiselle dont vous parlez n'a jamais demeuré dans notre petite ville. D'après ce que vous dites, la personne en question devait être servante dans une localité voisine, et c'est là, probablement, qu'elle s'est mariée.

— Oui, probablement, fit Rabiot.

Mais il ne songea point à continuer ses recherches en se rendant successivement dans tous les villages du canton de La Charité. D'ailleurs, il se sentait fatigué, il en avait assez. Et puis quelque chose lui disait qu'il ferait encore inutilement de nouvelles démarches.

Il rentra à Paris. Un instant, il pensa à charger Henri Cordier de continuer les recherches.

Rien n'était plus facile, et l'ex-secrétaire était bien l'homme qu'il fallait pour cela. Il pouvait se donner comme un premier clerc de notaire avant mission de retrouver certaines pièces de l'état civil.

Mais Rabiot renonça à son idée. Son instinct lui disait qu'ayant tout à craindre de son complice, Cordier pourrait bien vouloir utiliser pour son propre compte les renseignements qu'il aurait recueillis.

XXXIII

INFERMÉ dans son cabinet, dont il ne sortait guère qu'aux heures des repas et pour faire sa promenade, dans l'après-midi et le soir, sur les grands boulevards, Joseph Rabiot avait tout le temps de réfléchir.

Il n'avait plus à se préoccuper de Claire Guérin; mais, malgré tous ses raisonnements, Virginie-Ursule lui causait de l'inquiétude.

— C'est singulier, oui, bien singulier, se disait-il. Je suis à peine resté deux heures à Vezeray, mais ce peu de temps m'a suffi pour voir que la fille de Claire Guérin a laissé dans ce village des amis et beaucoup de personnes qui s'intéressent à elle. Comment se fait-il que toutes ces bonnes gens n'aient plus entendu parler de Virginie-Ursule?

Elle s'est mariée, il n'y a pas à en douter; mais après, qu'a-t-elle fait? Où est-elle allée?

Il est bien étonnant que ni à Poitiers, ni à Vezeray, on ne sache ce qu'elle est devenue.

On ne disparaît pas ainsi, que diable! à moins... Au fait, pourquoi pas? C'est dans les choses possibles. Et puis les femmes, ça meurt si facilement!

Joseph Rabiot désirait si vivement que la fille de Claire Guérin n'existât plus qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour se convaincre qu'elle était

morte. Et, en effet, il arriva peu à peu à conclure définitivement que Virginie-Ursule avait cessé de vivre.

La route conduisant aux millions de M. Joramie se trouvait ainsi débarrassée. Il se frottait les mains, l'honnête Rabiot, et déjà il cherchait par quels moyens et quelle suite de combinaisons il parviendrait, dans un temps plus ou moins rapproché, à faire constater que la servante Beau-Soupir, enterrée dans le cimetière de Ninville n'était autre que la demoiselle Claire Guérin, fille du charron de Bourgois.

Car, pas plus que sa tendre cousine Gervaise, Rabiot ne pouvait se résigner à attendre dix ans pour toucher aux millions.

Il pensait, comme la fermière, que c'était dur d'avoir ces beaux millions seulement en espérance.

Et puis, en dix ans, on a le temps de s'en aller dans l'autre monde!

Il est vrai que Rabiot ne songeait pas à la mort. Bien portant, robuste, vivant sobrement, sans se rien refuser, toutefois, et ayant, de sa chère personne le plus grand soin, il ne lui venait même pas à l'idée qu'il pût mourir.

Un matin, n'ayant pas autre chose à faire, Rabiot se mit en devoir de mettre un peu d'ordre dans une quantité de papiers éparpillés sur son bureau. Il y avait beaucoup de lettres, quelques-unes déjà vieilles de plusieurs mois, des cartes de visite, des invitations à des mariages, à des enterrements, et jusqu'à des billets de concert que Rabiot n'avait pas payés, bien entendu, et qu'il ne s'était pas donné la peine de renvoyer à l'artiste bénéficiaire, qui avait trop compté sur la générosité du vieux garçon propriétaire.

M. Joseph Rabiot, pas plus d'ailleurs que beaucoup d'autres parvenus de son espèce, ne comprenait point les encouragements aux artistes. Selon lui, on n'avait pas besoin de ces gens-là, de ces inutiles, qui feraient mieux de balayer les rues ou de confectionner des souliers, ou encore de raser les bourgeois dans l'officine d'un coiffeur au lieu de les raser autrement.

Il y avait au moins deux pianos dans sa maison de la rue Taithout, et c'était son cauchemar, sa désolation.

Il aurait bien donné congé à ces locataires trop épris de la musique en chambre; mais il leur louait très cher et ils payaient bien, jamais vingt-quatre heures seulement après le terme. Et puis ne viendrait-il pas d'autres locataires avec des pianos accompagnés de clarinettes, de violons, de pistons, de trombones? Maintenant, c'était une rage; de tous les côtés, dans les maisons voisines de la sienne, partout, on tapait sur des pianos du matin au soir. Jusqu'à des filles de concierge qui s'en mêlaient. C'était à faire dresser les cheveux sur la tête. Il vouait à tous les diables ces abominables fabricants d'instruments de musique.

Joseph Rabiot s'était assis devant son bureau, et avait placé près de lui la corbeille d'osier devant recevoir les papiers destinés au feu.

À la façon dont y allait Rabiot, tout ce qui se trouvait sur le bureau paraissait devoir être déchiré et jeté dans la corbeille.

Au panier les billets de concert, les cartes de visite, les prospectus, les lettres de faire-part, les invitations de toutes sortes.

Quand c'était une lettre qui se trouvait sous la main de Rabiot, il l'ouvrait, la parcourait rapidement des yeux pour se rappeler, et comme il ne tenait nullement à en faire une relique, il la mettait en pièces, et les

IL ÉCRIT AVEC SES DEUX MAINS

Lettre d'un homme de 90 ans

Il nous prie d'excuser son écriture, mais nous ferons plus que cela: nous le féliciterons de pouvoir encore écrire à son âge, surtout après avoir autant souffert de rhumatisme. Voici ce qu'il dit dans sa lettre:

" Il y a trois ans, un rhumatisme inflammatoire me retint au lit durant six semaines. Mais depuis lors, j'ai pris des Sels Krushen et n'ai pas eu d'autre attaque. Toutefois, le mal m'a laissé les pieds enflés et marcher me cause de la douleur. Mes mains aussi étaient raides. J'ai pris des Sels Krushen chaque matin avant le déjeuner et je me propose de continuer à le faire, parce que je suis sûr que c'est à eux que je dois de m'être bien porté depuis trois ans. Excusez mon écriture car j'ai 90 ans et je dois me servir de mes deux mains pour écrire". — J. R. G.

Les douleurs et raideurs du rhumatisme sont souvent occasionnées par la présence d'acide urique dans les muscles et les articulations. Krushen aide à dissoudre cet acide urique et en favorise l'élimination par les voies naturelles. Il en résulte un regain de vigueur et vitalité.



Le rôle de la femme n'est pas de souffrir, mais d'être HEUREUSE...

LE rôle de la femme est d'être heureuse, de répandre du bonheur autour d'elle. Rien n'empoisonne autant l'existence que la souffrance inutile. Combien de femmes, esclaves des maux particuliers à leur sexe, sont nerveuses, irritables, incapables de remplir sereinement leur mission? ... Savent-elles que FEMOL leur apporterait sans doute l'aide dont elles ont besoin pour franchir en souriant l'épreuve mensuelle et les étapes pénibles de leur vie?

FEMOL n'est pas un simple calmant: ce concentré végétal trouve la source du mal, tonifie les organes, les replace, les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. FEMOL aide la nature sans la contraindre. Chaque boîte de FEMOL suffit pour un traitement d'environ un mois et renferme une brochure médicale que toutes les femmes devraient lire. Depuis un quart de siècle, des milliers et des milliers de femmes y ont recouru avec gratitude. Pourquoi pas vous?



ADOLESCENCE MATERNITÉ RETOUR D'ÂGE

FEMOL
CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL



FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Où-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

morceaux tombaient dans la corbeille.

Il arrivait à la fin de son travail, lorsqu'il prit une dernière lettre qui semblait s'être dissimulée timidement sous le tas de paperasses...

— Ah! murmura-t-il, c'est cette lettre que la veuve Lureau m'a écrite à propos de ses termes; elle me demandait de patienter, d'attendre... Tous les mêmes, les mauvais locataires.

Fronçant les sourcils, il allait déchirer la lettre comme les précédentes; mais un brusque haut-le-corps arrêta son mouvement.

Son regard était tombé sur la signature de la lettre, et ses yeux, maintenant grands ouverts, hagards, ne pouvaient s'en détacher.

Il lisait :

« Virginie-Ursule, veuve Lureau. »

Ces quatre mots, se détachant sur le fond blanc du papier, lui semblaient flamboyants.

— Oh! fit-il.

Il se dressa pâle, haletant, chancelant, comme pris de vertige.

— Elle, elle, l'héritage? prononça-t-il d'une voix étranglée.

Il fit quelques pas, s'essuyant le front. Peu à peu, il parvint à se remettre.

— Ah ça! voyons, murmura-t-il, je suis trop bête de m'effrayer ainsi.

Il tenait toujours la lettre; elle brûlait ses doigts.

— Oui, reprit-il, je lis bien Virginie-Ursule; mais rien ne prouve encore que ce soit elle. D'autres femmes peuvent bien aussi s'appeler Virginie-Ursule.

Quand il avait reçu la lettre, il n'en avait lu que quelques lignes; il l'avait jetée sur son bureau avec dédain. Cette fois, espérant découvrir si la veuve Lureau était ou non la fille de Claire Guérin, il lut la lettre entièrement, sans sauter un mot.

C'était une supplique touchante où la pauvre veuve parlait de sa longue maladie, du manque d'ouvrage de sa fille, implorait le propriétaire, cherchant à l'attendrir, à exciter sa pitié. Elle le priait, le suppliait d'avoir confiance en elle et sa fille. Elles étaient honnêtes. Elles avaient toujours bien payé. Il pouvait être tranquille, il ne perdrait rien. Dès que l'enfant aurait du travail on s'acquitterait envers lui.

Ce long cri de douleur arraché à une malheureuse aux prises avec la misère noire, n'émut nullement Rabiot, mais il fit la grimace en ne trouvant point dans la lettre ce qu'il y cherchait. Il la froissa entre ses mains avec une sorte de fureur.

Il se disait :

— Si, à Poitiers, j'avais tenu la lettre écrite par la fille de Claire Guérin et vu sa signature, je me souviendrais de l'écriture et maintenant je saurais à quoi m'en tenir. Je pouvais très bien demander à la lire, cette lettre; on ne m'aurait pas refusé cela. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Voilà, on ne pense pas à tout. C'est égal, je me crois malin et je ne suis qu'un imbécile.

Pendant toute la journée et toute la nuit suivante, Rabiot s'absorba dans cette pensée :

— Si c'était elle! Et pourquoi ne serait-ce pas elle?

Le lendemain, il reprit la lettre, la lut, la relut, se posant toujours la même question :

— Si s'était elle! Et pourquoi ne serait-ce pas elle?

Mais comment le savoir?

— Je retournerais bien à Poitiers, se disait-il; mais ça pourrait paraître louche.

Soyons prudent.

Prudence est mère de sûreté!

Il plia la lettre, la plaça dans un tiroir où il serrait ses papiers importants, s'assit dans un fauteuil, et, la tête dans ses mains, resta pensif.

— Oui, se disait-il, avant tout il faut savoir si cette Virginie-Ursule, veuve Lureau, est bien la fille de l'ancienne maîtresse de M. Joramie. Si c'est elle, comme j'en ai presque la conviction, je ne vois pas pourquoi je me plaindrais; je dois être enchanté, au contraire. Elle est ma locataire, je l'ai sous ma main, je la tiens. Je suis absolument maître de la situation.

La veuve Lureau ignore que sa mère s'appelait Claire Guérin; elle ne le saura jamais; si, par hasard, elle entend un jour parler des millions de M. Joramie, elle sera à cent lieues de se douter qu'elle a droit à cet héritage, en vertu du testament du défunt financier.

C'est singulier tout de même que Claire Guérin se soit trouvée à la ferme de Grandval, chez Parizot, et que Virginie-Ursule soit ma locataire.

Il faut convenir que le hasard se permet souvent des choses bien extraordinaires, il y a des gens qui crieraient à l'in vraisemblance, et pourtant...

Décidément, je commence à croire que le diable est un peu de mes amis.

Mais je parle comme si la veuve Lureau était réellement la fille de Claire Guérin.

Il y a mille à parier contre un que cette femme est la Virginie-Ursule, née à l'hôpital de Poitiers; mais encore faut-il ne pas avoir un doute.

Et puis, dans une pareille circonstance, il ne me plaît guère de me servir d'une concierge.

Je pourrais bien faire une visite à ma locataire; mais après ce qui s'est passé, elle ne doit pas m'avoir en odeur de sainteté; peut-être me recevrait-elle avec les égards dus à un propriétaire, mais elle se défierait de moi.

Je m'aperçois que, là encore, j'ai été maladroit: je me suis montré trop dur pour cette femme malade. Ah! si j'avais pu me douter...

J'ai Henri Cordier, mais il pourrait commettre quelque sottise. D'ailleurs je ne tiens pas à ce qu'il sache... Non, il vaut mieux le réserver pour plus tard.

Joseph Rabiot se redressa les yeux illuminés, un sourire singulier sur les lèvres.

Une idée bizarre, d'une audace inouïe, venait de jaillir de son cerveau.

— Elle est jolie, la fille de la veuve Lureau, murmura-t-il, très jolie même, tout à fait charmante. Hé, hé, faudra voir.

Il se leva, se campa devant une glace, et en passant sa main dans ses cheveux à peine grisonnants :

— Quand je le veux, reprit-il, j'ai encore un air de jeunesse. Après tout, je n'ai que cinquante ans et je suis garçon... Eh bien, pourquoi pas?

Tout en se regardant dans la glace, serrant sa taille, prenant des poses, le misérable, caressant son idée, se mit à rire.

Il se remit dans son fauteuil et s'absorba de nouveau dans ses pensées.

— Oui, oui, s'écria-t-il tout à coup, voilà ce qu'il faut faire.

Il bondit vers son bureau et écrivit :

« Ma bien chère cousine.

« J'ai besoin de vous à Paris; venez immédiatement. Embrassez bien votre père avant de le quitter, car il est probable que vous serez séparée de lui pendant plusieurs mois.

« Votre cousin,

JOSEPH RABIOT »

Il glissa le billet dans une enveloppe sur laquelle il écrivit :

« Mademoiselle Anastasie Fourel, chez monsieur son père, tonnelier à Beaugency. »

DEUXIEME PARTIE

L'œuvre du mal

I

UNE NOUVELLE LOCATAIRE

LE PREMIER CRIME avait été perpétré avec une adresse infernale.

Grâce à des circonstances inattendues, nées du hasard, les coupables n'avaient rien à redouter des recherches de la justice.

Les soupçons ne pouvaient les atteindre.

Pour que la justice recherchât les véritables criminels, il eût fallu d'une part qu'elle fût moins aveuglée, d'autre part que quelque révélation soudaine vint la mettre sur la voie.

Rabiot et ses associés étaient donc parfaitement tranquilles de ce côté.

Mais la sinistre besogne n'était qu'à moitié faite.

La mort de Claire Guérin ne mettait pas encore les millions de M. Joramie dans les poches des misérables qui les convoitaient.

— Que devons-nous faire? avaient demandé les Parizot à Rabiot.

Il avait répondu :

— Rien! Ne bougez pas, ne parlez pas, ne changez rien à vos habitudes, laissez le procès suivre son cours, cessez de m'écrire. Si j'ai besoin de vous, je vous préviendrai.

Notre tâche n'est pas terminée, loin s'en faut; elle ne fait que commencer.

Rabiot avait ses idées, qu'il ne jugeait pas utile de faire connaître à ses cousins de Grandval.

Il était prêt à conduire, avec l'audace et le machiavélisme que nous lui connaissons, les péripéties d'un nouveau drame.

La situation de la veuve Lureau s'était légèrement améliorée. Sans être complètement rassurée sur l'avenir, la mère d'Eugénie était plus tranquille. Il lui semblait qu'elle et sa fille étaient enfin sorties des mauvais jours. L'espoir, cette richesse des pauvres gens, exerçait son influence salutaire.

Bien que toujours pâles et amaigris, les joues de la veuve n'avaient plus cette même teinte terreuse; son regard s'éclairait d'une douce lueur, elle sentait que ses forces revenaient peu à peu, et elle le disait avec une satisfaction visible.

Elle avait hâte de pouvoir reprendre son aiguille afin de travailler avec sa fille, comme autrefois, ne fût-ce que pour préparer ces menus ouvrages de lingerie dont les doigts de fée de la jeune fille faisaient de petites merveilles.

Il est vrai que le travail ne pressait pas beaucoup; il y avait encore des jours où l'aiguille de la jeune lingère était au repos.

Les commandes étaient rares dans les maisons spéciales. Pour la plupart des travaux de couture, l'été est la mauvaise saison. Les commandes de lingerie fine, par exemple, ne deviennent nombreuses que vers le fin de l'année, aux approches du jour de l'an. Il fallait passer plusieurs mois encore avant que l'ouvrage donnât sérieusement.

On achète bien à toutes les époques de l'année des trousseaux de mariées, des layettes de nouveaux-nés; autrefois, les maisons spéciales de lingerie fournissaient sur commandes trousseaux et layettes; maintenant, à part quelques trousseaux et layettes, maintenant, à part quelques excep-

tions, tout cela se prend dans les grands magasins de nouveautés, tels que le Bon-Marché, le Louvre, le Printemps, ces immenses bazars de l'industrie moderne.

Sans doute, ce n'est ni aussi riche ni aussi finement travaillé; mais c'est beaucoup moins cher, et le bon marché attire la clientèle. Tout le monde n'a pas une fortune à se donner la fantaisie du luxe dans la lingerie.

La jeune lingère constatait avec peine que les maisons spéciales étaient forcées de baisser leurs prix pour ne pas avoir trop à souffrir de la concurrence des grands magasins; elle gagnait moitié moins qu'autrefois tout en travaillant davantage.

Si économes que fussent la mère et la fille, celle-ci ne gagnait que bien juste ce qu'il leur fallait pour vivre, et encore la malade se privait-elle de bien des petites choses que son état aurait exigées.

Le linge, les effets d'habillement et d'autres épaves de l'aisance d'autrefois, étaient revenus du Mont-de-Piété, grâce à l'argent donné par Lucien Morel; mais cet argent, on le devait. La veuve l'avait accepté dans un moment de crise terrible, avec l'intention de le rendre le plus vite possible; malheureusement, il s'écoulerait du temps avant qu'elle pût se libérer.

Elle était fière, nous l'avons dit, et elle souffrait de devoir une somme aussi considérable, relativement, à un adolescent de vingt ans. Sa dette était un peu comme un boulet de galérien attaché à ses pieds.

Le malheur l'avait rendue défiante et craintive; elle s'effrayait de tout. La pauvre femme était ainsi, d'un rien elle se faisait une montagne.

Plus d'une fois elle avait parlé de sa dette à Lucien, lui disant qu'elle n'avait pas été raisonnable, qu'elle n'aurait pas dû accepter une pareille somme.

Cela peinait le jeune homme.
— Il faudra vous rendre, ajoutait la veuve.

— Mais oui, c'est convenu.
— Et je suis toujours impotente, et ma fille gagne si peu.

Elle n'osait pas dire: Nous ne pourrions probablement pas payer le terme prochain.

Lucien devinait les préoccupations de la malade, et il lui disait, cherchant à la tranquilliser:

— Ne vous inquiétez donc pas, madame Lureau, ne pensez qu'à votre guérison; quant à cette somme que j'ai été si heureux de vous prêter, vous me la rendez quand vous pourrez, plus tard, plus tard... Je n'attends pas après, vous le savez bien.

La veuve poussait un soupir et on parlait d'autre chose.

La veuve poussait un soupir et on parlait d'autre chose.

Lucien ne voyait pas la mère et la fille aussi souvent qu'il l'aurait voulu.

— Une fois par semaine, c'est assez, lui avait dit la veuve.

Il avait choisi le dimanche. Quelquefois il venait le matin, mais le plus souvent dans l'après-midi. On l'attendait, et il était toujours bien reçu. Quand elle n'avait pas ses idées noires, la veuve l'appelait son cher enfant.

Il passait de délicieux instants entre la mère et la fille. Il ne sortait jamais avec Eugénie, et cependant il aurait été bien heureux de lui offrir son bras pour aller faire une promenade au bois de Boulogne ou au bois de Vincennes, ou plus loin de la ville, dans un de ces charmants endroits au bord de la Seine ou de la Marne, qui ont le privilège d'attirer les amoureux.

Assurément la jeune fille n'aurait pas demandé mieux, par une belle après-midi, que de s'envoler, au bras de son ami, vers une de ces délicieuses

oasis où l'on moissonne des brisées de fleurs, le long des sentiers. Mais ni elle ni lui n'osaient demander à la mère une permission, qu'elle aurait sans doute refusée.

D'ailleurs, la bonne réputation d'Eugénie était une chose précieuse à conserver, et, pour rien au monde, Lucien n'aurait voulu qu'elle pût être attaquée par les mauvaises langues du quartier.

Lucien aimait Eugénie avec toute l'ardeur de sa jeunesse. C'était un amour parfumé de poésie, plein de délicatesse, de dévouement, de respect. La jeune fille était son culte, son adoration.

Presque constamment, il causait avec Mme Lureau, de peinture, principalement; mais son respect pour la mère et la jeune fille était si grand qu'il ne se serait pas permis un aparté avec celle-ci.

Mais pour les amoureux le regard n'a pas moins d'éloquence que la voix. Chez l'un comme chez l'autre, c'étaient les yeux qui parlaient. Et comme ils se comprenaient bien! Que de choses disait la subite rougeur qui montait au front de la jeune fille! Quelle ravissement dans l'échange d'un regard! Quelle sensation délicieuse naissait d'un sourire! A-t-on besoin de se dire qu'on s'aime quand on le sait?

Quand il se retirait, Lucien mettait un baiser sur le front de Mme Lureau et tendait sa main à Eugénie. Tous deux auraient certainement désiré autre chose qu'une poignée de main; mais ni lui ni elle n'osaient.

Seulement la main mignonne d'Eugénie répondait si gentiment à la douce pression de la main de Lucien que cela valait un baiser.

Le jeune homme n'était connu dans la maison que sous son prénom de Lucien, Mme Lureau et Eugénie ne l'appelaient jamais autrement, et on ignorait absolument où il demeurait et ce qu'il faisait. Toutefois, comme on voyait bien à son air et à son vêtement que ce n'était pas un ouvrier, on supposait qu'il était employé dans une des maisons de lingerie pour lesquelles Mlle Eugénie travaillait ou avait travaillé.

On se demandait donc dans quel but il faisait d'aussi fréquentes visites à la mère et à la fille. On pensait qu'il faisait la cour à la jolie lingère; mais comme ils ne sortaient jamais ensemble et qu'on ne faisait aucune remarque singulière sur les allures de l'un ou de l'autre, on ne pouvait rien affirmer. Et faute de matière propre à les alimenter, les propos méchants s'arrêtaient.

Après avoir vu venir le jeune homme trois ou quatre fois, la concierge, curieuse comme le sont généralement toutes les femmes et les portières en particulier, avait interrogé la veuve au sujet de M. Lucien, un charmant jeune homme, qui avait payé les deux termes de loyer et qui, depuis, ne laissait point passer une semaine sans venir voir Mme Lureau et Mlle Eugénie.

La veuve, qui n'aimait pas beaucoup qu'on s'occupât de ce qui se passait chez elle, avait répondu assez sèchement.

— M. Lucien est le fils d'un homme riche que mon défunt mari a connu. Ce monsieur a appris, je ne sais comment, que nous devions deux termes au propriétaire, que ma fille n'avait pas de travail et que, moi malade, nous étions dans une position affreuse. Comme il est bon et généreux, il s'est empressé de nous venir en aide. De temps en temps son fils vient, de sa part, prendre de nos nouvelles. Je ne pense pas que cela puisse gêner personne dans la maison.

La concierge avait cru de cela ce qu'elle avait voulu, mais elle s'était

bien gardée de faire à la veuve de nouvelles questions indiscrettes.

Peut-être eût-il mieux valu dire la vérité; mais elle était si singulière, cette vérité, qu'il était à craindre qu'elle ne fût pas prise au sérieux.

Cela est triste à dire, mais on n'est guère disposé à croire au dévouement, au désintéressement, à la vertu.

A l'étage de Mme Lureau et sur le même carré, il y avait deux autres logements. L'un avait pour locataires le mari et la femme, un ménage sans enfant. Le mari était menuisier et la femme brunisseuse. Tous deux se rendaient à leur travail de bonne heure le matin et ne rentraient que le soir assez tard, la journée finie. L'autre logement, qui touchait à celui de la veuve, était occupé par un vieillard, ancien employé de l'octroi de la ville, qui vivait comme il pouvait de sa modeste pension de retraite.

Or, un matin, et bien qu'on fût loin encore du jour du terme, des déménageurs vinrent enlever le mobilier de l'ancien commis de l'octroi, au grand étonnement des autres locataires de la maison, à qui le vieillard n'avait point parlé de son prochain déménagement.

La concierge, prévenue seulement la veille, avait aussitôt l'écriteau «logement à louer» par ordre du propriétaire.

A ceux qui lui demandaient ce que signifiait ce brusque départ du retraité, qui demeurait depuis douze ans dans la maison, la concierge répondait:

— Il paraît qu'il quitte Paris pour aller vivre à la campagne près d'un de ses neveux. La chose s'est décidée tout d'un coup, et c'est hier soir seulement qu'il m'a dit qu'il déménageait, en revenant de chez le propriétaire avec qui il s'était arrangé. Comme vous pouvez le voir à la porte, j'ai tout de suite accroché l'écriteau.

Il n'y avait pas plus d'une heure que le vieux et les déménageurs étaient partis, lorsqu'une femme longue et sèche, qui paraissait avoir trente-cinq ans, entra dans la loge de la concierge. Elle portait un vêtement de deuil avec le long voile de crêpe attaché à son chapeau de crêpe également. Elle avait l'air doux et timide, et tenait presque constamment ses yeux baissés.

— Madame, dit-elle à la concierge d'une petite voix flûtée, je viens de voir, en passant, qu'il y a un logement à louer dans cette maison.

— Oui, madame.
— De quel prix est-il?
— De trois cents francs.

— C'est justement cette somme que je peux mettre à mon loyer. Ce logement sera libre le 8 juillet?

— Il l'est dès maintenant, madame; la personne qui l'occupait a déménagé ce matin même.

— Mais cela fait parfaitement mon affaire; en vérité, je ne pouvais mieux réussir. Si le logement me convient, comme je l'espère, je le loue immédiatement et je m'y installerai dès demain. Arrivée de province depuis quelques jours, je suis descendue dans un hôtel; mais il ne peut me convenir de demeurer dans une de ces maisons qui reçoivent toutes sortes de gens. Je désire être chez moi, dans mes meubles.

— Madame n'exerce pas un métier bruyant?

— Non, je suis rentière.

La concierge crut devoir faire la révérence.
— J'ai à Paris plusieurs affaires d'une certaine importance à régler; cela demandera du temps, un an, deux ans peut-être, et il faut que je ne sois pas trop éloignée des notaires, des avoués, des avocats que j'aurai à

LES FEMMES DE 40 ANS

n'ont pas besoin de tant souffrir!



VOICI un excellent conseil aux femmes qui craignent les "chaleurs", les vertiges, les nervosités incontrôlables, les moments de pessimisme, l'anémie. De 38 ans à 52 ans, la vie peut être aussi belle, et même plus, qu'à 20 ans, si vous vous donnez la peine de prendre quelques précautions pendant ce "changement". Voici donc un très bon conseil: Sortez beaucoup au grand air, dormez huit heures et si vous avez besoin d'un bon tonique fiez-vous au Composé végétal Lydia E. Pinkham, QUI A SUBI L'EPREUVE DU TEMPS; il est extrait d'herbages et de racines et préparé spécialement pour les femmes.

Le Composé Pinkham aide la Nature à renforcer les délicats organes; il procure une plus grande résistance physique; les nerfs retrouvent leur équilibre, les désordres fonctionnels ne sont plus une cause de souci, et vous trouvez plus de JOIE à vivre.

Depuis plus de 60 ans, les femmes se disent l'une à l'autre comment "voir la vie en rose", grâce au Composé Pinkham. — Pourquoi n'en profiteriez-vous pas, VOUS aussi?

Lydia E. Pinkham's

COMPOSÉ VÉGÉTAL

LES MÉDECINS EXAMINENT LES REINS D'ABORD

Parce qu'ils savent que des reins sains débarrassent le sang de ses déchets, des acides accumulés et des toxiques qui se forment toujours à la suite des changements continus qui ont lieu dans l'organisme. Mais si les Reins font défaut, la maladie s'ensuivra certainement. Mal de Dos, Rhumatisme, Sang Impur, Manque d'Energie, Urine trop fréquente, Insomnie, Maux de Têtes—tout cela peut provenir de reins défectueux. Comme sauvegarde de la santé—comme mesure de précaution—régularisez vos reins fréquemment avec les Pilules Dodd pour les Reins—remède favori pendant plus de cinquante ans—ne formant pas d'accoutumance et inoffensif. 105F

Pilules Dodd pour le Rein

MAINTENANT 15 COMPRIMÉS AU MÊME BAS PRIX

VOUS ÉPARGNEZ 20% et

SOULAGEZ PROMPTEMENT

NÉURALGIE

MAUX DE TÊTE - DOULEURS RHUMATISMALES ou PÉRIODIQUES

La GRIPPE - Les RHUMES

AUX PREMIERS SYMPTÔMES

PRENEZ

COMPRIMÉS ANTI-DOULEURS

di-so-ma

AUSSÍ EN FORMAT ÉCONOMIQUE DE 100 COMPRIMÉS.



Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de coeur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour \$1.00 ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

5920, Avenue Durocher
Montréal, P. Q.

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

MAL DE DOS!
COMME J'EN AI SOUFFERT
JUSQU'AU MOMENT OÙ
MARIE ME PARLA DES
KAPS-URAL SOUS LA
NOUVELLE FORME
DE CAPSULE

Un mal de dos, une irritation de la vessie, des douleurs rhumatismales et des étourdissements sont des symptômes de faiblesse des reins et d'accumulation de poisons dans le système. Pour jouir d'une vie normale il est important que les reins fonctionnent bien.

Les Capsules Kaps-Ural sont formulées d'après une ordonnance qui a été éprouvée, mise sous forme de capsule, qui lui permet de se dissoudre plus facilement parce que tous ses ingrédients sont actifs, et apportent un plus prompt soulagement.

Si vos reins ne fonctionnent pas bien, prenez les Capsules Kaps-Ural. Vous en obtiendrez un soulagement rapide. Vous noterez aussi qu'elles ne tachent pas le linge de lit ni les vêtements.

Chez tous les pharmaciens 14F



voir. Un tout petit logement en ville me suffira; je n'y demeurerai pas constamment, d'ailleurs; j'ai l'intention de louer prochainement une petite maison avec un jardin aux environs de Paris. Le grand air est absolument nécessaire à ma santé fortement ébranlée par suite du malheur qui m'a frappée.

— Madame est seule?

— Je suis veuve, continua-t-elle d'un ton larmoyant; mon cher mari était capitaine dans l'armée; il est mort il y a cinq mois en Tunisie. Et maintenant je suis seule, absolument seule au monde.

— Je vous plains, madame.

— Perdre un époux qu'on aime, c'est affreux. Mais je ne veux pas vous attrister avec mes larmes. Voulez-vous avoir la complaisance, madame, de me faire voir le logement?

— Certainement, je suis ici pour cela.

Elles montèrent au quatrième, et la veuve affligée visita le logement, qui lui plut.

— Je serai très bien ici, dit-elle; la chambre est suffisamment grande et bien éclairée. Je ferai moi-même ma petite cuisine. Oh! je mange si peu... C'est dommage qu'il n'y ait pas une petite salle à manger. Il est vrai que pour trois cents francs... Mais la cuisine est grande, j'y placerai une petite table où je prendrai mes repas.

— Alors, madame loue?

— Certainement. Bien que provinciale, je connais les usages; tenez, madame, voici votre denier à Dieu.

Et la généreuse veuve mit une pièce de vingt francs dans la main de la concierge.

Vingt francs pour denier à Dieu d'un logement de trois cents francs, c'était là un fait sans précédent pour la portière de M. Joseph Rabiot.

Elle eut de suite la plus haute opinion de sa nouvelle locataire.

— Madame pense-t-elle toujours emménager demain?

— Oui, oui, demain. Ce soir, j'achèterai les meubles, la literie, tout ce qui me sera nécessaire.

— Demain matin, le logement sera propre, il a vraiment besoin d'être nettoyé; je laverai le parquet et donnerai partout un bon coup de torchon.

— C'est cela, très bien.

— Le papier aurait besoin d'être changé.

— C'est vrai, mais ce sera pour un peu plus tard.

— Nous tâcherons d'obtenir ça du propriétaire.

— C'est si peu de chose, il ne le refusera point.

— Dans l'après-midi, je le prévenirai que le logement est loué à madame...?

— A madame veuve Fournier.

— Et que vous y entrez demain. Le locataire qui a déménagé ce matin a probablement payé le terme; mais je ne sais pas si le propriétaire n'exigera point que vous payiez le temps qui reste à courir jusqu'au 8 juillet.

— Ne vous préoccupez point de cela; je ne demande aucune faveur; je payerai la quittance qu'on me présentera.

— En ce cas, madame, je n'ai plus rien à dire; mais je devais vous prévenir.

— La maison est tranquille, n'est-ce pas?

— Jamais plus de bruit qu'en ce moment. Vous n'aurez pas à vous plaindre de vos voisins; ceux de ce côté, le mari et la femme, travaillent au dehors, ils ne sont chez eux que la nuit pour dormir. L'autre logement, qui a en plus de celui-ci une salle à manger, est occupé par une brave

femme, veuve aussi, et sa fille, qui travaille dans la lingerie. Ce sont de pauvres gens, mais très honnêtes. La jeune fille, qui est jolie comme un amour, adore sa mère et lui donne des soins avec un dévouement... ce n'est rien de le dire.

— C'est très bien, cela; voilà une bonne fille. Eu me parlant ainsi de mes intéressantes voisines, vous me faites désirer de les connaître.

— La veuve Lureau ne fréquente personne dans la maison et n'ouvre pas sa porte à tout le monde, mais je suis sûre d'avance que si vous lui faites quelques visites, elle vous recevra avec plaisir.

Les deux femmes descendirent les quatre étages et s'arrêtèrent devant la loge.

— Il me vient une idée, dit la concierge.

— Quelle est cette idée?

— Vous feriez bien, je crois, de voir le propriétaire; peut-être y gagnerez-vous de ne pas payer ce qui reste du terme, et puis vous verrez ce qu'il dira à propos du papier, car, enfin, il ne peut pas laisser la chambre dans l'état où elle est.

— Du moment que vous le croyez nécessaire, j'irai volontiers chez le propriétaire.

Où demeure-t-il?

— Rue Taitbout, numéro 44, dans une maison qui lui appartient.

— Comment se nomme-t-il?

— Rabiot.

— Rabiot? Mais je connais un M. Joseph Rabiot!

— C'est lui, madame, c'est le propriétaire.

— Un homme qui peut avoir aujourd'hui dans les cinquante ans.

— C'est bien cela.

— Je ne l'ai pas vu depuis une dizaine d'années; alors il n'était pas marié.

— Il est toujours garçon, madame.

— Ainsi, le propriétaire de cette maison est bien le M. Joseph Rabiot que je connais. Quelle surprise! Et comme le hasard amène des rencontres inattendues! Ah! c'est lui qui va être bien étonné tout à l'heure, quand je lui apprendrai que je vais demeurer dans sa maison!

Si j'eusse connu son adresse, je serais certainement allée le voir tout en arrivant à Paris. Mon Dieu, comme tout cela est singulier; je n'en reviens pas... Quelle bonne chance qui j'ai eue de passer dans la rue Beaubourg!

— C'est drôle tout de même.

— Il faut vous dire, madame, que M. Joseph Rabiot était un des bons amis de mon père, qui n'est plus, le cher homme. M. Rabiot a été un de mes témoins à mon mariage. D'après cela, jugez s'il me connaît bien et s'il sera heureux de me revoir. Hélas! il ne sait probablement pas que mon pauvre Onésime est mort en Tunisie!

— Ma foi, madame, dit la concierge émerveillée de l'aventure, je suis enchantée que vous connaissiez M. Rabiot.

— Allons, il est temps que je me sauve; je vais prendre une voiture et me faire conduire rue Taitbout; après ma visite à M. Rabiot, je m'occuperai de l'achat de mon petit mobilier. A demain, madame la concierge, à demain.

Sur ces mots, la veuve du capitaine mort en Tunisie s'éloigna rapidement.

La concierge se hâta de déjeuner, puis, armée de son balai de crin, d'un torchon, d'un seau rempli d'eau sur laquelle flottait une éponge, elle alla faire le lessivage du logement. La brave femme tenait à se mettre dans les bonnes grâces de la nouvelle locataire, qui connaissait si bien le propriétaire.

II

LES DEUX VEUVES

QUAND elle eut achevé son nettoyage, travail qu'elle avait fait en conscience, la concierge entra chez Mme Lureau. Il lui tardait de parler à quelqu'un de la nouvelle locataire.

Eugénie travaillait, comme d'habitude, près de sa mère assise dans son vieux fauteuil.

— Bonsoir, madame Lureau, bonsoir mademoiselle Eugénie; eh bien, la maman comment ça va-t-il aujourd'hui?

— Toujours bien doucement.

— Ah! le mal arrive toujours plus vite qu'il ne s'en va; mais je trouve votre figure bien meilleure.

— Oui, le mieux continue, et maintenant j'espère.

— D'ici quinze jours, trois semaines, vous pourrez commencer à faire de petites promenades, et dans trois mois vous serez complètement rétablie.

— Dieu vous entende.

— A propos, madame Lureau, vous savez la nouvelle?

— Votre vieux voisin...

— Ah! oui, il a déménagé ce matin. J'ai entendu le bruit qu'ont fait les déménageurs; je ne savais pas ce que c'était. Ma fille était sortie; c'est elle qui m'a appris, en rentrant, le départ de notre voisin. Vous savez, je le connaissais fort peu, bonjour, bonsoir, dans l'escalier ou sur le carré, et c'était tout.

— Ah! le vieux cachottier! Croiriez-vous qu'il m'a dit hier soir seulement qu'il déménageait.

Il avait arrangé sa petite affaire avec M. Rabiot.

Il va demeurer loin de Paris, chez son neveu; bon voyage.

C'était un des anciens locataires de la maison; mais, ma foi, je ne le regrette pas.

— Pourvu que le logement soit loué à des gens tranquilles.

— Il est loué, madame Lureau.

— Déjà?

— Tout de suite après le départ des déménageurs et la personne emménage demain. Aussitôt libre, aussitôt pris. C'est une dame qui a loué, une jeune dame seule; oh! mais c'est une personne très comme il faut et qui doit avoir de la fortune. Elle m'a donné vingt francs de denier à Dieu. Elle est veuve comme vous, madame Lureau; mais elle n'a pas le bonheur d'avoir une fille charmante comme Mlle Eugénie. Son mari était capitaine; il est mort il y a cinq mois, en Tunisie.

C'est simplement une sorte de pied-à-terre que Mme Fournier — c'est ainsi qu'elle se nomme — veut avoir à Paris; elle pense louer d'ici peu une maison dans la banlieue; elle n'a pas une très bonne santé, et le grand air lui est recommandé par les médecins.

Malgré ça elle gardera son petit logement.

Elle habitait en province; elle n'est que depuis peu de jours à Paris où elle a, m'a-t-elle dit, pas mal d'affaires à arranger. A cause de cela, même si elle loue une maison de campagne, elle conservera son pied-à-terre.

Ah! mais, ce n'est pas tout, madame Lureau; il y a des choses bien drôles tout de même: imaginez-vous que cette dame connaît M. Rabiot.

— Ah!

— Mon Dieu, oui.

Et la concierge s'empressa de raconter comme la veuve du capitaine avait été surprise et en même temps enchantée en apprenant que le propriétaire de la maison était M. Joseph Rabiot.

Elle continua:

— M. Rabiot était un grand ami du

père de la dame, et, quand elle s'est mariée, il a été son témoin. Voyons, madame Lureau, que dites-vous de ça ?

— Que voulez-vous que je dise ? Le hasard fait souvent de ces choses.

— C'est vrai.

— Ah ! que je vous dise encore : la nouvelle locataire et moi nous avons parlé de vous.

— De moi ?

— Et de Mlle Eugénie.

— A propos de quoi ?

— Quand elle a visité le logement, elle m'a demandé si elle aurait des voisins convenables. Là-dessus, je me suis mise à parler, et vous devinez si j'ai dit du bien de vous et si j'ai fait, comme je le devais, l'éloge de votre chère mignonne. Ma foi, j'en ai eu du succès, car la dame était très émue en m'écoutant; puis s'en est fallu que je ne la fisse pleurer.

« — Avant de les connaître, j'aime déjà mes voisines », m'a-t-elle dit.

Vous pouvez vous attendre, madame Lureau, à avoir bientôt la visite de la nouvelle locataire.

— Si elle nous fait cet honneur, nous la recevrons.

— Je connais un peu vos idées, madame Lureau, et j'ai pensé qu'il était bon que vous fussez prévenue.

— Je vous en remercie.

— Comme ça vous ne serez pas surprise.

— C'est vrai, fit la veuve ébauchant un sourire.

— Comme je vous l'ai dit, cette dame est tout à fait bien; elle n'est pas belle, mais elle a l'air si bon... Elle n'aura probablement pas à courir toute la journée dans Paris; elle viendra vous tenir compagnie, causer avec vous; ce sera une distraction.

Tenez, quelque chose me le dit, c'est un honneur pour vous que cette dame vienne demeurer dans la maison.

La concierge causa encore un instant, puis, n'ayant plus rien à dire, elle se retira.

Le lendemain, de dix heures à midi, il y eut un va-et-vient continu dans l'escalier. C'était le marchand de meubles qui montait dans le logement un lit, un canapé, deux fauteuils, quatre chaises, une table, un chiffonnier, et une glace, une pendule et deux candélabres pour orner la cheminée; puis d'autres marchands qui apportaient, les uns après les autres, les divers achats faits chez eux, la veille, par la veuve du capitaine.

Enfin, la maison redevint silencieuse; c'était fini : la nouvelle locataire était emménagée.

En descendant à onze heures pour aller acheter le déjeuner, Eugénie avait rencontré la dame dans l'escalier et l'avait saluée. La nouvelle locataire avait répondu par un grand : Bonjour, mademoiselle, accompagné d'un très aimable sourire.

Toute l'après-midi, Mme Lureau et sa fille l'entendirent aller et venir, remuer des meubles, enfoncer des clous à coups de marteau. Elle mettait tout en place dans son ménage.

Le lendemain, elle sortit de bonne heure et ne rentra que fort tard dans la soirée; mais le jour suivant elle déjeuna chez elle.

Vers deux heures, une main timide frappa deux petits coups à la porte de Mme Lureau. Celle-ci, qui avait l'ouïe très fine, dit sa fille :

— C'est notre voisine, je viens de l'entendre ouvrir et fermer sa porte. Eugénie se leva et alla ouvrir.

— Bonjour, mademoiselle, dit la veuve du capitaine d'une voix pateline, c'est votre nouvelle voisine qui se permet de vous faire une visite, madame votre mère peut-elle me recevoir ?

— Oui, madame, répondit la mère d'Eugénie en se dressant sur ses jambes; donnez-vous la peine d'entrer.

La voisine fut bientôt près de Mme Lureau.

Les deux veuves se saluèrent et se regardèrent curieusement.

— Dès hier, madame, si je n'avais pas eu à courir toute la journée, je vous aurais fait ma visite, dit la voisine, car je la considérais comme un devoir dont je devais m'acquitter sans retard. A Paris, je le sais, ce n'est point dans les usages des personnes qui demeurent dans la même maison; mais je suis une provinciale, madame, et dans nos petites villes de province, on ne saurait se dispenser de cette politesse.

— Je suis flattée, madame, de l'honneur que vous nous faites à ma fille et à moi, je vous en remercie.

— Et moi, madame, je suis heureuse de faire votre connaissance. Mais, je vous en prie, ne restez pas debout. Vous sortez à peine d'une longue et douloureuse maladie, et, je le vois, vous êtes encore bien faible.

Avec beaucoup de sollicitude, elle prit le bras de Mme Lureau et l'aida à se replacer dans son fauteuil.

— Oh ! vous êtes trop bonne... Je suis confuse... balbutia la mère d'Eugénie.

De la main, elle indiqua un siège à la visiteuse.

— On ne doit pas se gêner entre voisines, dit la veuve Fournier en s'asseyant; recevez-moi donc sans aucune cérémonie, j'aime mieux cela. Voyez, je suis venue tout à fait en voisine, coiffée seulement de ce bonnet de deuil, sans gants et en taille.

C'est peut-être moins dans les convenances, mais j'ai pensé que cela vous plairait mieux.

— Vous ne vous êtes pas trompée, madame; l'étiquette n'a rien à faire chez de pauvres ouvrières comme nous. En venant nous voir tout à fait en voisine, comme vous le dites, vous nous mettez mieux à notre aise.

Eugénie, qui était restée un instant dans la salle à manger, rentra dans la chambre.

La dame lui sourit gracieusement.

— Nous nous connaissions déjà, mademoiselle et moi, dit-elle.

— Ah ! fit Mme Lureau.

— Avant-hier, chère mère, j'ai eu l'avantage de rencontrer madame dans l'escalier.

— Vous m'avez saluée, mademoiselle, et j'ai deviné que vous étiez Mlle Lureau. Je m'étais informée, causant avec la concierge, des voisins que j'allais avoir; c'est assez naturel, n'est-ce pas ? On aime à avoir près de soi des gens tranquilles, bien élevés. La concierge m'a parlé de vous, madame Lureau, et de mademoiselle votre fille en des termes si flatteurs que je me suis dit tout de suite : « Je serai heureuse si je peux avoir mes deux voisines pour amies. »

— Oh ! madame !

— On a la crainte de l'isolement, car vivre seule, c'est bien triste... Comme vous, madame Lureau, je suis veuve, hélas ! Et pourquoi ne pas vous le dire ? C'est beaucoup parce que le même malheur nous a frappés que, même avant de vous connaître, je me suis sentie attirée vers vous.

J'avais un excellent mari et nous nous aimions comme aux premiers jours de notre mariage.

Capitaine à trente-six ans, il avait devant lui un brillant avenir.

J'étais fière de lui.

Prêt à passer chef de bataillon, je le voyais déjà colonel, général...

La mort me l'a pris.

Plus rien.

Après quelques années de bonheur, je me trouve seule au monde.

Elle est ainsi, la vie.

Il faut se résigner et tourner toutes ses pensées vers Dieu.

Je puise dans mes sentiments religieux la force et le courage de supporter mes peines.

Oh ! être seule !...

J'ai perdu ma mère il y a quatre ans, et mon père l'année suivante; j'ai bien quelques cousins éloignés, mais je ne les vois pas. Ils n'ont jamais été bons pour moi, d'ailleurs. Je suis forcée, maintenant, de demander à des personnes étrangères l'affection dont mon cœur a besoin.

Mon mari m'a laissé des affaires assez embrouillées; j'ai deux procès à soutenir; c'est pour cela que je suis venue à Paris. Il s'agit d'une centaine de mille francs.

Oh ! j'abandonnerais bien cette somme à ceux qui me la disputent, car, Dieu merci, je n'attends pas après le gain de ce procès; je me défends pour honorer la chère mémoire du capitaine Fournier.

J'ai à peu près huit mille francs de rentes.

Avec mes goûts simples, — je n'ai jamais beaucoup aimé la toilette, — j'ai bien plus qu'il ne me faut, et certainement, je trouverai des occasions de faire du bien aux autres.

Ma mère, qui était une sainte, m'a appris de bonne heure à être charitable; j'aime les pauvres, quand ils sont honnêtes, s'entend.

« Donnez à ceux qui n'ont pas, » a dit Notre-Seigneur.

J'ai, de tout temps, aimé à mettre en pratique ce divin commandement.

Toutes ces confidences, faites avec une certaine volubilité, étonnèrent bien un peu Mme Lureau et sa fille; mais, si elles révélaient une bavarde, elles ne soulevaient aucune observation désobligeante.

La veuve les accueillit poliment, mais s'abstint d'y répondre par une confiance réciproque.

Ce n'était pas de la défiance, c'était de la réserve.

La nouvelle locataire le comprit et jugea qu'il était nécessaire de faire fondre cette glace.

Elle continua :

— Mais je m'aperçois que je ne vous parle que de moi; excusez-moi, madame Lureau...

Le plaisir d'être avec vous !...

Je n'aurai pas à voir tous les jours MM. les avoués et MM. les avocats; si vous me le permettez, madame Lureau, et si vous ne me trouvez ni importune ni ennuyeuse, je viendrai de temps à autre passer une heure agréable près de vous.

— Vous serez toujours la bienvenue, madame, et la pauvre malade vous recevra de son mieux.

— Oh ! vous me ferez bien l'amitié de venir aussi chez moi, ainsi que Mlle Eugénie.

Comme vous le savez, je n'ai qu'une seule pièce; mais je l'ai fait meubler d'une façon convenable.

Mon intérieur est peut-être un peu trop gai pour une femme dont la douleur ne s'apaisera jamais.

Enfin, vous verrez.

— Ma fille et moi nous irons vous voir, madame.

— J'y compte.

Je vous l'ai dit, madame Lureau, l'isolement m'effraye; je viendrai vous voir souvent, je vous en prévienne.

— Autant qu'il vous plaira madame.

— Nous nous tiendrons mutuellement compagnie, nous causerons. Nous parlerons de ceux que nous avons aimés et nous mêlerons nos regrets. Cependant, comme je ne veux vous gêner d'aucune manière, quand vous ne voudrez pas de moi, vous ne m'ouvrirez pas votre porte.

— Cela n'arrivera jamais, répondit gracieusement Mme Lureau.



Hommes maigres Hommes décharnés Hommes épuisés Hommes nerveux

Vous n'êtes pas de votre siècle si vous ne savez pas que l'hulle de foie de morue est d'un grand secours pour augmenter votre poids. Elle contient plus de vitamines que toute autre nourriture que vous pouvez vous procurer.

Vous serez heureux d'apprendre que les PILULES D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE McCOY — recouvertes de sucre et aussi faciles à prendre qu'un bonbon — se trouvent maintenant à n'importe quelle pharmacie au prix de seulement 60c la boîte. Donc, si vous voulez gagner de 5 à 10 livres de bonne chair ferme et saine et vous sentir bien et fort, procurez-vous-en une boîte immédiatement.

Les Pilules McCoy sont un bienfait pour les personnes âgées qui souffrent de faiblesse. Vous devriez gagner 5 livres en 30 jours ou bien votre argent vous sera remis. 737

McCOY'S

20 VERGES D'ETOFFES A ROBES \$2.98

40 verges, \$5.79. Crêpe rugueux, luxueux; imprimé; broadcloth anglais. Vente d'écoulement. Longueurs de 4 verges; nouveaux dessins, nuances de printemps. Valant jusqu'à 75c la verge. Envoyé C.O.D., plus quelques centimes pour frais de poste. Garantie de remboursement.

TEXTILE MILLS, Dépt. 53 B, MONTREAL

Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Poirier, Bessette & Cie, Limitée
975, rue de Bullion.
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à la REVUE POPULAIRE.

(Pour le Canada seulement)

Nom

Adresse

Ville

Province

La dame causa encore un instant, puis, jugeant qu'elle était restée assez longtemps pour une première visite, elle se retira après avoir serré la main de Mme Lureau et caressé la jeune fille du regard.

La malade paraissait enchantée.

Elle avait été séduite du premier coup par la politesse, l'amabilité, les manières simples et la parole onctueuse de la veuve du capitaine. D'ailleurs, un peu d'amour-propre s'en mêlait; elle était agréablement flattée de la démarche de cette jeune femme qui, dans une position si différente de la sienne, était venue lui demander son amitié. Elle subissait à son insu le prestige de la fortune.

— Eh bien, demanda-t-elle à sa fille, que penses-tu de notre voisine ?

— Je ne sais pas, répondit Eugénie.

— Comment, mais elle est charmante.

— Je le crois, chère mère, cependant...

— Dis.

— Il m'a semblé qu'il y avait de l'affectation dans sa manière de parler, et puis...

— Quoi encore ?

— Qu'elle a quelque chose de faux dans le sourire, dans le regard.

— Par exemple, comment as-tu pu voir cela ? Mais son sourire a la même douceur que son regard, et elle parle avec une simplicité, une franchise, un laisser-aller...

— Alors, ma mère, c'est que je me suis trompée.

— Assurément, mon enfant.

Enfin, elle ne te plaît pas ?

— Oh ! je ne dis pas cela.

— Je conviens que sa figure...

— Est assez laide, oh oui.

— Mais elle est bonne, ma fille; la bonté, qui est la beauté de l'âme, vaut mieux que la beauté du visage.

— C'est vrai, chère mère.

Je trouve encore que notre voisine ressemble trop à une... comment dirai-je ? à une... « soeur ».

— A une soeur des pauvres, alors, répliqua la mère en souriant. Mme Fournier a des sentiments religieux, elle ne s'en cache pas, elle le dit : je la crois même dévote...

Eh bien, c'est encore une des choses qui me plaisent en elle.

Je trouve bien qu'on aime sa religion. N'ai-je pas, moi aussi, des sentiments religieux ?

J'ai été élevée dans un pays où la religion et le culte sont respectés, où pas plus que les femmes, les hommes ne désertent l'église. Je n'ai jamais oublié le jour où j'ai fait ma première communion et les pratiques de dévotion de ma jeunesse; j'éprouve toujours une douce émotion quand ma pensée me reporte à ce temps-là.

Avant cette cruelle maladie, qui m'a clouée sur mon lit ou sur ce fauteuil, est-ce que je ne te conduisais pas à la messe tous les dimanches ? Crois-le, ma chérie, ceux qui n'ont pas la foi sont des êtres bien à plaindre.

Ton père n'était pas un croyant, lui, cependant, je l'ai entendu répéter cette phrase qu'il avait lue dans un livre : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

III

LA VOISINE

LES VISITES de la voisine furent fréquentes, et, au bout de huit jours, la plus grande intimité existait déjà entre les deux femmes.

La soi-disant veuve du capitaine Fournier, mort en Tunisie, avait manœuvré avec une habileté dont Tartufe lui-même aurait été jaloux.

Elle avait pu facilement étudier le caractère de Mme Lureau et la prendre par ses côtés faibles.

Pleine de franchise et de loyauté, toute disposée à ouvrir son cœur à l'amitié, la veuve était d'autant plus facile à tromper qu'elle était sans défiance.

Heureuse d'avoir mérité l'amitié d'une femme aussi distinguée, avec laquelle elle s'accordait si bien, elle ne pouvait plus se passer de sa nouvelle amie, et, quand elle ne la voyait pas arriver à l'heure habituelle, elle était comme une âme en peine. Elle tendait l'oreille et avait constamment les yeux sur la porte.

La voisine avait non seulement réussi à capter la confiance de Mme Lureau, mais aussi à exercer sur la pauvre créature une sorte de domination.

Elle seule parlait bien.

Tout ce qu'elle pensait et disait était parole d'évangile. C'était un oracle.

Un jour, assistant à la fin du déjeuner de la mère et de la fille, la voisine demanda à goûter le vin que buvait la malade.

— Pouah ! fit-elle, comment pouvez-vous boire cette affreuse boisson ?

Mais ce n'est pas du vin, cela !

— C'est la boisson des pauvres gens, il faut nous en contenter, répondit la veuve.

— C'est vrai, votre chère enfant ne peut faire que ce qu'elle peut.

On parla d'autres choses.

Mais dans la soirée un homme se présenta chez Mme Lureau, apportant un panier de douze bouteilles de vieux bordeaux.

On n'osa pas les refuser.

Et le lendemain, quand la malade voulut remercier Mme Fournier, celle-ci l'interrompit, disant :

— Non, non, je ne veux pas être remerciée; est-ce que cela en vaut la peine ?

J'ai pensé qu'un verre de bordeaux à chacun de vos repas vous ferait grand bien et aiderait puissamment à vous rendre vos forces.

J'use des droits que me donne l'amitié. Votre fille ne peut être jalouse que je prenne part un peu aux bons soins qu'elle vous donne, n'est-ce pas, mademoiselle Eugénie ?

— Certainement non, madame.

La jeune fille ne faisait plus aussi froide mine à la voisine; elle s'habitua à peu à peu à ses manières, à sa figure, à son langage; d'ailleurs, n'eût-ce été que par affection et respect pour sa mère, elle tenait à se montrer convenable, pleine de déférence envers une femme qui, en définitive, n'avait que des choses aimables et gracieuses à lui dire.

Dès le premier jour, la voisine s'était aperçue de la froideur d'Eugénie, de son attitude réservée, en un mot de l'espèce d'antipathie instinctive qu'elle lui avait inspirée, et elle s'était appliquée à effacer, autant qu'elle le pouvait, la mauvaise impression qu'elle avait produite. Car elle n'avait pas seulement à agir sur l'esprit de la mère, mais aussi sur celui de la fille.

Bien des petits objets de toilette manquaient à Eugénie, qui ne pouvait les acheter. Quand elle était obligée de sortir, elle soupirait en jetant sur ses épaules un vieux mantelet défraîchi, passé de mode, repris en plusieurs endroits, dont la passementerie usée s'en allait par morceaux. Il lui semblait bien dur aussi de pas avoir, souvent, un col blanc à se mettre au cou et des manchettes aux poignets. Elle en était réduite, alors, à s'entourer le cou d'un mauvais foulard de soie qui n'avait plus de couleur.

Elle n'était pourtant pas coquette la chère enfant; mais, jeune et jolie, elle aurait aimé comme une autre à se parer, à se faire belle. Entre une toilette recherchée et ces petits riens

nécessaires, indispensables à une jeune fille pour s'habiller, il y a loin.

La fausse veuve n'avait pas été sans remarquer le piteux état de la garde-robe de la jeune fille.

Un soir, — elle avait passé l'après-midi dehors, — elle entra chez Mme Lureau avant de rentrer chez elle. Elle portait une grande boîte fermée, en carton, qu'elle posa sur la table devant Eugénie.

— Aujourd'hui, dit-elle, je suis allée au magasin du Bon Marché; j'ai acheté beaucoup de petites choses, des coupons d'étoffe, du linge, des bas, des bonnets, des tabliers, des fichus, des robes d'enfants; j'ai fait porter tout cela chez M. le curé pour être distribué à des petites filles pauvres de la paroisse.

Je ne connaissais pas encore ce grand magasin : on trouve là tout ce qu'on veut; que de belles choses ! Il y a là tant à voir, à choisir, que j'étais vraiment embarrassée; et tout cela est d'un bon marché... Décidément, il n'y a que Paris. Je comprends le dédain de Mmes les Parisiennes pour nos modestes magasins de province.

— J'ai pensé à vous, mademoiselle Eugénie, et je vous ai acheté quelques petites bêtises. Oh ! il ne faut pas m'en vouloir, je me suis laissé entraîner, en me trouvant au milieu de ce merveilleux étalage de choses à tous les prix, je n'ai pu résister à la tentation d'acheter. Ouvrez cette boîte, ma chère mignonne.

Eugénie, devenue toute rouge, hésitait à couper la faveur bleue qui retenait le couvercle.

— Eh bien, pourquoi ne fais-tu pas ce que te demande notre bonne voisine ? dit Mme Lureau.

La jeune fille trancha le faible lien d'un coup de ciseaux et enleva le couvercle.

— Maintenant, mademoiselle Eugénie, retirez les objets pour que votre mère les voie.

D'une main trébuchante d'émotion, la jeune fille sortit d'abord de la boîte deux parures complètes piquées à jour et brodées, puis une troisième avec une garniture de vraie dentelle. Elle trouva ensuite six mouchoirs de fine toile, sur lesquels le nom « Eugénie » était brodé; deux foulards, un bleu et un rose; un fichu de cachemire. Enfin Mme Lureau retira du fond de la boîte un costume tailleur de serge fine.

— Eh bien, mademoiselle Eugénie, cela vous plaît-il ? demanda la voisine.

— C'est pour moi que vous avez fait ces achats, madame ?

— Je vous l'ai dit !

— Un pareil cadeau ! Je ne puis accepter, madame; c'est trop beau, trop riche.

— Trop beau, trop riche ? et moi qui, voulant vous offrir quelque chose digne de vous, trouvais que ce n'était pas assez bien. Mais ne dites pas que vous ne pouvez accepter mon petit présent; je suis si heureuse de vous offrir ces modestes objets de toilette.

— Je vous le répète, madame, c'est trop beau.

— Il n'y a rien de trop beau pour vous. Allons, ma mignonne, vous ne voulez pas me faire de la peine, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame.

— Alors, serrez-moi tout cela et n'en parlons plus.

Mme Lureau, extasiée, ne trouvait par un mot à dire.

Eugénie avait des larmes dans les yeux. Elle se leva, et s'approchant de la voisine :

— Madame, dit-elle, permettez-moi de vous embrasser.

— Chère petite, mais je vais vous embrasser aussi.

Les deux baisers donnés furent aussitôt rendus.

Mme Lureau, radieuse, ne sentait plus son mal.

— Ainsi, vous êtes contente ? reprit la voisine.

— Oh ! je ne sais comment vous remercier. Pourquoi êtes-vous si bonne pour ma mère et pour moi ?

— Pourquoi, chère mignonne ? Parce que je vous aime !

En vérité, comment la mère et la fille auraient-elles pu ne pas accepter les cadeaux de leur aimable voisine ? Elle savait si bien s'y prendre; elle y mettait tant de gracieuseté, de délicatesse ! La façon charmante dont elle donnait doublait la valeur des choses.

Le lendemain matin, Eugénie n'eut pas à soupirer lorsqu'elle s'habilla pour aller reporter son ouvrage de la semaine.

Elle était à peine sortie lorsque la voisine entra chez Mme Lureau.

— Je sais que vous êtes seule et je viens vous tenir compagnie, dit-elle.

— Moi, je vais commencer par vous gronder, fit la malade; pourquoi vous mettez-vous ainsi en dépenses pour nous ? Je suis de l'avis d'Eugénie, ce que vous lui avez donné hier est trop beau. Vous allez me gêner mon enfant.

— N'avait-elle pas grand besoin de ces petites choses que je lui ai offertes ?

— C'est vrai.

— J'ai donc eu raison, alors, de les lui acheter. Voyons, chère madame Lureau, puis-je mieux employer mon superflu qu'à faire plaisir de temps à autre aux personnes que j'estime et que j'aime ?

— Je ne sais que vous répondre; d'ailleurs vous avez toujours raison.

— A la bonne heure. Parlons donc d'autre chose, de vous, si vous le voulez bien.

— Que puis-je vous dire de moi ?

— Mais tout ce que vous voudrez, et rien que ce que vous voudrez.

— Oh ! je n'ai rien à cacher, répliqua la veuve.

— J'en suis persuadée. Ce que je vous en dis, c'est pour vous démontrer qu'il n'y a pas chez moi de la curiosité, mais une grande sympathie.

— Je le crois.

— Vous êtes née à Paris ?

— Non. J'avais vingt-huit ans lorsque j'y suis venue avec mon mari, peu de temps avant la naissance de ma fille...

— Vous avez perdu vos parents de bonne heure ?

— Je suis sans famille; je ne me suis jamais connu aucun parent.

La voisine tressaillit et baissa aussitôt la tête pour ne point laisser voir l'éclat de son regard.

— Oh ! fit-elle.

— Ma mère m'a mise au monde dans un hôpital, à Poitiers, continua la veuve, et m'a abandonnée, ce qu'elle ne voulait pas, peut-être. Il paraît qu'elle a horriblement souffert en me donnant le jour; elle a été pendant des mois entre la vie et la mort et ne s'est jamais remise complètement. Elle avait à peu près perdu la raison.

Je n'ai pas été reconnue par elle, et personne n'a pu me dire comment elle s'appelait. Quant à mon père, je n'en ai jamais entendu parler. Ma mère était probablement une pauvre fille séduite, abandonnée par son séducteur.

— Chère madame Lureau, je m'en veux vraiment de ma maladresse, je viens de toucher à une plaie douloureuse de votre cœur.

La veuve secoua la tête.

— Mon cœur ne souffre plus de l'abandon où j'ai été laissée, répondit-elle. Pendant longtemps, j'ai eu le désir ardent de connaître ma mère;

j'aurais été si heureuse de la voir, de l'embrasser... je l'aurais tant aimée ! Hélas ! je l'ai vainement cherchée, appelée.

Elle n'a pas entendu la voix de son enfant... Elle était morte, sans doute.

Recueillie immédiatement après ma naissance par l'Assistance publique, je fus envoyée en nourrice dans la Saône-et-Loire, près d'Autun. Née aimante, n'ayant pas de mère, j'aimai ma nourrice et tous ceux qui, autour de moi, me traitaient avec bonté.

Dès que j'eus fait ma première communion, assez grande et assez forte pour travailler, gagner ma vie, je devins servante.

— Vous étiez en service quand vous vous êtes mariée ?

— Oui.

— Votre mari était du village où vous avez été élevée ?

— Non, Lureau était de Vertigny, petite commune du canton de La Charité, dans la Nièvre. Après être restée deux ans à Nevers, j'étais entrée en place à Vertigny chez de riches bourgeois qui m'avaient prise en affection et me faisaient de magnifiques promesses pour m'engager à ne les quitter jamais.

Afin de me retenir plus sûrement près d'eux, ils allèrent jusqu'à vouloir me marier avec leur jardinier. C'était un garçon convenable, travailleur, dont les maîtres faisaient beaucoup de cas et certainement un excellent parti pour moi ; mais il avait le défaut d'être excessivement jaloux, et puis... je ne l'aimais pas.

Lureau était venu travailler au château, il m'avait parlé ; nous nous étions revus plusieurs fois. Je savais que c'était un bon ouvrier, rangé, honnête, économe, n'allant jamais au cabaret, estimé de tout le monde. Bref, si je devais me marier, c'était avec le maçon, et pas avec le jardinier. Je le déclarai nettement à mes maîtres, qui jetèrent les hauts cris, et ils employèrent tous les moyens possibles pour m'empêcher de faire ce qu'ils appelaient une sottise.

Mais j'aimais Lureau, et, comme vous devez bien le penser, je fis la sourde oreille.

A l'insu de mes maîtres, je demandai les papiers qui m'étaient nécessaires pour me marier, et un jour, sans qu'ils se fussent doutés de rien, nos bans furent publiés.

On me fit de vifs reproches, on trouvait ma conduite indigne.

Peut-être n'avais-je pas agi comme j'aurais dû le faire, mais on m'y avait forcée. Enfin, on ne pouvait plus mettre obstacle à ce qui était fait. Nous nous mariâmes.

Lureau avait ses économies, moi les miennes. Nous achetâmes tout ce qu'il fallait pour monter convenablement notre ménage, et nous quitâmes Vertigny pour aller demeurer à Pouilly-sur-Loire, où du travail pour une année au moins était assuré à mon mari.

De mon côté, je trouvai facilement de l'ouvrage ; je savais coudre et, ayant été femme de chambre pendant cinq ans, j'avais appris à travailler. Je me mis à la lingerie, et je gagnai bientôt de bonnes journées.

Inutile de vous dire, madame, que j'étais la plus heureuse des femmes.

Hélas ! nous aurions dû rester toujours à Pouilly. Mais j'allais être mère et, pour notre enfant, Lureau devenait ambitieux. Il voulait gagner davantage. Un de ses camarades, qui était à Paris depuis quelques années déjà l'appela et nous partîmes.

Tout alla bien pendant quinze ans ; nous étions dans l'aisance ; nous avions mis la petite en pension, puis en apprentissage. Lureau était passé contremaître ; travaillant tous les

trois, nous allions pouvoir amasser la petite dot de notre enfant, lorsqu'un jour on me rapporta mon mari sur un brancard.

Tout était fini. Plus rien. Bonheur disparu ! Beaux projets d'avenir détruits ! La douleur, des larmes, la maladie, la misère, le désespoir !

La veuve laissa échapper un profond soupir et essuya son visage baigné de larmes.

La voisine prit une des mains de Mme Lureau, et, la pressant doucement :

— Eh bien, oui, ma pauvre amie, dit-elle d'une voix entrecoupée de soupirs, pleurons, pleurons ensemble.

Eugénie rentra. Elle était partie gaiement ; elle revenait la tristesse peinte sur la figure. Elle mit trois pièces de cinq francs dans la main de sa mère, le prix de son travail d'une semaine, et, malgré la présence de la voisine, ne pouvant se contenir, elle laissa échapper un sanglot.

— Mon Dieu, mais qu'as-tu donc ? s'écria la mère effrayée.

— Maman, je suis désolée.

— Pourquoi désolée ? fit la fausse veuve ; voyons, ma chère petite, dites-nous vite ce qui est arrivé.

— Je ne rapporte pas d'ouvrage, répondit Eugénie en pleurant ; il n'y en a plus, et ce n'est pas avant trois semaines ou un mois...

— Ma pauvre enfant ! soupira Mme Lureau.

— Allons, allons, reprit la voisine, il n'y a pas là de quoi se désoler.

— Le terme approche, madame, répliqua la jeune fille, et nous ne pourrions pas payer. Nous avons déjà économisé cinquante francs, et je pensais bien, en travaillant, pouvoir donner le 8 juillet au moins quatre-vingt francs, un acompte convenable. Au lieu de cela, nous allons être forcées de vivre sur notre réserve et nous ne pourrions rien donner au propriétaire.

— Eh bien, il attendra.

— Il n'attendra pas, madame ; M. Rabiot est dur pour le pauvre monde ; cette fois, bien sûr, nous recevrons congé par huissier. Qu'allons-nous devenir ?

— Vos paroles me surprennent beaucoup, mon enfant ; M. Rabiot, je vous assure, n'est point l'homme que vous dites ; je le connais un peu et je sais qu'il a un excellent cœur.

— Je crois que vous vous trompez, madame.

— Je n'ai pas à prendre ici la défense de notre propriétaire, mais vous avez contre lui d'injustes préventions ; je vous parle ainsi en connaissance de cause, et je pourrais vous citer des faits qui vous feraient voir M. Rabiot sous un aspect plus favorable.

— Nous voudrions vous croire, madame, répondit Eugénie avec un certain étonnement ; malheureusement, nous avons la preuve du contraire.

La fausse veuve ne se laissa pas démonter, et ce fut avec une chaleur nouvelle et un accent de sincérité bien fait pour tromper même de plus habiles que la mère et la fille, qu'elle répliqua :

— Vous le croyez dur, et il est bon, compatissant, généreux, charitable. Il a de la fortune, et savez-vous comment il l'emploie ? A faire du bien. Sous son enveloppe un peu rude, il cache les plus nobles sentiments. M. Rabiot est ce qu'on peut appeler un bourru bienfaisant.

Je sais des familles de pauvres gens qu'il a tirées de la plus profonde misère.

— En vérité, dit encore la jeune fille, il faut que vous soyez bien sûre de cela pour prendre ainsi la défense de M. Rabiot.

La voisine vit qu'elle dépassait peut-être le but, et elle se hâta d'ajouter :

— Soyez-en certaine, ma mignonne, vous vous trompez sur le compte de M. Rabiot, et c'est avec conviction que je vous dis : Soyez sans crainte. Dans tous les cas, si le propriétaire, pour une raison ou pour une autre, se montrait trop exigeant, ne suis-je pas là, moi, pour intervenir ? De combien est-il votre terme ?

— Cent vingt-cinq francs.

— Ce n'est pas une grosse somme cela. Allons, rassurez-vous ; si le 8 vous n'avez pas l'argent nécessaire et qu'il ne vous plaise point de faire attendre le propriétaire, je vous ouvrirai ma bourse.

— Quand on emprunte, il faut rendre, dit Mme Lureau, et nous devons déjà beaucoup...

Non, non, plus d'emprunts. S'il le faut, nous porterons au Mont-de-Piété ce que nous en avons retiré il y a deux mois.

Nous avons des dettes, madame ; nous devons au médecin, au pharmacien, au boucher, au boulanger, à l'épicier, sans compter deux termes au propriétaire.

Grâce à un ami qui nous a fait l'avance d'une forte somme, nous avons pu payer M. Rabiot et nous débarrasser de toutes nos dettes criardes. Mais cette somme qu'on nous a prêtée, nous la devons, et je ne vous le cache pas, madame, cette dette me tourmente sans cesse. Oh ! pouvoir vivre de son travail et ne devoir rien à personne !...

— C'est la tranquillité, sans doute ; mais est-ce votre faute si vous avez été si longtemps malade ? Est-ce aussi la faute à Mlle Eugénie si l'ouvrage lui manque ? Vous n'avez rien à vous reprocher ni l'une ni l'autre. Comme tant d'autres, vous subissez les cruelles épreuves de la vie ; mais tout cela changera.

Dieu veuille sur toute ses créatures ; il ne vous abandonnera point ; ayez confiance.

Mais il me vient une idée : mademoiselle Eugénie, puisque votre maison de lingerie ne vous donne rien à faire en ce moment, vous plairait-il de travailler pour moi ?

— Oh ! oui, madame.

— Eh bien, ma mignonne, nous sortirons ensemble dans l'après-midi ; nous irons dans un magasin où nous achèterons tout ce qui vous sera nécessaire pour me confectionner de ces délicieux petits ouvrages, qui, sortis de vos petites mains si habiles, sont de véritables chefs-d'œuvre.

IV

L'OEUVRE COMMENCE

LE DIMANCHE SUIVANT, le matin, vers dix heures, Lucien Morel vint faire sa visite habituelle à Mme Lureau.

C'était un devoir qu'il tenait à remplir, disait-il, mais comme son amour pour Eugénie le lui rendait agréable ! La semaine ne passait pas assez vite ; il comptait les jours, les heures, tant il lui tardait de voir arriver le dimanche. C'était le seul jour de fête pour lui, le jour vraiment heureux.

Voir Eugénie, la contempler, l'admirer, s'enivrer de son sourire, de sa beauté, de la douce lumière de son regard, c'était la joie ineffable et le suprême bonheur.

— Comment allez-vous aujourd'hui, madame ? demanda-t-il.

— Pas plus mal, Lucien, comme vous le voyez. Et, pour que mes forces reviennent si lentement, il fallait que je fusse bien épuisée. Depuis quelques jours, je marche un peu, j'arrive même à faire le tour de ma chambre sans avoir recours aux murs et aux meubles. Mais au bout d'un ins-

tant je n'en puis plus ; je regagne vite mon fauteuil, où je tombe brisée, anéantie.

— Qu'importe, du moment qu'il y a progrès.

— Oui, je me sens mieux, et j'espère qu'avec le temps...

— Vous vous remettrez certainement.

— Je ne vous attendais pas ce matin, monsieur Lucien ; votre après-midi est prise sans doute ?

— Oui, je dois accompagner M. et Mme Georges Ramel à Villeneuve-Saint-Georges ; un vieil ami dont on fête le retour après plusieurs semaines d'absence. J'aurais bien voulu me dispenser d'assister à cette réunion, mais je n'ai pas pu.

— Si vous ne faisiez pas tout ce qui dépend de vous pour être agréable à votre maître, monsieur Lucien, vous seriez un ingrat.

— Oh ! je sais ce que je dois à mes bienfaiteurs. Mais je ne vois pas Mlle Eugénie ; est-ce qu'elle est sortie pour longtemps ?

— Elle ne rentrera probablement pas avant midi ; elle est allée à la messe avec notre voisine, Mme Fournier.

La figure du jeune homme changea d'expression.

— Je n'aurai pas le plaisir de la voir aujourd'hui, dit-il tristement ; je dois me trouver à la gare de Lyon à onze heures et demie.

— Je lui dirai que vous êtes venu.

— Ce n'est pas du tout la même chose, pensa Lucien.

Après un moment de silence, la veuve reprit :

— Avez-vous eu, enfin, des nouvelles de votre frère, de votre sœur ?

— Non, madame Lureau ; j'ignore toujours où ils sont. Il est vrai que je n'ai pas fait encore des recherches sérieuses pour les retrouver. Le moment viendra.

— M. Ramel est toujours content de vous ?

— Je le pense.

— Votre tableau avance ?

— J'y travaille avec ardeur. Aussitôt terminé, j'en commencerai un autre ; car, maintenant, c'est deux tableaux que je désire avoir au prochain Salon. Ah ! c'est une grosse affaire... mais mon maître m'encourage, et je ne suis pas sans espoir. Ah ! madame Lureau, si je réussis...

— Eh bien ?

— Ce sera un beau jour pour moi.

— M. Ramel ignore toujours que vous nous connaissez, que vous venez nous voir souvent ?

— Oui madame Lureau.

— Ne trouvez-vous pas que votre conduite est un peu bien mystérieuse vis-à-vis de ceux que vous appelez vos bienfaiteurs ?

Le jeune homme devint rouge comme une pivoine.

— Avouez, continua la veuve, que vous ne leur témoignez pas beaucoup de confiance.

— Mais, madame...

— Monsieur Lucien, en général, quand on cache une chose, c'est qu'on redoute de la faire connaître ou qu'elle n'est pas avouable.

— Oh ! madame, répliqua le jeune homme d'un ton peiné, je croyais que vous me connaissiez assez pour ne pas me supposer des sentiments qui ne sont pas les miens. Maintenant, n'étant rien encore, que puis-je dire à M. Ramel ? Que j'ai trouvé en vous une seconde mère, que j'aime Mlle Eugénie Lureau et que j'ai l'intention de l'épouser aussitôt que, par mon travail, je me serai créé une position indépendante ?

(Lire la suite au prochain numéro)



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT
CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU
Le Samedi, de 3 heures à 6 heures.

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher

Castler Postal, 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____

POUR UNE NATION FORTE

Leçons de Culture Physique

Par JACQUES LANGEVIN

Le plus célèbre professeur de culture physique canadien

TREIZIEME ET DERNIERE LEÇON

M. Jacques Langevin a terminé la série de ses leçons de culture physique. Nous espérons que cela a pu rendre service à nos lecteurs et lectrices qui comprennent l'importance de la culture physique.

SAVOIR VIVRE

C'EST un fait établi qu'un grand nombre de maladies et malaises peuvent être exemptés entièrement par une vie mieux équilibrée — qui comprend du sommeil, de l'exercice physique au grand air, aussi de la culture physique et des aliments sains.

Les maladies viennent des impuretés trouvées dans le sang; ce sang est fabriqué par les aliments que nous mangeons; il est logique que si vous mangez des aliments sains vous obtiendrez du sang pur qui combattra les microbes, et tout le contraire si vous négligez cette science de vivre.

Tout comme votre automobile, si vous l'alimentez d'essence de qualité inférieure, vous encrassez la partie vitale, le moteur, et vous n'obtenez qu'un très mauvais rendement. Au contraire, vous servez-vous de bonne essence, aussitôt votre voiture est plus puissante.

Hé bien! l'organisme humain est aussi un moteur, et beaucoup plus délicat, les pièces de rechange n'existant pas.

Une attention toute spéciale est nécessaire dans le choix de vos aliments. Évitez de creuser votre tombe avec vos dents. Mangez normalement trois repas par jour. Fruits en quantité, et sous toutes les formes; ils sont riches en vitamines et sels organiques. Le bœuf en tranches et rôti, l'agneau, le foie de veau, le poulet, la dinde, le bacon.

Tous les légumes en quantité; ils sont riches en cellulose, ce qui aide au travail des intestins; ils contiennent beaucoup de vitamines. Du lait et beaucoup d'eau. Les sucs naturels, tels que le miel, le sirop d'érable, le sirop de blé d'inde et la mélasse.

J'insiste encore: mangez lentement et surtout mastiquez vos aliments, faites de la culture physique régulièrement. Ayez neuf heures de sommeil et faites du sport au grand air.



Voilà un exercice qui exige quelque entraînement. Debout sur un seul pied, vous pliez la jambe, tenant les bras ouverts pour conserver l'équilibre. Sans vous aider de l'autre jambe, vous vous remettez debout. Faites le même exercice sur l'autre jambe. Au début, ne faites que quelques mouvements. Excellent exercice pour les skieurs et les patineurs.

(Photos La Photographie La Rose, Montréal)

Lina, la Jeune Bohémienne

QUATRIEME EPISODE



1 — Le tzigane Jaco a jeté le médaillon au fond d'une carrière aux abords escarpés.



2 — La jolie Lina a bien de la peine d'avoir perdu, une autre fois, le précieux bijou.



3 — Guy, toujours chevaleresque, décide de tenter la descente. Projet audacieux !



4 — Jusqu'à mi-pente, cela va assez bien. Il s'agrippe à un arbuste pour se reposer.



5 — L'arbuste cède sous la pression. Guy est précipité avec fracas dans les eaux.



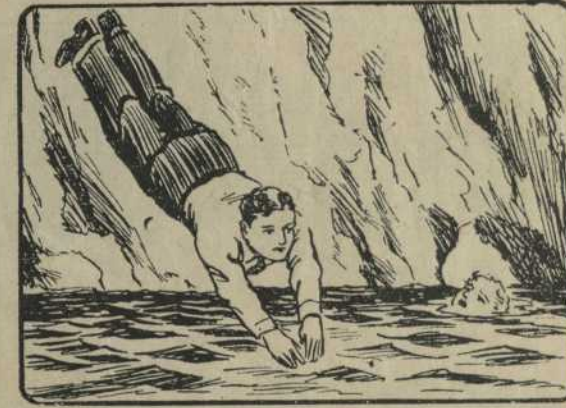
6 — Des pierres, tombant en avalanche, l'ont sans doute blessé, car il saigne à la tête.



7 — Son corps touche l'eau avec un grand bruit et disparaît. Est-il noyé ?



8 — Paul enlève son veston. La vue de son camarade en train de se noyer l'émeut.



9 — Sans tarder il plonge. Il se porte au secours de Guy qui vient de reparaitre.



10 — Lina sait bien que maintenant Guy est hors de danger. Aussi, elle s'en va.



11 — Elle attendra dans la roulotte le retour de ses deux amis si courageux.



12 — Jaco épiait la fillette. Dès qu'elle fut entrée, le tzigane ferma la porte à double tour...

(A suivre dans le prochain numéro)

Les aventures de deux étoiles de cinéma

SEPTIEME EPISODE



1 — Jean et Simone ont fait naufrage sur une île mystérieuse et qui semble déserte.



2 — Avant que de commencer l'exploration du nouveau domaine, ils se reposent quelque peu.



3 — Puis, après avoir dormi et fait sécher leurs vêtements, ils se mettent en route.



4 — Un jaguar les attaque sournoisement. A l'aide d'une grosse branche. Jean pare les coups.



5 — L'animal, devenu furieux, va, dans quelques instants, avoir raison du jeune homme.



6 — Ce dernier vient de glisser. Le jaguar s'élance. Soudain, un coup de feu retentit.



7 — La bête se hâte de s'enfuir, apeurée. Le sauveteur est un employé du gouvernement.



8 — Dans ce sympathique grand garçon, Jean et Simone ont vite fait de trouver un ami.



9 — Il leur dit de se dépêcher vers sa cabane, car il n'y a pas que les animaux à craindre.



10 — En effet, des nègres sont à l'affût. Ils ne dissimulent même pas leur présence.



11 — Une pluie de flèches s'abat sur la maison. C'est le signal d'une attaque des indigènes.



12 — Pendant que Jean tient les noirs en respect, Jacques lance à la T.S.F. un appel au secours...

(A suivre dans le prochain numéro)



QUARANTE-SEPTIEME EPISODE



1 — Hugnette et Georges se remettent en route pour aller délivrer l'ingénieur Stevens.



2 — En face du village indigène, ils se concertent et préparent leur plan avec minutie.



3 — Pendant que la reine de la forêt fera le guet, Georges ira délivrer les captifs.



4 — Parvenu à la hutte, il regarde autour de lui. Personne. Alors il tire un couteau.



5 — A leur grande stupéfaction, les prisonniers voient une lame travailler avec mystère.



6 — Une tête paraît. O bonheur, c'est Georges venu les sauver. On se retient de crier de joie.



7 — Georges coupe les liens des hommes. Il faut faire vite, car les gardiens viennent souvent.



8 — Le colosse en faction est tout surpris de voir que le feu vient de prendre à la hutte.



9 — Tandis qu'il court donner l'alarme, les quatre hommes se sauvent à toutes jambes...

(A suivre dans le prochain numéro)

Rions, c'est l'heure



— Albertine, mon mari amène des amis à dîner ; vous êtes-vous préparée ?
— Oui, madame ; ma valise est prête !

— Ton amoureux ne parle pas beaucoup.

— Non. Il y a deux mois que je sors avec lui et je ne sais pas encore comment il s'appelle.

Le condamné à mort s'en va à l'échafaud ; l'aumônier essaie de le consoler :

— Du courage, mon ami ; le moment est venu de payer votre dette à la société.

— Dans ce cas, je me déclare en faillite, réplique le condamné.

Un faux mendiant accoste un passant qui lui donne cinq sous.

Le passant fait cependant observer :

— Je vois qu'en somme vous boîtez fort peu...
Insulté, le faux mendiant répartit :

— Vous voudriez peut-être que, pour cinq cents, je sois aussi aveugle et muet...

Un roi dit un jour :

— J'offre une récompense à celui qui fera le plus gros mensonge.
Trois concurrents se présentèrent.
Le premier dit :

— Je n'ai jamais menti de ma vie.

Le second dit :

— Je ne sais même pas ce que c'est que mentir.

Et le troisième dit :

— Ils ont tous les deux dit la vérité.

Le roi donna la récompense au troisième.

— Il y a cinq ans, j'ai été bien chanceux. J'ai trouvé un billet de \$5 au bain.

— Et depuis ?
— Cette chance ne s'est jamais présentée de nouveau. Aussi, je ne suis jamais retourné au bain.

La police enquête sur un meurtre :

— L'expert a dit que la balle a été tirée à deux pouces de la victime.

— Dans ce cas, il devait y avoir des traces de poudre sur le vêtement.

— Justement. C'est parce qu'il y en avait que la femme a tiré sur son mari.

Un danseur s'approche d'une jeune femme qui va en soirée pour la première fois depuis son veuvage.

— Madame, voudriez-vous me faire l'honneur de m'accorder un tour de valse ?

— Volontiers, monsieur, mais dansez très lentement : mon deuil est si récent !

Mme B... qui donne des dîners, rue Sherbrooke, prie chaque invité d'inscrire une pensée sur un album.

Nous avons pu y lire : « Les années qu'une femme retranche de son âge ne sont jamais perdues ; elles sont ajoutées à l'âge des autres femmes ». Et sous la signature d'un historien septuagénaire qui a eu de grands succès de librairie : « Ce qu'une femme ne pardonne jamais à son mari, c'est de n'avoir rien à lui reprocher ».



— Il y a longtemps que vous n'êtes venu ici ?
— Oui, mon président, vous aviez fait ce qu'il fallait pour ça.

Un Ecossais avait vendu vingt poules. L'acheteur n'en reçut que dix-neuf et il alla s'en plaindre :

— Je veux acheter vingt poules, et non dix-neuf. Pourquoi en manquait-il une ?

— Elle n'avait pas encore pondu son oeuf, répondit l'Ecossais.

Pierre a été attaqué par des brigands.

— Combien étaient-ils ? demande Paul.

— Sept.

— Tu dis ?

— Je dis sept.

— Dix-sept ?

— Non, sans dix.

— Cent dix ?

— Non, sans dix-sept.

— Cent dix-sept ?

— Mais non, sept, sans dix.

— Sept cent dix ?

— Pristi, sept, sans dix : sept !

— Sept cent dix-sept ?

— Mais non, comprends donc, je te dis... sept, sans dix...

— Dix sept cent dix-sept ?

— Va, j'y renonce, ma tête va éclater, ils étaient seulement sept !

Monsieur termine une lettre urgente. L'heure de la dernière levée approche et il faut se hâter.

— Vite, vite, dit-il à sa femme, cherche une enveloppe pendant que je finis.

— Voilà.

— Cache-la toujours en attendant. Ce sera toujours deux secondes gagnées. Je finis.

Les Ecossais ont une solide réputation d'avarice. Pourquoi ? Cette réputation est-elle justifiée ou est-ce là une légende — une calomnie — un prétexte à histoires drôles ?

Toujours est-il que le nombre d'histoires, basées sur ce défaut, est considérable en Angleterre.

En voici une.

Les Ecossais ne laissent jamais rien se perdre.

Un Ecossais trouve dans la rue un flacon de teinture d'iode, il le tourne, le retourne et se gratte la tête en se demandant anxieusement ce qu'il pourrait bien faire de ce médicament.

Tout à coup, il sourit, sort son couteau, se coupe le doigt et triomphalement répand l'iode sur la blessure.



— Pourquoi hurler comme ça ; je n'ai pas encore touché à votre dent.
— Non, mais vous avez le pied sur mon cor.

Titin, la tête bandée, un bras en écharpe, une jambe plâtrée, est allongé dans son fauteuil quand on lui annonce la visite d'Olive.

On vient de me dire que tu as été victime d'un accident effroyable, dit celui-ci en entrant.

Mais comment cela t'est-il arrivé ?

— Oh ! c'est bien simple. On a fêté samedi l'anniversaire de Paul.

On a bu, n'est-ce pas... Chacun sa tournée, comme de juste... Et on était vingt-cinq... Alors, en sortant tout tournait... Bref ! J'étais en retard pour rentrer à la maison et j'ai voulu sauter dans l'autobus en marche...

Olive fit un geste de compréhension.

— Je vois ça... Comme tu étais ivre, tu as posé ton pied à côté de la marche de la plate-forme et tu es tombé.

Titin haussa les épaules.
— C'est bien pire... Il n'y avait pas d'autobus.

Le profane regarda attentivement la surface de la glace et fut intrigué par les deux cages de gardien de but.

— Qu'est-ce que c'est que ça?... demanda-t-il à son ami le sportif en désignant les extrémités de la patinoire.

— Ah ! ça, ce sont les buts.

— Et qu'est-ce qu'ils font, les joueurs, là-dedans ?

— Ils ont pour mission d'empêcher la rondelle d'entrer.

— Bon !

Un instant de silence puis :

— Ils gagnent beaucoup les gardiens de buts ? (Précisons que la chose se passe durant un match professionnel).

— Ma foi, quelque chose comme \$350 par semaine...

— Ils ne sont guère économes, ces dirigeants de hockey. Cela leur reviendrait beaucoup moins cher de clôturer ces espaces, une fois pour toutes...



Le cœur humain est une admirable et puissante mécanique. En vingt-quatre heures, il développe une puissance de 74.000 kilogrammètres, ce qui équivaut à soulever un poids de 162 livres à 3.000 pieds de hauteur. Tout ce travail, accompli par un organe gros comme le poing, se transforme en chaleur, laquelle est indispensable à la vie de l'organisme. Le cœur fournit ainsi un bon tiers de cette chaleur dont a besoin le corps humain.

Le salpêtre du Chili a été pendant longtemps la seule ressource des agriculteurs du monde entier comme fertilisant ; quand on s'aperçut, au cours de ces dernières années, que ces gisements étaient à peu près épuisés, il y eut un grave problème à résoudre pour éviter la famine générale. Les savants arrivèrent, heureusement, à puiser de l'azote dans l'atmosphère et à le transformer en engrais. Un million et demi de tonnes d'azote sont ainsi extraites, annuellement, de l'air que nous respirons.

On est arrivé à fabriquer du verre à partir de pommes de terre ! La nouvelle substance a toutes les propriétés du verre, et même davantage puisqu'elle est transparente aux ondes lumineuses de courte longueur, celles qui sont favorables à la santé. Ce verre est appelé *Anras Glass*. Il peut être coloré à volonté.

Le météorologiste américain Humphreys vient de démontrer que les poussières rejetées par les volcans peuvent stationner dans l'air pendant plusieurs années et former écran contre les radiations solaires. Il s'ensuivrait un abaissement sensible de la température. Ce refroidissement a été observé notamment en 1912, à la suite de l'éruption du volcan Katmai (Alaska).

Lors d'un cyclone dans le Texas, une branche d'arbre projetée avec violence par le vent traversa de part en part une grosse balle de coton cerclée à la machine. Un obus de moyen calibre aurait été incapable de faire la même chose en vertu de l'inertie considérable du coton. Ceci nous donne une preuve de la puissance de certains vents.

Au cours de fouilles en Egypte, on a mis à jour des flacons ayant contenu des parfums, il y a plusieurs siècles d'années, et qui gardaient encore une senteur appréciable de ces parfums.

Le bois de teck est le meilleur que l'on connaisse pour la fabrication des navires.

Pour produire une seule once de radium, il faut 450.000 livres de minerai spécial et deux millions de livres de produits chimiques.

On s'est amusé, parfois, à replanter de jeunes arbres la tête en bas et les racines en l'air ; beaucoup n'ont pas résisté à cette opération un peu barbare, mais d'autres ont paru trouver le changement de leur goût et ils ont continué de pousser ainsi à l'envers. On peut toujours essayer.

Toutes proportions gardées, la terre, malgré ses hautes montagnes et ses profondes vallées, a moins de rugosité que la boule de billard la mieux polie.

Par des croisements convenables, on est arrivé à produire une espèce nouvelle d'abeilles qui n'ont plus d'aiguillon et ne peuvent pas piquer.

Notes Encyclopédiques

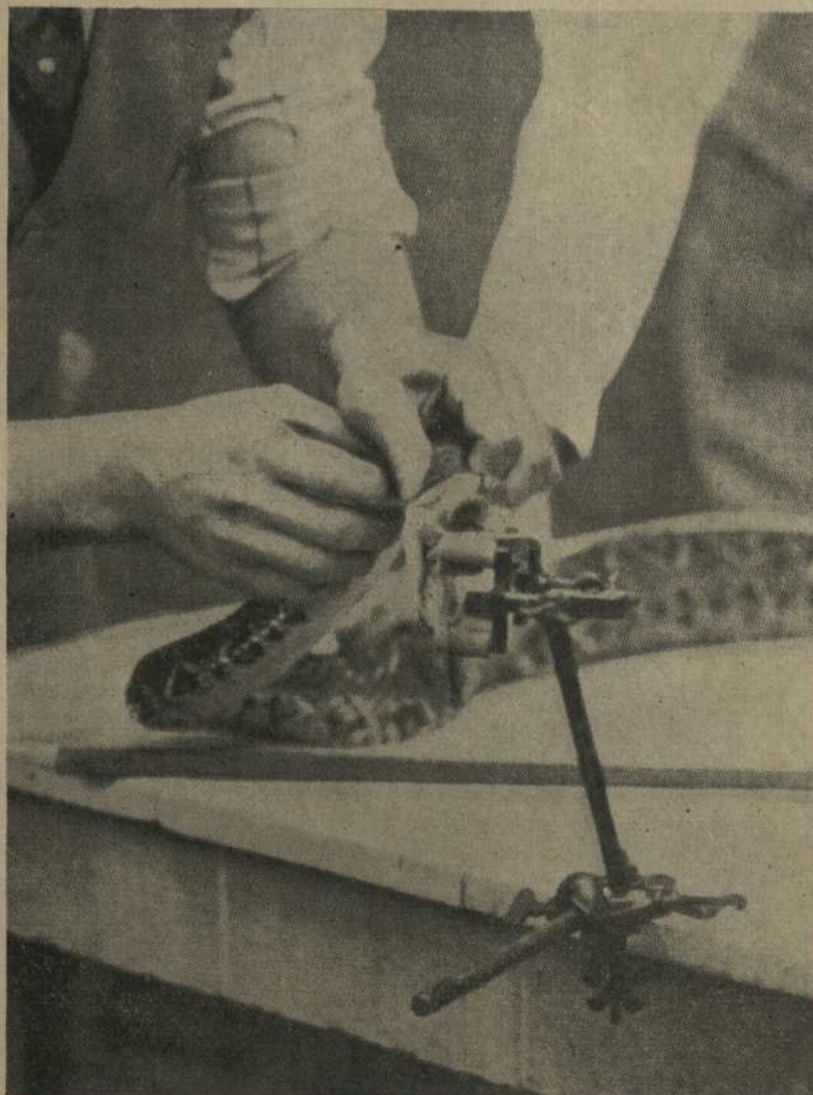
Dans des collections allemandes, figurent des coquilles d'huîtres fossiles. Elles contiennent trois perles fossiles. Comme l'âge de ces huîtres est estimé à 150 millions d'années, ces perles sont probablement les plus vieilles du monde.

Certains oiseaux, pour séduire leur femelle, leur apportent de la nourriture. Cet aimable usage se retrouve chez beaucoup d'insectes et chez les araignées. Mais le record est battu par une mouche aquatique qui cueille un bouquet de pétales et les présente à l'élu de son cœur au cours d'une danse pleine de cérémonies.

Nos meilleurs appareils d'éclairage donnent à peine 40% de leur énergie dépensée en lumière. Le reste se perd en forces inutiles, chaleur, etc. Quand il allume sa petite lanterne, le rendement utile du ver luisant est de 99%.

Aux Etats-Unis, un chardon gênait les cultures. On arracha le chardon. Mais il nourrissait un papillon qui, n'ayant plus de chardon, dévora toutes les cultures, auxquelles il n'avait précédemment jamais touché.

Le « visage » d'un animal a sa physionomie individuelle, que les autres animaux reconnaissent. Si on coupe la crête d'une poule, les autres poules la traitent comme une étrangère et, parfois, la tuent.



Comment on s'y prend, dans les laboratoires, pour extraire le venin des serpents vivants. Ce venin entre ensuite dans la composition de plusieurs remèdes.

C'est un fait mille fois constaté qu'un seul et même requin, facilement reconnaissable à des signes distinctifs, peut suivre pendant des jours et des jours un navire. On a fait la même observation sur des baleines. Mais alors, quand ces animaux dorment-ils ?

Les observations très précises que l'on a pu faire des éclairs, grâce à des appareils très compliqués, permettent d'établir que l'éclair qui frappe le sol n'est jamais unique ; on a compté quarante éclairs successifs en ce qui paraît en être un seul.

Un médecin indochinois préconise un curieux remède contre les morsures de serpents venimeux ; il dit que sept punaises avalées toutes vives guérissent le malade sans faute ; il prétend avoir expérimenté ce remède dans de nombreux cas.

La cuirasse d'acier qu'on met aux navires de guerre comme protection contre les canons de l'ennemi alourdit singulièrement ces navires ; un exemple le démontre facilement. Pour le cuirassé français « Dunkerque », le poids de cette cuirasse est de onze mille tonnes, soit quarante et un pour cent du tonnage total du navire.

La consommation annuelle du sucre est de 118 livres par tête au Danemark, de 55 livres en France, de 110 livres en Angleterre, de 100 livres aux Etats-Unis et de 22 livres seulement en Pologne.

Le pollen de quelques arbres fruitiers peut être conservé en magasin pendant plusieurs années, ce qui permet de pratiquer toutes sortes de greffes et de créer de nombreuses variétés de fruits.

Le métal chromium donne à l'émeraude sa couleur verte, au rubis son rouge et au saphir son bleu.

Certains insectes connaissent la position de leurs membres par de petits poils placés aux articulations. Les vertébrés sentent cette position à l'aide des muscles.

On a transporté 10.000 moutons par avions au-dessus d'un désert d'U.R.S.S., économisant ainsi la nourriture et facilitant la protection du troupeau pendant le voyage.

On vient de trouver aux Etats-Unis les empreintes d'un animal préhistorique haut d'au moins trente pieds.

L'animal le plus rapide du monde est un insecte, le *cephenomyia*, qui fait plus de 700 milles à l'heure.

Les plus grands animaux sont ceux qui vivent dans les montagnes, ou aux latitudes élevées.

Un astéroïde est passé, en octobre 1937, à un demi million de milles de la terre. Si celle-ci avait retardé de dix heures, il y aurait eu collision.

De tous les mammifères, c'est le lapin qui a la croissance la plus rapide ; de tous les oiseaux, c'est le pigeon.

Dans une basse-cour les coqs commandent aux oies, et les oies commandent aux canards. Mais les canards commandent aux coqs.

Les statistiques nous apprennent que 90% des enfants au-dessous de seize ans souffrent de la carie des dents aux Etats-Unis.



VOYEZ UN NOUVEAU DODGE

..Ensuite VOYEZ L'ÉTIQUETTE DU PRIX



Sedan Dodge Custom de 1939, 4-Portières



LE DODGE SIX EST DANS LE DOMAINE DES PRIX LES PLUS MODIQUES !

Voyez les 4 Voitures Dodge de 1939. Nouvelle conception de l'élégance à l'extérieur et à l'intérieur. L'aménagement intérieur revêt un nouveau luxe. Jetez l'oeil sur l'étiquette de prix — ensuite faites votre choix. Tous les modèles Dodge de 1939 sont construits d'après les standards rigides qui ont, depuis 25 ans, solidement

établi la réputation de Dodge en fait de Dépendabilité, de Longue Durée et de bas frais d'Opération.

Faites un essai — constatez comment la suspension indépendante des roues avant aplanit toutes les routes . . . comment le nouveau mécanisme de direction rend la conduite plus facile et plus positive que jamais auparavant.

Le nouveau levier de changement de vitesse 'Handy-Control' est sur la colonne de direction et le compartiment du conducteur se trouve ainsi sans obstacles. Le nouveau Compte-tours 'Signal-Sécurité' remplit la fonction d'un avertisseur surtout pendant la nuit.

Voyez comment il fonctionne ! Jouissez de la sensation que produit le roulement Dodge de 1939 en matière de confort et de sécurité. Votre dépositaire Dodge se fera un plaisir de vous laisser prendre le volant. Consultez-le dès aujourd'hui.

JETEZ UN OEIL

(En haut). Plancher sans obstacles en avant pour plus de confort. Levier de changement de vitesse 'Handy-Control' sur la colonne de direction. Equipement standard dans tous les modèles excepté le Dodge Six. Rien de neuf à apprendre !



JETEZ UN OEIL

◀ (A gauche). Nouveaux phares montés dans les ailes — 13 pouces de plus entre et plus près du sol, pour plus de sécurité pendant la nuit ! Ces nouveaux phares indiquent clairement la largeur de votre auto à ceux qui viennent à l'encontre . . . meilleure vue s'il pleut ou neige, ou s'il y a de la brume ou de la poussière !

Dépendabilité — UNE QUALITÉ DODGE DEPUIS VINGT-CINQ ANS

DODGE SIX • DODGE DE LUXE • DODGE DE LUXE Spécial • DODGE CUSTOM